



SOPHIE JOMAIN

LES ÉTOILES
DE NOSS HEAD

L'INTÉGRALE



Les étoiles de Noss Head

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Les étoiles de Noss Head

1. Vertige
N° 10902
2. Rivalités
N° 11054
3. Accomplissement
N° 11354
4. Origines
1^{re} Partie
N° 11501
5. Origines
2^e Partie
N° 11670

Felicity Atcock

1. Les anges mordent aussi
N° 10627
2. Les anges ont la dent dure
N° 10784
3. Les anges sont de mauvais poil
N° 11060
4. Les anges sont sans merci
N° 11402
5. Les anges battent la campagne
N° 11686

Numérique

Felicity Atcock – L'intégrale

Cherche jeune femme avisée

D'un commun accord

Quand la nuit devient jour

N° 12006

SOPHIE
JOMAIN

Les étoiles de Noss Head
L'intégrale



VERTIGE

© Rebelle Éditions, 2010, 2012.

© Éditions J'ai lu, 2014.

RIVALITÉS

© Rebelle Éditions, 2011, 2013.

© Éditions J'ai lu, 2015

ACCOMPLISSEMENT

© Rebelle Éditions, 2012.

ORIGINES. 1^{re} PARTIE

© Rebelle Éditions, 2012.

ORIGINES. 2^e PARTIE

© Rebelle Éditions, 2014.

© J'ai lu, 2018, pour la présente édition.

EAN 9782290174487

Les étoiles de Noss Head – 1
Vertige

*À Sissi,
Tu es une merveilleuse amie.*

« Je les distinguais à peine dans la nuit et sous la pluie battante, mais je savais que ce qui allait suivre serait d'une violence inouïe. Ils se tenaient debout, face à face, prêts à s'affronter. Pour moi.

Dans un dernier effort, je parvins à me redresser et à m'adosser contre le mur.

Je ne les quittais pas des yeux et retenais ma respiration. Quelque chose était en train de se passer.

La pression dans mes poumons. Le bourdonnement dans mes oreilles. Les picotements dans mes yeux. Tout mon corps était secoué de tremblements. Je ne voyais plus rien, n'entendais plus rien. Je m'enlisais dans des abîmes sombres et sans fin.

Avant de m'effondrer sur le sol froid et humide, dans un état de semi-conscience, j'eus le temps de comprendre ce qui m'arrivait, et pourquoi.

Il se métamorphosait.

Maintenant. »

Chapitre 1

Bon séjour à Inverness.

De : Moi

À : Sissi

On est coincés dans les bouchons, sur l'A1, et comme tu peux l'imaginer, je suis de très mauvais poil, ce matin. Je n'arrive pas à croire que mes parents m'aient fait un coup pareil. Non, mais sérieusement... Je vais passer mon anniversaire à Wick. Wick !

Pour être honnête, ce n'est pas que je ne sois pas heureuse de revoir ma grand-mère, tu sais que je l'adore, mais pour mes dix-huit ans, j'avais envisagé autre chose qu'une fiesta au milieu des vaches écossaises ! Et puis, ce n'est plus comme avant. Depuis qu'elle est aveugle, on ne sort plus beaucoup, et je ne peux quand même pas passer toutes mes vacances devant la cheminée ! L'Écosse, c'est peut-être le plus bel endroit du monde, mais pas pendant deux mois. C'est tout.

J'imagine que toi, tu pars sur la Côte d'Azur, comme d'habitude ? C'est écœurant, moi, je ne pourrai même pas mettre les fesses dans l'eau tellement ça caille.

Bref, ne t'affole pas, je survivrai... enfin je crois.

Je te laisse, on arrive à l'aéroport. Je t'écrirai lorsqu'on sera à Wick.

Ta vieille copine désespérée,
Hannah.

P.-S. : n'oublie pas de me passer un coup de fil pour me donner les résultats du bac.

— Tu n'es pas très bavarde, Hannah Jorion. Toujours en rogne ?

J'éteignis mon téléphone portable et levai les yeux vers le rétroviseur pour croiser le regard de mon père.

— J'aurais préféré rester à Paris. Tu le sais bien, on en a déjà parlé.

— Ne fais pas ta mauvaise tête, Hannah. Il ne s'agit que d'un anniversaire après tout, et ta grand-mère serait très déçue si tu ne venais pas avec nous. Toi aussi tu as des responsabilités, ma fille. C'est comme ça.

Et hop ! La conversation était bouclée.

— Paris me manque déjà, marmonnai-je, histoire d'avoir le dernier mot.

— Hum... Paris ou un éventuel petit ami parisien ? lança ma mère avec espoir.

Je haussai les épaules.

Elle avait beaucoup de mal à admettre que je ne fréquente personne et que je n'en aie aucune envie. Pour elle, ce comportement n'était pas très normal. Une adolescente devait forcément rêver du prince charmant. Raté. D'une part, ce n'était pas mon genre, et d'autre part, je faisais fuir les mecs. Je ne buvais pas d'alcool, ne fumais pas, ne faisais pas de sortie en discothèque et passais mon temps à bûcher mes

cours. Et puis, dans bien des cas, tomber amoureux me semblait si irrationnel, si dénué de sens. Déjà au lycée, on voyait des couples se promettre l'éternité, se séparer, les filles se mettre dans tous leurs états, des pleurs, des portes claquer, des « Je ne pourrai jamais m'en remettre ! », elles chialaient un bon coup, et la semaine suivante, elles oubliaient tout en craquant pour les yeux d'un autre.

Ouais, je trouvais ça pathétique.

— Voilà ! s'exclama mon père en serrant le frein à main. On y est !

Je grimaçai et détachai ma ceinture. Le panneau « Parking longue durée », et ce qu'il signifiait, me donnait la nausée.

Comme nous avions deux heures d'avance et que je n'avais pas faim, je décidai de faire les boutiques pendant que mes parents prenaient enfin le temps de déjeuner. Je les laissai en amoureux et partis à la recherche d'un cadeau pour Elaine – depuis toute petite, j'appelais presque toujours ma grand-mère par son prénom. Sans compter que je serais définitivement privée de shopping pendant deux mois, alors autant en profiter maintenant.

Je fis du lèche-vitrines un long moment, puis optai pour une parfumerie. Elaine adorait les parfums français capiteux. Quand il était encore en vie, Jean, mon grand-père paternel, lui en offrait très souvent. Elle collectionnait d'ailleurs tout un tas de flacons vides. Ici, je trouverais forcément son bonheur.

Lorsque je m'arrêtai devant un présentoir pour sentir une eau de toilette, un miroir mural attira mon attention. Je m'immobilisai et examinai mon reflet en grimaçant.

Je n'avais pas l'allure de mes parents, on les remarquait partout où ils mettaient les pieds. Ils étaient

vraiment très beaux, alors que j'estimais avoir un visage ordinaire, une peau pâle, des yeux vert clair entourés de grands cils châtain, un nez droit, des pommettes hautes et une bouche en cœur. Mes lèvres étaient plutôt pleines, mais cependant pas assez larges et sans doute un peu trop roses pour ma couleur de cheveux. J'y passai les doigts et grognai. Trop épais, trop bouclés, trop roux... Je ressemblais à un épouvantail. Ma mère les avait plus souples et plus foncés. Que n'aurais-je pas donné pour posséder les mêmes !

« On fait avec ce qu'on a ! » avait pour habitude de dire Elaine. Certes, ce qui ne m'empêchait pas de désirer tout autre chose. Je soupirai, haussai les épaules, et m'appliquai à choisir un parfum. Je le payai, attendis qu'on l'emballa, et me dirigeai vers le hall principal.

J'avais encore une bonne heure devant moi. Alors je fis un arrêt au kiosque à journaux et achetai une de ces revues people complètement inutiles. J'avais repéré une petite brasserie avec des banquettes en cuir qui paraissaient bien confortables. Je feuilletterais mon magazine là-bas. Je pris une table pour deux, commandai un Coca et y passai un long moment. Vers quinze heures trente, je décidai de rejoindre mes parents, nous allions embarquer.

— *Ah ! Hannah, ready to go ?*¹ me demanda ma mère.

Parler anglais était si commun entre nous... J'y étais habituée depuis toute petite. Maman était écossaise, et même lorsqu'elle s'adressait à moi en français, elle employait souvent des mots doux dans sa langue maternelle. *Sweetheart* avait la palme. Quant

1. Prête à partir ?

à mon père, il était franco-écossais, alors nous avons l'habitude de jongler entre Molière et Shakespeare.

Je hochai la tête et souris.

— *I have a present for Elaine. I'm sure she will adore it*¹.

Le ton de ma voix était presque trop enjoué. Mais personne ne m'en fit la remarque. Mes parents étaient absolument convaincus que, quoi que j'en dise, je passerais deux mois d'été incroyables.

— Ah ! Tu as retrouvé le sourire, nota ma mère en me pinçant affectueusement la joue.

— Eh bien, tu vois, me félicita mon père, il suffit d'y mettre un peu de volonté. Je suis certain que tu vas adorer ces vacances.

— *Sure*², marmonnai-je.

Parce que, sur le coup, ce fut tout ce que mes lèvres réussirent à articuler pour cacher mon incrédulité.

Cinq heures plus tard, dont une escale à Birmingham, nous atterrîmes à Inverness et avançâmes jusque dans le hall de réception des valises. Comme d'habitude, nous devrions attendre un bon quart d'heure avant que celles-ci ne commencent à arriver sur le tapis roulant. J'en profitai pour faire un tour aux toilettes et soulager ma vessie. Je me tortillais comme une anguille depuis presque deux heures, mais je détestais déambuler dans un avion, et encore plus m'enfermer dans une minuscule cabine en plein vol, particulièrement lorsque cinquante personnes y étaient allées avant moi.

1. Oui. J'ai un cadeau pour Elaine. Je suis sûre qu'elle va adorer.

2. C'est sûr...

Lorsque j'en sortis, les passagers avaient déjà commencé à récupérer leurs affaires et se dirigeaient vers le terminal. Ma parka sous le coude, la besace sur l'épaule, mes emplettes dans une main et le magazine dans l'autre, j'accélérai le pas pour retrouver mes parents. Bêtement, mon pied se prit dans la manche de ma veste qui traînait par terre et, dans un cri de surprise, je trébuchai en lâchant tout ce que j'avais entre les doigts. Oh, bonheur ! Alors que je voyais déjà s'écraser le flacon de parfum sur le sol, un inconnu surgit de nulle part pour s'emparer du sac, en même temps qu'il me retenait par la taille d'une poigne de fer. Tout ça, en une fraction de seconde.

— Tout va bien ? demanda une voix masculine.

Je battis des paupières, désorientée.

— Euh... je... oui, je crois.

Le bon samaritain relâcha doucement son étreinte et m'aïda à me redresser. Ce n'est que lorsque je fus libérée que je me rendis compte à quel point le bras qui me maintenait était chaud, presque fiévreux, à travers le tissu de mon tee-shirt. J'en fus tellement surprise que je fis un brusque écart en arrière, manquant m'étaler une nouvelle fois. Je me repris toute seule et levai le nez sur mon sauveur. Il s'agissait d'un jeune homme de mon âge, ou presque, mais largement plus grand que moi. Disons, d'une bonne tête et demie. Toutefois, ce n'est pas sa taille qui me marqua le plus ni même son exceptionnelle chaleur corporelle. Non. C'était ses yeux, rieurs et semblables à deux émeraudes étincelantes. J'étais formelle : je n'en avais jamais vu d'aussi magnifiques. Subjuguée, je ne parvenais pas à m'en détacher. Un instant, je demeurai interdite. D'où sortait-il pour avoir des mirettes pareilles ? Et ces dents ? Ces cheveux ? Cette bouche... OK. J'avais beau faire tous les efforts du monde, j'eus un mal de

chien à ne pas avoir l'air tarte devant un tel spectacle. Ce type était tout simplement à tomber à la renverse !

— Il faut faire attention où tu marches, me railla-t-il gentiment, tu risquerais de te casser une jambe.

Il se baissa pour ramasser ma revue et me la tendit. Gênée, je m'en emparai et me raclai la gorge.

— Merci.

C'était moi ce couinement de souris ?

— Et ça aussi, ajouta-t-il en me remettant le sac contenant le flacon de parfum. C'était moins une.

— Merci, répétais-je en veillant à moduler ma voix.

Mais du coup, je donnai l'impression d'avoir mué subitement.

Je déglutis et glissai les doigts dans l'encoche.

— Eh bien, bon séjour à Inverness, conclut-il avec un sourire éclatant.

— Je... euh... merci.

Il me gratifia d'un clin d'œil, amusé.

— Jamais deux sans trois...

Je n'eus pas le temps de répliquer quoi que ce soit, il s'éloignait déjà avec la démarche souple et assurée d'un gars bien dans ses baskets. Je le suivis du regard jusqu'à ce qu'il rejoigne un homme plus âgé que lui – son portrait craché en fait –, et qu'il disparaisse derrière une porte automatique.

Impossible de réprimer le rire nerveux qui menaçait de me faire bêler comme une chèvre. Je me repris, soupirai profondément et retrouvai mes parents.

La voiture de location était confortable, et les quatre-vingt-dix minutes qui séparaient Wick d'Inverness passèrent très vite. Je dormis presque tout le long, et me réveillai un quart d'heure avant qu'on arrive. Il faisait nuit noire et la pluie battait

gement l'habitacle. Lorsque nous nous arrê tâmes dans la cour du manoir des Redford – le nom de jeune fille de ma grand-mère –, la lanterne du perron était toujours allumée. Il était tard, mais elle nous attendait. Fatiguée, je me saisis de ma besace et de mon sac à dos, et suivis mes parents à l'intérieur.

Ça faisait tellement d'années que je venais dans cette maison..., rien n'avait changé. Le vieux chêne qui s'étirait jusque devant les fenêtres du premier étage, la façade blanche, les *bow-windows*, le toit en ardoise... Tout y était. J'étais grognon avant de partir, mais maintenant que je me trouvais ici, je me sentais chez moi.

Elaine patientait dans le salon. Nous nous embrasâmes chaleureusement et discutâmes un long moment, puis, vers vingt-trois heures trente, je pris congé et montai les marches deux à deux pour gagner ma chambre. Je contemplai avec tendresse la collection de poneys et chevaux miniatures que j'avais commencée lorsque j'avais six ans. Elle était toujours là, tout comme la vieille coiffeuse en pin dans le coin de la pièce, et le gros édredon en patchwork jeté sur le lit.

Je souris. J'étais bien.

Épuisée, j'optai pour ranger mes affaires le lendemain. Je pris le temps de passer sous la douche, enfilai mon pyjama, et me glissai sous les draps. Dix minutes plus tard, je dormais.

Chapitre 2

Salut, tête rouge !

Le soleil m'aveuglait à travers la fine épaisseur de mes paupières closes.

Je résistai.

Pas de bol. C'est toujours la lumière qui gagne.

Vaincue, j'ouvris lentement les yeux, et fis une moue grognon.

Je finis par repousser les draps pour sortir du lit, soupirai et fronçai les sourcils en consultant l'heure sur mon portable. Il était déjà plus de dix heures.

Je m'étirai, enfilai mes vêtements, une grosse paire de chaussettes et descendis dans la cuisine pour prendre mon petit déjeuner. La douche serait pour plus tard.

En bas, la radio hurlait une chanson de Leonard Cohen, *Dance me to the end of love*. Mathy – l'employée et amie d'Elaine – préparait le repas de midi tout en remuant du popotin. Je souris en la regardant faire et m'approchai pour m'asseoir à table.

— 'jour, Mathy.

— Oh, bonjour, chérie ! Tu m'as fait peur. Bien dormi ?

Des viennoiseries étaient posées dans une corbeille, j'en goûtai une.

— Comme un bébé. Mes parents ne sont pas là ?

— Non. Ils sont partis tôt pour emmener Elaine chez l'ophtalmologiste. Ils devraient revenir pour treize heures. Un petit tour à vélo ? me suggéra-t-elle avec un clin d'œil.

Elle me connaissait bien. Lorsque j'arrivais à Wick, c'était toujours la première chose que je faisais. Ce matin ne ferait pas exception à la règle. Le centre-ville était à vingt-cinq minutes à bicyclette. Sept kilomètres, ce n'était pas le bout du monde.

La bouche pleine, je hochai la tête, et avalai une belle gorgée de jus d'orange que Mathy venait de me servir. Je terminai mon petit déjeuner, débarassai mes couverts et claquai une bise sur la joue de Mathy.

— Je serai de retour pour le déjeuner. Je fais juste l'aller et retour.

Je courus jusque dans l'entrée pour enfiler mes chaussures, m'attachai les cheveux en queue-de-cheval et, dix minutes plus tard, j'étais en selle.

Il faisait frais, à peine treize degrés pour une fin de matinée. J'avais heureusement pris mon sweater préféré – le vert –, la capuche avait l'avantage de couper le vent soufflant sur ma nuque. Machinalement, je remontai les épaules pour me réchauffer et empruntai les routes longeant les champs. Au bout de vingt minutes, j'arrivai à la hauteur du panneau m'informant que je pénétrai dans la ville.

Wick comprenait grosso modo sept mille habitants et un joli port de pêche sur lequel on aimait beaucoup marcher avec mon père lorsque j'étais petite. On pouvait y voir quelques bateaux colorés qui sentaient parfois très fort le poisson. C'est d'ailleurs là que je décidai de me promener.

Wick était tellement différente de Paris, et j'étais une vraie citadine. Si à Paris, je pouvais exercer des tas

d'activités, faire de nombreuses visites et enchaîner les sorties originales avec mes amis, à Wick, je ne pouvais guère faire la difficile. Soit, il s'agissait certainement de l'endroit le plus animé à des kilomètres à la ronde, mais ce n'était pas non plus le Pérou. Je ne connaissais pas grand monde, et encore moins les lieux populaires de la ville. Y en avait-il seulement ?

Sur le port, je descendis de mon vélo et l'attachai autour d'un lampadaire. Comme je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était – je détestais les montres et je n'avais pas pris mon téléphone portable –, je m'arrêtai pour demander le renseignement au vieil homme qui lisait son journal, assis sur un banc.

— Onze heures vingt, répondit-il sans daigner me regarder.

Et il replongea aussitôt dans sa gazette.

Je le remerciai et jetai un œil alentour. C'est là que je vis un garçon qui s'approchait en me faisant de grands signes de la main.

— Hannah ? Eh ! Hannah !

— Davis ?

C'était bien lui. Davis Burns était le frère jumeau de mon amie Maisie, celle avec qui je passais habituellement tout mon temps pendant nos vacances à Wick. La famille Burns possédait une grosse exploitation agricole à quelques pas de chez Elaine.

— Ça alors, Davis, je croyais que tu étais aux États-Unis pour deux ans.

— Je repars en septembre. Et toi qu'est-ce que tu fais là ? Je me souviens t'avoir entendu affirmer que tu ne voulais plus rouiller ici. Tu as changé d'avis ou on t'a kidnappée ?

— On va dire que j'ai consenti à ce séjour pour le bien de la communauté. Qu'aurait fait le peuple écossais sans ma merveilleuse présence ? plaisantai-je.

— Sûr, tête rouge ! s'exclama-t-il en riant.

Je me composai un air menaçant.

— Ne m'appelle pas comme ça, aboyai-je en le gratifiant d'une petite tape sur le crâne.

Davis pouffa.

— Et Maisie ? m'enquis-je. Elle est en Irlande, non ? Tu as eu des nouvelles ?

— Ouais. Ma mère a discuté avec elle hier. Il n'arrête pas de pleuvoir, mais elle s'éclate. Je crois qu'elle s'est trouvé un mec !

Rien d'étonnant... Maisie était élancée, blonde, avec un regard bleu azur et des formes placées exactement là où il fallait. Mais dans son genre, Davis n'était pas mal non plus : sportif, grand et aussi blond que sa sœur, mais avec des yeux couleur noisette. Et j'avoue que même si ma préférence allait plutôt aux bruns, qu'il était casse-cou et provocateur, je reconnaissais que Davis ne m'avait jamais laissée indifférente. Toutefois, plus jeune, il avait le don de m'exaspérer, et je fuyais sa présence comme la peste.

— Et toi, alors ? demandai-je finalement. Qu'est-ce que tu fais dans le coin ?

— Je revenais d'une balade en bateau.

J'ouvris de grands yeux.

— Je ne savais pas que tu aimais naviguer. Tu as ton propre bateau ?

— Pour le moment, j'utilise celui de mon père. Il n'a plus trop le temps de sortir en mer et envisage sérieusement de me l'offrir à mon retour de Philadelphie. Mais en attendant, je peux m'en servir librement. Ça te dirait de m'accompagner, un de ces quatre ?

Mes pupilles durent s'élargir d'excitation.

— Ouais, carrément !

Le visage de Davis s'éclaira sur un sourire radieux.

— Que penses-tu de demain matin ? Le ciel devrait être complètement dégagé, il fera beau.

— Oh, génial !

Je fis un effort surhumain pour ne pas sauter partout. Les vacances commençaient bien !

— Je te téléphone ce soir pour te confirmer l'heure du rendez-vous, ça te va ?

— Parfait !

Nous marchâmes et discutâmes un moment, puis Davis me raccompagna à mon vélo. Alors que j'avais à peine donné deux tours de pédale pour repartir, il baissa la vitre de son pick-up et me héla.

— Hé, tu sais quoi, tête rouge ? Tu es encore plus jolie que la dernière fois que je t'ai vue !

Je piquai un fard et détalai à vitesse grand V.

Vers dix-neuf heures trente, j'attendais toujours le coup de fil de Davis. Aussi patiente qu'une gosse à la veillée de Noël, je tâchai de passer le temps en envoyant un mail à Sissi. Je m'emparai de mon smartphone et commençai à écrire.

De : Moi

À : Sissi

Hannah Jorion au rapport !

Ce matin, j'ai rencontré Davis Burns, tu sais, le frère jumeau de mon amie Maisie. Il m'a proposé une balade en mer avec lui demain. Une première ! Depuis le temps que je viens à Wick, je ne l'avais encore jamais fait... Pourvu que je ne sois pas malade. Ce serait vraiment moyen...

Sinon, rien n'a changé ici. C'est déprimant. Mais je suis contente de revoir Elaine.

Voilà, je crois que c'est tout pour aujourd'hui. Désolée, je n'ai pas encore grand-chose à raconter.

Ah mais si..., bien sûr ! J'allais oublier ça. J'ai fait une drôle de rencontre à l'aéroport d'Inverness. Je suis tombée au sens propre sur le garçon le plus beau de la Création. Je ne m'en suis toujours pas remise. Je n'avais jamais vu des yeux aussi verts de toute ma vie. Bien sûr, ce n'est pas à Wick qu'on retrouve des spécimens pareils. Bref, Davis n'est pas mal non plus ; -)

Bise,
Hannah.

Sissi devait être collée devant son écran, car elle répondit dans les dix minutes qui suivirent.

De : Sissi
À : Moi

Attends ! Davis ? Le beau mec que j'ai vu sur les photos l'année dernière ? Eh ben, ma vieille, tu ne te mouches pas du coude ! T'as intérêt à en profiter !

Je m'allongeai sur mon lit et m'installai contre mon oreiller.

De : Moi

À : Sissi

OK, il est mignon. Mais ne t'emballe pas, poulette. Je n'ai pas l'intention de finir dans son lit, hein. Faut pas charrier.

J'attendais la réplique, elle ne tarda pas.

De : Sissi

À : Moi

Ben tu devrais pt'être !

C'est quoi cette histoire avec le mec aux yeux verts ?

J'allais lui répondre lorsque j'entendis une voiture arriver dans la cour. Je regardai par la fenêtre et restai immobile de stupéfaction. Davis sortait de son pick-up blanc.

Je descendis l'escalier en trombe pour le rejoindre et ouvris la porte d'entrée.

— Tu ne m'avais pas dit que tu devais téléphoner ?

— Si, se justifia-t-il en souriant, mais ton père a appelé avant que je ne le fasse.

— Mon père ?

— Oui, se manifesta le principal concerné derrière moi, je voulais que Davis m'explique exactement ce à quoi peut ressembler une balade en mer. Et à quel point il sait naviguer.

Je me retournai, mortifiée.

Si j'avais pu, je me serais cachée dans un trou de souris. Il aurait au moins pu m'en parler avant. J'avais l'air de quoi, moi ? J'étais rouge de honte.

— Entre, mon garçon, dit-il en l'invitant poliment à le suivre dans le salon.

Ma mère s'installa avec nous et ne perdit pas une miette des explications de Davis. Ce dernier nous montra son permis et nous raconta que son père avait acheté un ancien rafiote de pêche. Ensemble, ils l'avaient entièrement retapé, et quelquefois, Davis proposait même des traversées autour des îles ou le long de la côte. Un vrai marin !

— Tu sais naviguer depuis longtemps ? s'étonna mon père.

— Oui, monsieur. Lorsque j'étais petit, j'accompagnais déjà mon grand-père à la pêche. Il m'a appris tout ce que je sais.

Davis finit par nous conter quelques-uns de ses exploits. Il s'y prit si bien qu'il parvint à convaincre totalement mes parents. L'autorisation de me balader sembla définitivement acquise.

— Davis, veux-tu rester dîner avec nous ? proposa ma mère, un peu plus tard dans la soirée.

— Je vous remercie, madame Jorion, mais je suis attendu à la maison.

Je le raccompagnai jusqu'à sa voiture, les mains dans les poches.

— Je suis vraiment désolée pour mon père, m'excusai-je. Il ne m'avait rien dit.

— Il n'y a pas de mal. Après tout, tu n'es encore qu'une gamine, se moqua-t-il en me gratifiant d'un clin d'œil.

Je fis comme si je n'avais rien entendu, et lui demandai à quelle heure nous devions nous retrouver sur le port.

— Je viens te chercher à trois heures et demie.
Demain matin.

Je manquai de m'étrangler.

— C'est une blague ?

Il secoua la tête.

— Tu ne voudrais tout de même pas rater le lever du soleil ? Tu vas adorer.

J'en restai bouche bée. Je n'étais pas franchement convaincue d'avoir les idées suffisamment claires à une heure si matinale pour apprécier quoi que ce soit, mais guilleret, Davis remonta dans son pick-up et baissa sa vitre.

— À demain, tête rouge. Pense à prendre des vêtements chauds. Il fait froid de bon matin. Pas plus de sept ou huit degrés.

Génial...

Je le saluai d'un signe de la main et m'engouffrai dans la maison.

Trois heures et demie... Le jeu avait intérêt d'en valoir la chandelle !

*

* *

Davis n'avait pas une minute de retard et aucune marque de fatigue sur le visage, alors qu'on aurait dit que j'avais vieilli de dix ans d'un coup.

J'étais déjà rarement de bonne humeur en me réveillant, alors à trois heures du mat', je ressemblais à une bête féroce. Je ne desserrai pas les lèvres de tout le trajet et appréciai que Davis en fasse autant. Il gara le pick-up sur le parking du port, et fit le tour pour m'ouvrir la portière.

— Allez, Belle au bois dormant, prête pour la grande aventure ?

Je grognai un petit « mouais » peu convaincant et sortis dans le froid humide, la tête enfoncée dans ma capuche. Avant de rejoindre le bateau, Davis saisit un gros sac à dos sur le plateau, une glacière et une boîte rectangulaire en cuir marron.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Surprise, mam'selle... J'espère que tu as le pied marin.

— Aucune idée. La mer sera agitée ?

Pour être honnête, je n'avais pas envie de me retrouver à vomir par-dessus bord.

— Je ne pense pas, me rassura-t-il. Mais ma grand-mère, par exemple, était malade même lorsque le bateau était ancré.

Merveilleux...

Nous avançâmes le long du quai éclairé par les lampadaires. Quelques rafiots étaient amarrés et des pêcheurs s'affairaient à charger des caisses vides. Par chance, je n'avais rien dans le ventre, parce que vu l'odeur de poisson qui s'en dégageait, il n'aurait pas fallu attendre la balade en mer pour que je dégobille.

— C'est toujours aussi animé à cette heure ?

Il sourit.

— Du temps de mon grand-père, le port était beaucoup plus fréquenté. Un millier de bateaux allaient et venaient. Aujourd'hui, il reste moins de dix irréductibles pêcheurs. On y est, annonça-t-il soudain en s'arrêtant. Attends-moi là, je dépose tout ça sur le pont.

Pendant qu'il y jetait ses affaires, je détaillai notre embarcation. La coque était un peu usée, et même s'il faisait encore sombre, je distinguai sa peinture bleue et le nom *Friendship* ajouté en blanc sur la proue. La cabine avait gardé sa couleur naturelle et les lames au sol étaient rouge vif.

J'étais maintenant tout excitée à l'idée de naviguer. Car même si depuis ma naissance je venais en vacances à Wick, je ne connaissais pas grand-chose à la mer du Nord, mis à part qu'elle était froide et peu accueillante pour les baignades.

Davis me tendit la main pour m'aider à grimper et désigna un banc à l'avant.

— Assieds-toi ici pendant que je détache les cordes et que je démarre le moteur.

Je m'installai et l'observai manœuvrer. Dix minutes plus tard, nous étions partis, et à vingt de plus, nous étions déjà très éloignés de la côte. Les lumières du phare de Noss Head tournoyaient au loin et les oiseaux n'étaient pas encore sortis. Davis fit stopper le bateau.

— Pourquoi on s'arrête ? demandai-je, inquiète malgré moi.

Il me rejoignit sur le pont et s'assit à côté de moi.

— Il est quatre heures et demie, le jour va bientôt se lever.

— Quatre heures et demie ! Je dois vraiment être dingue !

Il rit, me certifia que j'allais adorer, et me tendit une paire de lunettes de soleil.

Et ce fut le cas. L'astre lumineux sortit doucement de la ligne d'horizon. Ses couleurs rouges et orangées s'entremêlaient et jouaient de leurs reflets sur l'eau. J'étais sous le charme, le souffle coupé tant je trouvais la vue magnifique.

— Séduite ? se félicita Davis.

— Follement, murmurai-je, ébahie.

Nous restâmes là au moins deux heures à parler de tout, de rien, et lorsque le soleil fut assez haut dans le ciel, Davis redémarra le bateau.

— Tu as faim ? cria-t-il.

— Je mangerais un buffle !

— Alors nous allons prendre le petit déjeuner près de *Sinclair Castle*, si tu veux bien. On y sera dans un bon quart d'heure.

— Super ! m'enjouai-je. J'adore l'endroit.

Nous venions à peine de repartir lorsque Davis éteignit de nouveau le moteur. Je fronçai les sourcils.

— Il y a un problème ? criai-je.

— Non, pas du tout. Voilà la surprise dont je t'ai parlé tout à l'heure.

Il quitta la cabine avec la petite boîte en cuir qu'il y avait rangée un peu plus tôt. Il l'ouvrit devant moi et en sortit deux paires de jumelles.

— Tu sais t'en servir ? s'enquit-il alors qu'il m'en tendait une.

— Oui, je crois.

— Dans ce cas, regarde par là, m'enjoignit-il en pointant du doigt quelque chose qui bougeait un peu plus loin dans la mer.

Je portai les jumelles à mes yeux et restai bouche bée de stupéfaction.

— C'est une baleine ! m'écriai-je.

— Un rorqual, précisément. Nous n'arrivons à les voir que très tôt le matin de ce côté-là de la côte. Tu es privilégiée.

— Waouh...

Je demurai immobile jusqu'à ce que le cétacé disparaisse complètement, puis Davis, amusé, passa son bras autour de mes épaules.

— On y va maintenant ou tu plonges pour le retrouver ?

Je lui souris. Je crois qu'il n'imaginait pas à quel point le fait d'être ici m'impressionnait.

L'embarcation se remit en branle, et nous arrivâmes quelque temps après sur la baie de Sinclair. Les ruines

du château étaient là, immuables, fièrement érigées au bord de la falaise. Malgré la fréquentation touristique, ce coin de la baie était encore sauvage, seuls quelques moutons broutaient dans la pâture çà et là et aucune habitation ne venait entacher le paysage. Bien sûr, je connaissais déjà l'endroit par cœur pour y être allée très souvent avec mes parents, mais je n'avais jamais vu le monument sous cet angle, depuis la mer. D'ici, les rayons du soleil faisaient briller la roche comme si elle avait été huilée. Je soupirai de bien-être et m'installai confortablement avec Davis pour manger. L'eau était calme, l'ambiance merveilleusement paisible, je n'aurais pas aimé me retrouver ailleurs.

J'étais en train de croquer dans une pomme lorsque je remarquai un animal, immobile sur les marches en pierre à côté du château. J'identifiai un chien, quoiqu'un peu grand, et pris les jumelles pour vérifier. Avec sa longue queue touffue et son corps massif, il ne ressemblait à aucune race que je connaissais. Perplexe, je me fis la réflexion qu'il s'apparentait presque à un loup.

Tout de même... il était immense... et curieux. J'aurais juré qu'il me dévisageait.

— Davis, murmurai-je. Regarde le chien sur l'escalier.

Je le désignai du doigt, mais l'animal bougea au même moment pour disparaître derrière les murs de la tour.

— Je n'ai rien vu.

— Il vient juste d'entrer dans le château. Il est vraiment très beau, un pelage gris blanc, une énorme queue et sacrément haut.

Davis s'esclaffa.

— Tu es sûre que tu ne caches pas une bouteille de whisky sous ton sweat-shirt ?

— Non, puisque je te dis que je l'ai vu !

Il haussa les épaules.

— Allons vérifier sur place...

— On peut accoster ?

— Non, mais il y a un radeau pneumatique et des rames.

Sitôt gonflé, Davis le jeta à la mer et descendit à l'aide de l'échelle contre la coque. Il m'aida à grimper, et avança jusque vers une petite crique naturellement formée dans la roche. Une fois à terre il ne nous restait plus qu'à escalader. Soyons clairs, ce n'était pas vraiment mon fort. Davis dut me donner un coup de main, et lorsque nous atteignîmes le sommet, je cherchai désespérément le chien blanc. Évidemment, il ne nous avait pas attendus. Je regardai quand même autour des ruines, dans la pâture. Rien. Pour une raison insensée, j'étais déçue.

Puis je vis Davis lever la tête pour fixer un point devant lui. Je l'imitai et remarquai, à une dizaine de mètres, un grand brun qui sortait de derrière les tours du château. Je ne le distinguais pas très bien, toutefois, son allure me disait vaguement quelque chose. C'était même plus que vague, il me rappelait le type de l'aéroport. Estimant la probabilité de le trouver ici complètement nulle, je tins ma langue et l'observai s'éloigner. Davis, quant à lui, avait les yeux si froncés que j'eus la nette impression qu'il y avait un vrai problème.

— Quelque chose ne va pas ? m'inquiétai-je.

— Non, rien du tout, éluda-t-il. Viens, on y va.

Et il m'aida à descendre la pente.

De retour au manoir, j'étais épuisée. Couchée tard la veille, levée avant l'aurore, il fallait absolument que je dorme.

Davis me raccompagna jusqu'à la porte, un timide sourire aux lèvres.

— Tu as passé un bon moment ? Pas trop déçue de t'être réveillée si tôt ?

Je lui offris mon plus beau sourire.

— C'était extraordinaire. J'ai adoré cette sortie en bateau. Je ne crois pas avoir déjà fait un truc aussi excitant. Je te remercie sincèrement, Davis. Je n'oublierai jamais cette matinée.

Il caressa ma mâchoire du dos de la main. Je frissonnai malgré moi.

— On remet ça quand tu veux, tête rouge. Repose-toi bien. On se revoit plus tard.

— Avec plaisir, Davis. À bientôt.

Il s'inclina et déposa un petit baiser sur ma joue avant de partir.

À peine pénétrai-je dans la maison que ma mère me sauta dessus. Elle regarda par la fenêtre et aperçut la voiture de Davis qui s'éloignait.

— Mais, il est à peine neuf heures ! À quelle heure êtes-vous sortis ? Qu'est-ce que vous avez fait ? Il y a eu un problème ?

Je souris.

— Maman, je suis crevée. Je vais me coucher. Tout s'est très bien passé. Promis, je te raconterai tout un peu plus tard ! esquivai-je tandis que je montai déjà l'escalier.

— Je te réveille pour déjeuner ?

— Nan 'man, pas la peine, je veux juste dormir.

Dormir, dormir, dormir...

J'ôtai mes chaussures, me jetai sur le lit et, sans prendre la peine de me déshabiller, je m'enroulai dans les draps. Je recouvris ma tête avec l'oreiller, et, heureuse, je sombrai dans un sommeil profond.

Chapitre 3

Les Français sont des chochottes !

De : Moi

À : Sissi

Ben, ma vieille, c'est bien la première fois que ça m'arrive ! Je suis à Wick et les jours passent à toute vitesse. On s'est vus presque tous les jours, avec Davis, ces deux dernières semaines. Mais ne va pas t'imaginer n'importe quoi. C'est juste un ami.

Tout va bien donc, mais il y a quand même un truc qui me chiffonne. C'est Elaine. Je trouve que depuis l'été dernier, son état a empiré. Pas tant sa santé, mais son moral en général. Elle s'en sort de moins en moins bien toute seule. Elle est perpétuellement irritée lorsqu'on veut lui venir en aide, c'est compliqué et l'ambiance devient pesante. Il y a deux soirs, j'ai entendu mes parents se disputer à son sujet. Mon père disait qu'il serait peut-être judicieux de l'envoyer en maison de retraite. Non, mais tu imagines ? Et puis quoi encore ? Ma mère s'est carrément fâchée. En tout cas, si une conversation officielle s'ouvre, je donnerai

mon avis : c'est non. Je crois même que je serai prête à rester ici avec elle s'il le fallait.

Sinon, ce soir, je sors avec Davis. Il m'emmène chez Finighan, un pub branché. D'ailleurs, c'est maintenant que je te laisse, il va arriver d'un moment à l'autre. Si tu veux me répondre, tu as exactement cinq minutes !

Hannah.

Trente secondes plus tard...

De : Sissi

À : Moi

Quoi ? Quoi ? Tu es tombée sur la tronche, ou quoi ? Tu veux rester à Wick ? Nan, mais t'es pas bien, tu sais ? Nom d'un chien ! Je te rappelle que tu dois suivre des études et surtout, que tu vas avoir dix-huit ans. Dix-huit ans ! Et puis c'est à tes parents de gérer la situation, pas à toi.

Tu as intérêt d'avoir changé d'avis d'ici ton prochain mail, sinon je viens te botter les fesses en personne ! Imbécile, tu m'as donné des vapeurs !

Évidemment... dit comme ça. C'était tout de suite moins drôle.

Il ne me restait plus beaucoup de temps avant que Davis n'arrive. Je fis un passage éclair dans la salle de bains et courus jusqu'à la penderie pour en sortir une

paire de jeans, un top bleu et mon éternel sweater vert. Je me séchai rapidement les cheveux et les nouai grossièrement en chignon. Je me brossais les dents lorsque la sonnette retentit. J'enfilai mes Converse, me saisis de ma parka et dévalai l'escalier en sautant les quatre dernières marches.

— Hannah ! Pas plus de minuit, entendis-je avant de fermer la porte.

— Promis, papa, à plus tard !

Je sifflai en avisant l'Audi noire décapotable stationnée dans la cour.

— Je l'ai emprunté à ma mère pour la soirée, m'expliqua Davis. Allez, grimpe !

Je m'installai confortablement sur le siège en cuir et attachai ma ceinture. J'adorais cette bagnole !

Davis gara l'Audi tout près du pub. C'était blindé de monde. Une dizaine de personnes attendaient devant la porte d'avoir terminé leur cigarette, et à l'intérieur, le bruit était assourdissant.

— Hé ! cria un gars immense en nous faisant un signe de la main. On est là !

Davis et lui se firent une accolade qui m'aurait renversée par terre si j'avais été à leur place.

Cinq des amis de Davis étaient attablés, il fit les présentations.

— Hannah, voici Mike, Malcom, Douglas, John, Ian et Suzy.

Avalanche de « salut ! ».

Je hochai anxieusement le menton, tâchant d'être la plus avenante possible, tandis que Mike, celui qui avait accueilli Davis, attrapait deux chaises.

— Asseyez-vous ! Vous voulez boire quoi ?

— *Wee Heavy*, répondit Davis.

— Pour moi un Coca light, s'il te plaît, pépiai-je.

— Ha ! Tu ne vas pas t'envoler avec ça ! s'esclaffa Mike. Je te ramène plutôt une bonne bière de chez nous. Ça vide ce que t'as dans la tête et ça te décape le gosier !

Je voulus chercher de l'argent dans mon sac, mais Davis me retint la main en me faisant signe que non. Mike disparut avant que je puisse protester.

— Ça va aller, Hannah, m'assura Davis en passant son bras autour de mes épaules, me gratifiant d'un clin d'œil complice. Reste cool.

Soit. Mais je détestais la bière.

La fille, Suzy, se leva de la banquette pour prendre Davis par la taille et se coller contre lui. Il me lâcha et rit en se laissant faire. Stupéfaite, je les observai. Davis la dépassait d'au moins deux têtes, et elle était si fine, que je me demandai si le corps de mon ami n'était pas presque deux fois plus épais que le sien. Elle le dévisagea avec des yeux gloutons et l'attira avec elle sur la banquette.

— Tu t'assois à côté de moi ? roucoula-t-elle. On a plein de choses à se dire.

Déconcertée et droite comme un i, je m'installai à côté de celui qui s'appelait Ian.

Mike arriva avec les bières sur ces entrefaites. Il en déposa une devant moi avec un sourire entendu, et attendit que je goûte. Je lorgnai d'un sale œil la couleur brunâtre recouverte de mousse et, respirant un grand coup, je tentai une première gorgée. Ma grimace fit rire toute la table.

— Les Français sont des chochottes ! lança Suzy en portant son verre à ses lèvres.

Elle but sans s'arrêter jusqu'à la moitié, imitant Davis qui avait presque déjà entièrement liquidé sa première chope. Je fis comme si je n'avais rien entendu et grinçai des dents. Les verres ne furent pas

aussitôt terminés que Douglas en apporta d'autres. Puis ce fut au tour de Ian, de Malcom, de John... Ulcérée, je regardai le ballet incessant de bocks vides et pleins. Au bout d'un temps qui me parut durer une éternité, tous riaient grassement, racontaient des blagues graveleuses et commençaient à avoir un vocabulaire épicié. Je ne reconnaissais plus Davis. Les cheveux en bataille, les yeux rougis, une belle tache de bière sur sa chemise. Il se laissa même aller à roter. Et Suzy, scotchée à lui comme une sangsue, gloussait niaisement à chacun de ses mots.

Je n'avais pas l'habitude de ce genre d'ambiance et je n'avais rien à faire ici. Alors, pendant qu'ils picolaient, j'essayais de trouver le moyen de me soustraire à cette soirée au plus vite. J'avais décidé de dire à Davis que je ne me sentais pas très bien et que je préférerais rentrer quand Ian apporta trois bières supplémentaires. Il perdit dangereusement l'équilibre, et avant que je n'aie eu le temps de reculer ma chaise, je fus inondée de liquide brun, malté et collant. Je bondis comme un ressort, j'étais trempée.

— Tu as l'air d'un rat mouillé ! brailla Suzy, faisant hurler de rire ses petits copains.

Le bruit, l'odeur insupportable de l'alcool... Cette fois, j'avais la nausée pour de vrai. Je courus m'enfermer dans les toilettes sous peine de vomir sur la table, sans prêter attention à Davis qui s'était levé pour me suivre. Je me penchai sur le lavabo et fis couler l'eau pour m'asperger le visage. Puis j'essayai de nettoyer grossièrement mes vêtements. Sans succès.

J'étais furieuse. Certes, la situation n'était pas si grave, mais je ne supportais pas les gens ivres, leurs conneries me rendaient malade de rage.

— Hannah ? m'appela Davis d'une voix de rogomme.

Je n'avais rien à répondre.

— Hannah, allez, sors de là. Tu nous as bien fait rire.

— Laisse-la tranquille, minaуда Suzy. C'est pas une marrante ta copine. Allez, viens t'amuser avec nous.

— J'arrive, grommela-t-il.

— S'il te plaît..., supplia-t-elle avec insistance.

— Ouais, j'arrive, je te dis ! Hannah, tu sors ou je défonce la porte ?

J'ouvris à toute volée.

— Ben voyons, ne te gêne pas. Il paraît que le ridicule ne tue pas !

Je désignai ses amis du plat de la main. Davis se renfrogna.

— Hannah, t'es pas drôle. On est juste venus là pour s'amuser.

— Ah ouais ? Ben, tu sais quoi ? Amusez-vous tant que vous voulez, moi, je me tire.

— Tu ne peux pas partir comme ça, tu en as pour au moins une heure de marche et il fait nuit noire.

— Pour ce que j'en ai à faire !

Je revins vers la table, ramassai mon sac, attrapai un billet de vingt livres dans ma poche et le posai brutalement devant moi.

— C'est ma tournée !

Mike pivota pour me regarder.

— Hé ! Tu t'en vas déjà ? La soirée ne fait que commencer. Tiens, dit-il en me tendant une chope pleine, prends une bière, tu te sentiras mieux.

Mes yeux devaient lancer des éclairs, j'étais à deux doigts de la lui envoyer à la figure. Je me dirigeai à grands pas vers la sortie tandis que Davis informait ses amis qu'il revenait dans un moment.

— Dépêche-toi, la nuit n'est pas terminée ! miaula Suzy.

Je claquai la porte derrière moi et me retrouvai sur le trottoir. Comme j'avais oublié ma veste à l'intérieur, le vent glacial me frigorifia. Toutefois, je ne comptais pas y retourner pour la récupérer. Je remontai la capuche de mon sweat et, malgré le froid, je commençai à marcher, me maudissant d'avoir laissé mon portable à la maison.

Je n'attendis pas une minute avant que Davis ne me retienne par le bras.

— Lâche-moi, lui ordonnai-je sèchement.

— Hannah, où tu vas ?

— Je te l'ai déjà dit, je rentre chez moi.

— Ne raconte pas de bêtise, je vais te ramener.

— Sûrement pas, tu es complètement ivre.

— Tu exagères. Je suis juste un peu éméché.

Il s'approcha de mon visage, je reculai en grimaçant.

— Tu empestes l'alcool !

— Sympa...

Penaud, il se frotta la tête.

— Allez, viens. Je te raccompagne.

Je passai devant l'Audi en l'ignorant souverainement.

— Bordel, Hannah, arrête ton cirque ! gronda Davis. Tu ne peux pas rentrer toute seule.

Je fis volte-face, furieuse.

— Oh si, je peux, crois-moi. Maintenant, si tu voulais bien me foutre la paix, ça m'arrangerait.

Le visage de Davis s'affaissa.

— J'ai promis à ton père de te ramener. Monte dans la voiture, s'il te plaît.

— Non.

Sans me laisser le temps de tourner les talons, il me tira par le coude et me traîna littéralement en direction de l'Audi.

— Lâche-moi, Davis. Lâche-moi tout de suite !

Ignorant mes protestations, il ouvrit la portière et me força à entrer à l'intérieur.

— OK ! rugit-il, furibond. Maintenant tu restes assise, tu attaches cette putain de ceinture et tu arrêtes de te conduire comme une conne !

Sa vulgarité me coupa le sifflet. Je serrai les mâchoires et attendis qu'il monte aussi. Il s'installa en silence derrière le volant et démarra. Nous avons dépassé le panneau de sortie de la ville lorsqu'il immobilisa l'Audi sur le bas-côté. Une sueur angoissante me parcourut la colonne vertébrale. Il faisait sombre dehors, et les arbres qui bordaient la route rendaient la nuit encore plus noire. Davis se tourna vers moi, le regard transperçant de colère.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec toi, Hannah ?

Je ne répondis pas.

— Tu t'attendais à quoi ? Qu'on boive du soda toute la soirée et qu'on parle croquet ? Franchement, tu devrais grandir un peu, tu ne crois pas ?

Comme j'avais un mal de chien à me contenir, j'explosai.

— Grandir un peu ? C'est *toi* qui dérailles, Davis ! Vous vous êtes vus avec tes potes, à vous remplir l'estomac de bière sans jamais vous arrêter ? Vous êtes minables ! Et ta Suzy ! C'est quoi cette fille ?

Une lueur vive traversa ses yeux bleus.

— Jalouse ?

Je manquai de rire cyniquement.

— Je ne suis pas jalouse d'elle, non, je suis ulcérée. Jamais je n'oserais me conduire comme elle le fait. J'aurais trop peur de passer pour une traînée.

Davis serra les mâchoires.

— Suzy n'est pas une traînée.

Je haussai un sourcil méprisant.

— Elle était super bien déguisée alors !

— Tais-toi, Hannah.

Je marmonnai un « pauvre type » que je regrettai aussitôt. Je ne le pensais pas vraiment.

Davis plissa les yeux.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Je fis un geste évasif de la main.

— On arrête, Davis. Ramène-moi chez moi.

— Tu as dit « pauvre type » c'est ça ?

Il était rouge de colère.

— Laisse-moi remettre les pendules à l'heure, tu veux ? Je suis le pauvre type qui est venu te chercher chaque jour pour te sortir. Le pauvre type qui t'a baladée en bateau pour te montrer un lever de soleil. Le pauvre type qui s'est donné la peine de parler à ton père pour que tu aies le droit de m'accompagner. Mais pour qui tu te prends, Hannah ? Regarde-toi ! Tu te crois si parfaite que ça avec tes airs de sainte-nitouche complètement coincée ? Je préfère mille fois une fille comme Suzy à une nana comme toi ! Au moins, elle, elle sait s'amuser !

OK, je l'avais bien mérité, mais j'étais tellement furieuse qu'il aurait fallu me payer cher pour l'admettre.

J'ouvris brusquement la portière et m'élançai dans la nuit noire pour suivre la route. J'avais à peine fait deux mètres lorsque j'entendis la porte de Davis claquer. Je fis volte-face et le vis arriver à grands pas. Il me fit si peur que je poussai un cri et tentai de lui échapper. Mais plus rapide que moi, il me rattrapa en quelques secondes. Il me ramena violemment contre son torse et écrasa sa bouche contre la mienne sans

autre forme de procès. Je ne pouvais plus respirer. Il me força à ouvrir les lèvres et dépassa la barrière de mes dents pour chercher ma langue. J'étais sur le point de défaillir, son haleine alcoolisée me donnait la nausée. Lorsque des larmes roulèrent sur mes joues, Davis s'écarta pour me regarder. Puis je me sentis soudain arrachée de l'étau de ses bras. Je trébuchai sur une racine d'arbre et me retrouvai par terre, au pied d'un chêne tandis que Davis était tiré en arrière. Je n'eus pas le temps de comprendre ce qui venait de se passer, mais il gémissait, plié en deux devant les phares d'un 4 × 4. Il leva la tête, un filet de sang coulait de ses lèvres.

— Remonte dans ta voiture, Burns, et va dessoûler ailleurs ! siffla l'homme face à lui d'une voix qui ne laissait aucune alternative.

Il se plaça devant Davis et l'aida à se relever avant de le pousser vers l'Audi.

— Hannah ! me héla ce dernier.

— Je ne crois pas qu'elle ait envie que tu t'occupes d'elle, répliqua l'homme que je ne parvenais toujours pas à distinguer. Tu ferais bien de rentrer chez toi.

Davis avait l'air complètement sonné. Il me lança un regard désespéré et voulut protester.

— Mais je dois la ramener... Hannah ! Il faut que je te ramène !

— Vu l'état dans lequel tu es, Burns, il vaut mieux que ce soit moi qui le fasse. Allez ! tonna-t-il. Tire-toi avant que je m'énerve vraiment. Et si tu t'exploses une bonne fois pour toutes sur la route, ça nous fera des vacances.

Davis tressaillit.

— Monte dans le 4 × 4, je te raccompagne, m'ordonna le type qui me tournait toujours le dos.

Incertaine, je pris appui sur le tronc d'arbre et me relevai sans pouvoir détacher les yeux de Davis qui s'éloignait en titubant, se retournant tous les trois pas pour me regarder. Finalement, il grimpa derrière le volant de sa voiture et démarra. Arrivé à ma hauteur, il baissa sa vitre pour me parler.

— Hannah, je... je suis désolé.

Puis il partit.

Sidérée, je fixai les feux arrière de l'Audi, incapable de réaliser ce qui venait vraiment de se produire.

— Hannah, c'est ça ?

Lentement, je tournai la tête. La silhouette de mon sauveur se dessinait devant la lumière des phares. Il était grand, un mètre quatre-vingt-dix minimum, et plutôt athlétique, d'une allure impressionnante, même.

— Tu t'appelles bien Hannah ?

Puis il s'approcha nettement.

Mon cœur s'arrêta de battre. Je devais être en train de rêver. C'était le type de l'aéroport ! J'en étais certaine.

— Hannah, dit-il avec une décontraction ahurissante, alors que je n'avais pas été capable de répondre, tu veux bien monter dans la voiture, s'il te plaît ? Il fait froid à l'extérieur et il ne va pas tarder à pleuvoir.

Sous le choc, j'obéis. J'étais gelée. Je grimpai dans le 4 × 4 et, après m'être assise correctement, je serrai les jambes et m'entourai de mes bras aussi fort que possible. Je tremblais comme une feuille. J'entendis qu'il ouvrait le coffre et fouillait à l'intérieur. Il s'installa à côté de moi et me tendit une couverture en laine.

— M-m-m-merci, grelottai-je.

Sans oser le regarder ni même parler, je m'en emparai et m'enveloppai dedans pour me réchauffer.

— Où habites-tu ?

J'exhalai profondément de l'air avant de répondre.

— Le manoir des Redford du côté de...

— Je connais, m'interrompit-il.

Il démarra et fit demi-tour pour reprendre la bonne direction. Pendant qu'il braquait le volant, mes yeux se perdirent sur ses mains. Elles étaient grandes et massives. Comme il portait un tee-shirt à manches courtes, je pus constater que ses avant-bras étaient musclés. Puis inconsciemment, mon regard poursuivit son ascension jusqu'à ses larges épaules, son cou, son visage... Il arborait une barbe de trois jours, et son profil était absolument parfait : un nez droit, une bouche bien dessinée et un menton harmonieux. Ses cheveux sombres étaient légèrement bouclés et dansaient sur sa nuque. Bon sang... Il était encore plus beau que dans mon souvenir.

Sans même m'en rendre compte, puisque la lampe du plafonnier était restée allumée, je me penchai pour revoir la couleur de ses yeux.

— Tu as perdu quelque chose ? siffla-t-il sans me regarder.

Je rougis immédiatement et me redressai sans rien dire. Je jetai néanmoins un œil sur le côté, il affichait un petit sourire en coin. J'étais morte de honte.

Le 4 × 4 s'engagea enfin sur le chemin d'accès au manoir, et s'arrêta dans la cour. Je retirai prestement la couverture et me retournai vers lui.

— Merci.

D'une main, il prit appui sur le volant, pivota face à moi et me fixa franchement.

— La prochaine fois, choisis mieux tes fréquentations. Tu auras moins de problèmes.

M'avait-il reconnue ? Je n'en avais pas l'impression.

Tel qu'il était tourné, je distinguais parfaitement ses yeux et me perdis dans leur vert émeraude unique. Par ailleurs, j'aurais juré que des fils dorés se dessinaient tout autour des pupilles. Subjuguée et complètement sous le charme, j'étais dans l'incapacité de regarder ailleurs. Quand il bougea pour s'emparer du plaid, je clignai des paupières et me fixai sur le levier de vitesse. Il m'observait.

— Tu ne descends pas ?

Je me mordis le coin des lèvres, mortifiée.

— Si, si, bien sûr.

Il rit du nez, ce qui eut l'effet immédiat de me faire déguerpir de sa voiture.

— Merci, murmurai-je sans croiser son regard.

Je me baissai pour ramasser précipitamment mon sac et une fois dehors, je le saluai en laissant une pause qui l'invitait à me révéler son prénom. Mais au lieu de me répondre, il se pencha et tendit le bras gauche vers la portière.

— De rien, dit-il avant de la claquer.

Puis il s'engagea sur le chemin, et s'en alla.

La pluie commençait à tomber.

Je ne tardai pas à rentrer, embrassai mes parents en vitesse et rejoignis ma chambre pour me jeter sur mon téléphone.

De : Moi

À : Sissi

Je ne peux pas entrer dans les détails, ce serait bien trop long à raconter, mais tu te

souviens du type dont je t'ai parlé, celui que j'ai rencontré à l'aéroport ? Eh bien, figure-toi qu'il m'a gentiment ramenée chez moi, ce soir.

J'ai failli avoir une crise cardiaque en le voyant. Par contre, lui, je ne suis pas sûre qu'il m'ait reconnue. Du coup, j'ai fait comme si de rien n'était. Je ne sais pas ce qui m'arrive, il me met dans tous mes états. J'ai mal au ventre...

Au taquet, ma Sissi...

De : Sissi

À : Moi

C'est un signe du destin ça, ma vieille !
Au fait, banane, tu es reçue au bac. 16/20.

Mon visage s'illumina et je faillis tout envoyer valser autour de moi.

De : Moi

À : Sissi

Yes ! Yes ! Yes !

En réalité, j'avais tellement bossé que ce n'était pas vraiment une surprise.

De : Sissi
À : Moi

Tu veux un conseil? Le prochain coup, tu sautes sur ce type! Ouais... je sais, ce n'est vraiment pas ton genre. Dommage...

Je répondis par un SMS.

|Non, pas mon genre.

|**Rabat-joie !**

Je souris, bâillai et coupai mon portable. J'étais crevée.

Chapitre 4

Des capacités psychiques anormales ?

Je me réveillai le lendemain vers neuf heures, d'une humeur encore plus massacrate que la veille. Le visage fou de colère de Davis s'était imposé à moi la moitié de la nuit et me donnait des envies de meurtre. Pour être totalement honnête, j'étais presque sûre que s'il m'avait embrassée ce matin-là sur le bateau, j'aurais apprécié. Le moment était magique, romantique, mais hier soir... Waouh...

Bon sang, ce que j'étais furax contre lui !

J'avais passé une soirée infernale. Vraiment.

De rage, je battis des jambes pour repousser les couvertures et fonçai tout droit dans la salle de bains attenante. Pour un peu, je me serais fait peur en voyant mon reflet dans le miroir. J'avais une tête aussi effrayante que les pensées qui m'invitaient à couper Davis en rondelles. Je me déshabillai, fis couler l'eau et me glissai sous la douche en fermant les paupières. Je me détendis cinq minutes, puis un sourire effleura mes lèvres.

L'inconnu ténébreux...

Il ne m'avait même pas dit son prénom, mais sa voix, ses mains, ses cheveux, ses yeux étaient définitivement gravés dans ma mémoire.

Je soupirai longuement en versant du shampoing dans le creux de ma paume et me surpris à imaginer qu'il reviendrait peut-être jusqu'ici. Pour moi.

— Compte là-dessus et bois de l'eau, ma vieille ! m'exclamai-je à voix haute.

Mais tout le temps où je fis ma toilette, cette idée ne me sortit pas de l'esprit.

J'essorais grossièrement mes cheveux lorsque j'entendis quelques coups donnés à la porte. J'enfilai à la hâte mon peignoir, et la tignasse encore dégoulinante, je me précipitai pour ouvrir. Je m'attendais à voir ma mère ou Elaine, mais je restai bouche bée devant mon visiteur.

— Davis ?

Il avait une mine épouvantable – presque pire que la mienne –, et sa lèvre inférieure était toute boursofflée.

— Salut... Je suis venu te rapporter ta veste.

Il me la tendit, je fronçai les sourcils.

— Ce n'était pas la peine, tu pouvais la laisser en bas, le rabrouai-je sèchement.

Il me fit des yeux de cocker.

— Je voulais aussi m'excuser...

Puis j'aperçus Mathy dans le couloir. Je grognai.

— Entre, je n'ai pas envie que tout le monde entende. Attends-moi, j'en ai pour une minute.

Je jetai ma parka sur le lit et filai dans la salle d'eau pour récupérer une serviette et finir de m'essorer les cheveux. Lorsque je revins, Davis était debout devant la fenêtre, les mains dans les poches. Il regardait ses pieds. Si je n'avais pas été autant en colère contre lui, j'aurais trouvé la situation presque attendrissante.

— Je t'écoute, commençai-je.

— Je suis désolé. J'avais beaucoup bu, je n'étais pas vraiment moi-même.

C'était plus fort que moi, j'avais envie d'être méchante.

— Tu étais pathétique.

Ses épaules s'affaissèrent encore plus.

— Tu as raison. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Je l'observai un long moment avant de trouver quelque chose à répliquer.

— Pourquoi bois-tu autant, Davis ?

Il haussa les épaules

— Les soirées au pub finissent toujours comme ça. Je picole, fais et dis des choses que je regrette ensuite.

Je fronçai les sourcils.

— Tu vaux mieux que ça.

Embarrassé, il se passa une main dans les cheveux.

— Écoute... Je ne trouve pas que tu sois une sainte-nitouche coincée.

— Si tu l'as dit, c'est que tu le penses, prétendis-je, revêche.

Il secoua la tête.

— C'est juste que...

Il soupira profondément.

— Que quoi ? insistai-je.

— J'étais frustré.

Je battis des cils.

— À aucun moment, ces deux dernières semaines, tu n'as montré si je te plaisais.

Je déglutis discrètement, pas très à l'aise pour le coup.

— Et j'aurais dû ? demandai-je en feignant rester de marbre.

— Je ne sais pas. J'aurais cru que oui.

Oh, ces yeux de merlan frit !

— Ne fais pas cette tête, Davis.

Il plissa le front.

— Quelle tête ?

— Celle du petit animal blessé qui veut te culpabiliser parce qu'il est passé sous les roues de ta voiture, alors qu'il ne regardait même pas avant de traverser. Tu m'as tout de même embrassée de force !

Un éclair de détermination brilla dans ses yeux.

— Et je ne le regrette pas.

Je manquai m'étrangler.

— Enfin si, se reprit-il, mais... écoute, j'en avais très envie et... bref, je ne vais pas te faire un dessin.

Je fis la moue.

— Je suis vraiment désolé, Hannah. Pourras-tu me pardonner d'avoir agi comme un idiot ?

Je le considérai avec attention pendant dix bonnes secondes.

— Je ne sais pas, finis-je par dire, je vais réfléchir.

C'était déjà tout vu, en réalité. J'appréciai Davis.

— Si tu n'as pas encore avalé de petit déjeuner, demande à Mathy de te faire un café, suggérai-je. Tu sembles en avoir bien besoin. Je te rejoins.

Je refermai la porte derrière lui en souriant.

Habillée, les cheveux secs, je descendis quelques minutes plus tard. Davis était attablé dans la cuisine. Il se goinfrait de scones à la crème et à la confiture. Je m'installai à côté de lui en lui frottant le crâne de mon poing. Il avait meilleure mine.

— Ça veut dire que je suis pardonné ? s'assura-t-il, la bouche pleine.

— Ouais. Mais tu n'as pas intérêt à recommencer.

Il s'essuya grossièrement le coin des lèvres.

— Et si c'est toi qui me le demandes ?

— C'est ça... tu peux toujours rêver.

J'avalai rapidement une tasse de thé, un toast, et jetai un œil à travers la porte-fenêtre donnant sur le parc.

— Ça te dit une promenade dans les sous-bois ? proposai-je.

— Mais... il pleut !

— Et alors ? On prendra les cirés.

Il soupira et haussa les épaules.

— Bon, OK, OK... Je te suis.

Nous débarrassâmes la table et fîmes la vaisselle. J'en profitai pour l'éclabousser de mousse et me venger un peu. Mathy était furieuse, sa cuisine était inondée. Lorsque nous eûmes remis de l'ordre, nous nous dirigeâmes dans l'entrée pour nous habiller.

Les sous-bois du manoir étaient très agréables, même lorsqu'il pleuvait. Les feuillus tamisaient la pluie et ne laissaient passer que des gouttes aussi fines que de la bruine.

J'étais soulagée d'avoir pu m'expliquer avec Davis. Notre relation comptait beaucoup, même si je ne la voyais pas tout à fait comme il l'espérait. Toutefois, j'aurais menti en disant qu'il ne me plaisait absolument pas, mais de là à être ensemble... Non, j'avais compris que nous étions trop différents. Ça finirait par mal tourner à un moment ou à un autre. Rester amis était ce que nous avions de plus sage à faire.

— J'aimerais te poser une question à propos d'hier soir, amorçai-je alors que nous nous étions arrêtés sous un grand chêne. Qui est ce garçon qui est intervenu ?

Il avait cessé de respirer, l'expression fuyante.

— Leith Sutherland, répondit-il en fixant un point loin devant lui.

Bon sang, même son nom était sexy...

— Nous l'avons croisé à *Sinclair Castle*, n'est-ce pas ?

Il marmonna un « oui » dans sa barbe.

— D'où est-ce que tu le connais ?

Il baissa la tête et planta son regard dans le mien, comme sur le point de me faire une révélation capitale.

— C'est un mec bizarre, Hannah.

— Ah ? C'est-à-dire ?

— Il n'est pas comme tout le monde.

Avec ça, j'étais bien avancée...

— Tu peux préciser ?

Il plissa les yeux et pinça les lèvres.

— On a fait presque toute notre scolarité ensemble.

C'est un type à part.

— À part de quoi ? insistai-je.

Davis prit une lente expiration par le nez, et de nouveau, il s'attarda sur un point dans mon dos pour éviter de me regarder.

— Il n'a jamais vraiment eu d'amis, il foutait la trouille à tout le monde. Quand il a eu environ dix ans, il s'est mis à agir bizarrement. On racontait même qu'il avait des capacités psychiques anormales.

— Des capacités psychiques anormales ? Des superpouvoirs, tu veux dire ?

J'avoue, j'avais envie de hurler de rire.

— C'est absurde, ajoutai-je simplement.

Davis haussa les épaules.

— Tu vois, lorsqu'il avait un problème avec quelqu'un, il le fixait droit dans les yeux. Le mec ou la fille avait un malaise ou partait en courant. Ce genre de trucs.

J'en restai bouche bée. Davis paraissait on ne peut plus sérieux. J'hésitais entre l'amusement et la consternation.

— Enfin, se reprit-il, personne n'en a jamais été sûr, mais il était bien flippant. Est-ce que tu as vu ses yeux ?

Ah, pour ça, je n'en avais pas raté une miette. J'acquiesçai brièvement.

— Donc, si je comprends bien, hier soir, il t'a jeté un sort ? C'est pour ça que tu t'es carapaté ? me moquai-je.

En le détaillant, j'eus la nette impression qu'il venait de blêmir.

— Il m'a collé une bonne droite et avec la quantité d'alcool que j'avais ingurgité, j'étais complètement dans les vapes.

Je haussai les épaules.

— Donc, une simple bagarre ?

— Ouais..., marmonna-t-il. Avec lui, on n'est jamais sûr de rien.

Mon visage se fendit d'un large sourire, et j'éclatai de rire.

— Il faut vraiment être un mec pour imaginer des trucs pareils !

— Hé, se défendit-il. Je viens de te dire que je n'en étais pas certain à cent pour cent. Juste... il y a vraiment quelque chose qui cloche chez lui.

Je secouai le menton et levai la tête pour regarder à travers les frondaisons.

— Il commence à pleuvoir un peu fort. Et si on rentrait ?

Davis acquiesça, trop content que cette conversation se termine.

Nous marchâmes jusqu'au manoir, puis il se dirigea vers l'Audi noire.

— Tu ne restes pas ?

— Non, répondit-il, ma mère attend que je lui ramène sa voiture.

— OK. On se revoit bientôt ?

Il fit mine d'être étonné.

— Ça te ferait plaisir ?

Je lui tirai la langue. Il me gratifia d'un clin d'œil.
— Dans ce cas... Mais je vais avoir pas mal de choses à faire ces prochains jours, me prévint-il. Mon père doit récupérer du bétail dans le Ross et Cromarty. Je pense partir avec lui. On y restera au moins jusqu'à la semaine prochaine. On se fait un truc à mon retour si tu veux ?

Je souris.

— Ça marche.

— À bientôt, tête rouge !

Il monta dans sa voiture, démarra et disparut dans le chemin.

Juste avant de refermer la porte du manoir, j'observai une dernière fois le ciel.

Il pleuvait des cordes.

Vive l'Écosse !

Chapitre 5

*Vous ne verrez plus les choses
de la même manière.*

Je restai enfermée à la maison les trois jours suivants. La pluie ne s'était pas arrêtée une seule minute de tomber, et ce matin-là, en me levant, je regardais par la fenêtre, avec espoir, le ciel qui semblait vouloir timidement se dégager.

Davis était bel et bien parti avec son père, et l'excitation générale des deux dernières semaines s'était effondrée aussi brutalement qu'un soufflé. Comme à l'accoutumée, je n'avais plus grand-chose à faire.

En clair, je rouillais...

Je m'habillai et décidai d'aller à Wick pour acheter de quoi bouquiner. Depuis quelque temps, j'avais très envie de lire *Le parfum*, de Patrick Süskind. Je le prendrais en version originale, ça me ferait travailler mon allemand.

Mathy était sur le départ, elle tournait la clé dans la serrure lorsque je descendis.

— Mathy, tu te rends à Wick ?

— Oui, je vais faire quelques courses pour midi.

— Pourrais-tu me déposer au centre-ville ? Je voudrais passer à la librairie.

Mathy fronça les sourcils, perplexe.

— Mais il n'est que huit heures et demie. Les boutiques seront encore fermées lorsque nous arriverons.

— Aucune importance. Je m'arrêterai au salon de thé de M. Broadman pour prendre un petit déjeuner.

— Dans ce cas... N'oublie pas ton parapluie !

Malgré le temps et l'heure matinale, le centre de Wick était déjà bien fréquenté. Je me dirigeai vers l'établissement de M. Broadman, il ouvrait tout juste les rideaux métalliques. Comme je préférais attendre un peu qu'il ait terminé de tout mettre en place avant d'entrer, abritée sous mon pépin, je flânai devant les vitrines à proximité. Une en particulier attira mon attention, et je m'y attardai pour détailler la profusion de bouquins qui s'y trouvaient. Toutefois, je n'y visualisai aucun de ceux que j'avais l'habitude de lire. Il s'agissait d'une librairie dédiée aux sciences occultes, elle se situait juste en face du salon de thé. Au milieu des livres, on pouvait voir tout un tas d'objets bizarres présentés sur un fond de velours noir et violet. Je repérai même une amulette servant à éloigner les vampires. Beaucoup de boutiques de ce genre avaient fleuri à Paris, mais je ne m'attendais pas à en trouver une, ici.

Je me tordais le cou en essayant de déchiffrer le titre d'une encyclopédie dont l'écriture était inversée quand une jeune fille m'interpella.

— C'est sympa, non ?

Souriante, elle se tenait sur le perron, un balai à la main. Elle devait avoir à peine vingt ans, arborait un style gothique et un piercing impressionnant dans la narine.

— Je ne vais pas ouvrir avant une demi-heure, mais si tu le souhaites, tu peux entrer pour faire un tour, me proposait-elle chaleureusement.

— C'est toi qui tiens cette boutique ? Je ne l'avais jamais vue avant.

— Oui. J'ai ouvert il y a un peu plus de dix mois. Tu t'intéresses aux sciences occultes ?

— Non, pas vraiment. En fait je n'y connais rien. Pour tout avouer, ce n'est pas trop mon truc.

Elle éclata de rire.

— Tu serais surprise d'apprendre qu'ici, on peut tous trouver un truc qui est notre truc ! Entre, je te fais visiter !

Intriguée, je la suivis à l'intérieur.

Des lampes tamisées par des voiles rouges, quelques bougies qui flambaient çà et là. Tout était volontairement assombri et un fort parfum d'encens envahissait la pièce.

Incommodée par l'odeur, je fis la grimace.

— C'est un mélange d'herbes qui éloigne les esprits torturés, m'expliqua-t-elle.

J'ouvris de grands yeux.

— Ah ouais ?

Je ne savais pas si ça devait me rassurer ou pas.

Impressionnée par la quantité de livres exposés dans la boutique, je détaillai les étagères pleines à craquer. Tout était classé par thème. Art de la divination, numérologie, magie, sorcellerie, vampires, spiritisme, loups-garous... Un festival de la petite fabrique des horreurs. J'attrapai une amulette – la même que celle de la vitrine –, et l'observai de plus près. Il s'agissait d'une étoile en métal au centre de laquelle brillait une minuscule pierre rouge.

— Les vampires..., murmura la vendeuse. Il faut toujours s'en méfier. Ils sont capables de manipuler ton esprit pour te faire tomber dans leurs bras et avaler jusqu'à la dernière goutte de ton sang.

Je n'en croyais pas un mot, mais malgré moi, l'image macabre me fit froid dans le dos.

— Tu en parles comme si tu en avais déjà vu.

Dans ses yeux, j'eus presque l'impression de percevoir une lueur de défi.

— Les sciences occultes sont un mystère qu'il ne faut pas sous-estimer. Tu es loin de t'imaginer par qui, ou quoi, tu es entourée.

— Non, en effet, répliquai-je, amusée. En tout cas ta boutique est très originale.

— Merci. Tiens, prends ça, m'enjoignit-elle en me tendant une épaisse encyclopédie.

— *Le grand livre des mystères occultes*, lis-je à voix haute. C'est un gros bouquin.

Elle sourit.

— C'est parce qu'il y a beaucoup de choses à dire. Tu y trouveras tout ce que tu as besoin de savoir sur les forces occultes. Nous parlons d'ouvrage de vulgarisation dans le jargon des libraires. C'est parfait pour les gens aussi sceptiques que toi, et c'est très facile à lire. L'auteur y révèle des choses que tu ne soupçonnes même pas ! Si tu le prends, je te le fais à moins trente pour cent. C'est mon cadeau de bienvenue. Tu n'es pas du coin, n'est-ce pas ?

— Non, en effet. Je suis parisienne. Je reste à Wick deux mois chaque année. Mes parents sont nés ici.

Je détaillai le livre sous toutes les coutures.

— Alors ? chantonna-t-elle. Convaincue ?

Non. Pas vraiment. Pourtant...

— Je le prends.

— Fantastique !

Ouais... Je n'en revenais pas moi-même.

La vendeuse m'observa intensément, je soutins son regard. Elle était plutôt jolie, avec ses longs cheveux

noirs, sa bouche rouge écarlate, et ses magnifiques yeux noisette.

— Je m'appelle Gwen, finit-elle par se présenter.

— Hannah.

Elle m'offrit un sourire éclatant.

— Ravie de te connaître.

Elle me guida jusqu'au comptoir et fouilla dans un tiroir.

— Tiens, je te laisse la carte du magasin avec un numéro de téléphone où tu peux me joindre si tu as des questions. N'hésite pas, ou alors repasse.

Simsalabim. C'était le nom de la boutique.

Je réglai le livre et m'emparai du sac en papier qu'elle me tendait et sur lequel était écrit : « *Vous ne verrez plus les choses de la même manière* ». Je pris vraiment sur moi pour ne pas lever les yeux au ciel et la remerciai.

— À une prochaine fois, alors ? fit-elle, enjouée.

— À une prochaine fois.

Je sortis de la librairie et courus jusque chez Broadman pour éviter la pluie. À l'intérieur, les odeurs de café fraîchement moulu m'emplirent aussitôt les narines et attisèrent mon appétit. Je m'assis à une table tout au fond de la salle et commandai un thé au lait et des toasts grillés.

Cet endroit était tout ce que j'aimais. Lorsque j'avais proposé à Davis de venir y passer un moment, il m'avait répondu que Broadman convenait plutôt à ma grand-mère. Il n'y connaissait rien. Accueillant et un brin kitsch, on s'y sentait comme à la maison.

Mes yeux se perdirent sur le sac en papier de chez *Simsalabim*. Je l'ouvris délicatement et en sortis le livre. La couverture était très jolie, violette, avec des lettres stylisées et argentées. Je m'attardai sur la dédicace que l'auteur adressait aux lecteurs et lus :

« À tous ceux qui doutent. »

Un sourire en coin se dessina sur mes lèvres. Nul doute que ce bouquin était pour moi.

Je parcourus rapidement la préface et compris que l'auteur prenait vraiment ces choses-là très au sérieux. Je tournai quelques pages et m'arrêtai sur le chapitre intitulé « Les créatures surnaturelles ».

Le vampire :

Le vampire est une créature très ancienne qui n'est ni morte ni vivante. Sa principale source de nourriture est le sang humain. Pour survivre, il peut cependant boire celui des animaux à sang chaud. Quant au sien, il contient une substance capable de changer un Homme en un de ses semblables.

Son existence est éternelle. Il passe les siècles sans vieillir.

Il séduit, il conquiert, il agit.

Les esprits vengeurs :

Les esprits vengeurs sont au départ des hommes et femmes qui ont subi de grandes souffrances de leur vivant et dont l'âme ne permet pas de les faire passer dans l'au-delà. La haine les rappelle alors sur terre pour se venger.

Le loup-garou :

Le loup-garou est une créature aussi ancienne que le vampire.

— Ta lecture est intéressante ?

Je levai la tête, pétrifiée, mes oreilles avaient sifflé.

Leith Sutherland ! Je refermai maladroitement le livre tandis que mon épine dorsale se secouait de frissons que j'eus un mal de chien à contrôler.

— Simsalabim, je me trompe ? fit-il.

Sous le choc, je mis plusieurs secondes avant de répondre. Que faisait-il ici ? Apparemment, lui et moi, nous alignions les rencontres fortuites...

— Non, c'est bien ça, lui confirmai-je. Je me suis laissé convaincre par la vendeuse de l'acheter.

Il rit.

— Gwen est très forte ! Je peux m'asseoir ?

J'acquiesçai et rangeai rapidement le livre dans son sac.

Mon visiteur surprise s'installa en souriant et fit tourner un grand gobelet de café fumant dans ses mains.

Bon sang ! Avait-il seulement conscience d'être aussi beau ? Et encore plus en plein jour... Il me fut difficile de ne pas baver.

Le détailler n'allait pas m'aider à me calmer, mais tant pis, je ne pus m'en empêcher. Il possédait une peau hâlée, peu banale dans ces contrées, et des cheveux si foncés, qu'ils lui donnaient un air exotique. Je distinguai une longue et fine cicatrice sur sa joue droite. Je ne l'avais pas remarquée lors de notre première rencontre, et encore moins pendant la deuxième. Il faut dire que ses yeux avaient retenu toute mon attention... Et justement... ces yeux-là me fixaient sans ciller et je sentis tout à coup une bouffée de chaleur m'envahir. Ce garçon me mettait dans tous mes états.

— Je viens chez Broadman presque tous les matins, expliqua-t-il. Son café est le meilleur de toute la ville.

Je t'ai aperçue au fond, tu donnais l'impression d'être si concentrée... T'es-tu remise de ta soirée ?

Je clignai des paupières.

— Euh... oui. Merci, je vais bien.

Il me sembla voir ses pupilles s'étrécirent, ça me fit un drôle d'effet.

— Burns est ton petit ami ?

— Ah non, pas du tout ! m'empressai-je de répondre, alors que pour bien faire, j'aurais dû paraître plus détachée.

Il sourit, puis ses yeux s'assombrirent.

— Il boit trop.

— C'est son problème.

Il leva les sourcils.

— Enfin, je veux dire que c'est le truc qui cloche chez lui, me repris-je. Il est très sympathique, sinon.

Ce dont il avait l'air de sérieusement douter.

— Qu'est-ce que tu fais à Wick ? continua-t-il.

— J'y passe mes vacances d'été, avec mes parents.

— Au manoir des Redford... Ta famille ?

— Oui, Elaine Jorion est ma grand-mère paternelle.

À nouveau, il me fixa avec insistance. C'était terriblement gênant. Je glissai mes mains sous la table et tortillai mes doigts pour me calmer.

— Quel âge as-tu, Hannah ?

Surprise par sa question, je marquai une courte pause avant de répondre.

— Dix-huit ans bientôt. Le vingt-cinq juillet.

Soudain, il recula sa chaise et se leva.

— Content de t'avoir revue, dit-il en inclinant la tête.

— Pareil, murmurai-je dans un souffle.

J'étais bonne à gifler !

Leith s'attarda sur moi encore un moment, puis il fit demi-tour et marcha vers la sortie. Le regard

perdu sur son dos, je ne pus m'empêcher de chuchoter son prénom.

Contre toute attente, il s'arrêta. Mon cœur aussi. Puis il se retourna pour me sourire. Il m'avait entendue.

— Oui ?

— Euh... à l'aéroport, c'était bien toi, non ? hésitai-je.

C'est tout ce que je trouvais à dire.

Il m'adressa un clin d'œil, tourna les talons, et partit comme il était venu.

Je le suivis des yeux et penchai la tête pour voir quelle direction il avait prise. Il entra chez Simsalabim. Je me levai et avançai en catimini pour l'épier. À travers la vitrine, je le vis serrer la vendeuse dans ses bras et l'embrasser tendrement sur le front. Mon cœur se comprima. Gwen était sûrement sa petite amie... À quoi m'attendais-je ? Qu'éventuellement je puisse lui plaire ?

Idiote, idiote, idiote !

Je récupérai vivement mon sac et le livre sur la table. Je payai la note, et sortis presque en courant du salon de thé. Sans même un regard du côté de la boutique, je me ruai en direction de la gare routière.

Le ciel était dégagé, à présent, et le soleil promettait un bel après-midi. Mais moi, j'étais d'humeur maussade...

Chapitre 6

Pourquoi les types mignons se croient-ils irrésistibles à ce point ?

Dans l'après-midi même, mon père nous déposa, Elaine et moi, au début du long chemin qui menait au phare de Noss Head. Malgré quelques nuages jouant encore timidement avec le soleil, le ciel était largement découvert.

— Tu as pris la bonne canne, maman ? demanda mon père d'une voix qui dissimulait mal son inquiétude.

— Oui, Paul, et mon parapluie et ma petite laine, ironisa-t-elle.

Il se tourna vers moi, les traits rongés par le stress.

— Hannah, sois prudente, OK ? Tu es bien sûre d'avoir pris ton téléphone portable ?

— Oui, papa, et je t'appellerai comme prévu quand il faudra venir nous chercher.

— Vous pensez marcher combien de temps ?

Ma grand-mère souffla d'exaspération.

— Paul ! Arrête de te conduire comme si tu étais mon père. N'inverse pas les rôles, s'il te plaît, c'est insupportable !

Penaud, il baissa plus ou moins la tête.

— Pardon, maman. Je me fais juste un peu de souci. Je veux être sûr que tout ira bien.

— Tout ira bien, Paul, le rassura-t-elle en souriant.

Il était à la fois joyeux et horriblement paniqué à l'idée qu'Elaine et moi sortions nous promener toutes les deux. Il imaginait qu'elle allait tomber, se cogner la tête et que je ne saurais pas quoi faire pour lui venir en aide. Mais ma grand-mère ne voyait pas les choses de cette manière. Elle était aveugle, certes, de moins en moins sûre d'elle aussi, mais loin d'être empotée. Par ailleurs, elle m'avait semblé particulièrement enjouée lorsque je lui avais proposé cette balade jusqu'au phare.

Mon père finit par nous embrasser, donnant clairement l'impression de se mordre la langue pour ne pas faire une énième recommandation. Il réussit à s'en abstenir et nous laissa au début du sentier balisé. Quand Elaine entendit la voiture s'éloigner, elle relâcha tout l'air contenu dans ses poumons.

— Pfff ! J'ai cru qu'il ne partirait jamais !

— Il t'aime, grand-mère, c'est la raison pour laquelle il en fait autant.

Elaine soupira avec tendresse.

— Je sais bien, ma petite-fille, je sais bien...

Ça soufflait fort. Je relevai la capuche de mon sweater et resserrai le col de ma parka.

— On y va ?

— On y va ! s'écria-t-elle avec un sourire merveilleux.

Nous avançâmes sur le chemin de terre et étroit, bordé de chaque côté par d'immenses prairies aux herbes hautes que le vent marin abaissait en créant de petits tourbillons verdoyants.

— Si je ne suis pas trop lente, nous devrions atteindre le phare dans une heure, m'annonça Elaine.

— Nous ne sommes pas pressées. Nous avons tout l'après-midi devant nous.

— Je suis heureuse de passer du temps avec toi, Hannah. Nous ne nous sommes pas vues beaucoup depuis ton arrivée au manoir.

Je baissai les cils, un peu honteuse.

— Je suis désolée.

— Oh... ne le sois pas, ma petite-fille. Tu semblais bien occupée avec le jeune Davis Burns.

— C'est vrai que nous sommes beaucoup sortis.

— Vous êtes ensemble ?

J'ouvris de grands yeux et manquai de m'étrangler.

Elle rit doucement.

— Quoi ? C'est un sujet tabou ?

— Non, pas du tout, mais...

— On ne parle pas de ces choses-là avec sa grand-mère, c'est ça ?

— Eh bien, je...

— Bon alors, c'est ton petit ami, oui ou non ?

Je soupirai résignée, comprenant qu'elle ne lâcherait pas l'affaire.

— Nous sommes juste amis.

— Mais il te plaît ?

Je réfléchis avant de répondre.

— Il est gentil.

— Ce n'est pas ce à quoi je faisais allusion, Hannah. Il est à ton goût ?

— Oui, mais je n'envisage pas que nous allions plus loin.

— Et pourquoi donc ?

Décidément, elle était bien curieuse.

— Nous sommes trop différents. Notre amitié est parfaite et je pense qu'une relation amoureuse viendrait tout gâcher. Voilà.

— Je comprends.

Elle ferma les paupières et leva le nez au ciel pour humer l'air et s'imprégner de l'odeur environnante.

— T'ai-je déjà parlé de mon premier amour ?

— Euh, non. Ce n'était pas grand-père ?

Elle sourit avec une intensité très singulière.

— J'avais un peu plus de seize ans, il en avait dix-sept. C'était un magnifique garçon, brun, avec des yeux superbes, et je l'ai rencontré, ici, à Noss Head, la première fois. Nous faisons une balade avec mes parents jusqu'au phare lorsque je l'ai remarqué. Son père en était le gardien et lui, il faisait l'apprentissage du métier. Nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre dès le premier regard. Nous étions sûrs de passer le reste de notre vie ensemble. Je voulais même le présenter à ma famille. Mais l'affaire était difficile, les Redford n'auraient pas été prêts à accueillir un gardien de phare en son sein. Ma mère voyait d'un très mauvais œil cette nouvelle fréquentation. À l'époque, elle a tout fait pour nous éloigner. Mais notre relation a quand même duré une année entière. Une année pendant laquelle nous sommes cachés pour nous aimer.

— Ça alors, murmurai-je.

— Oh, ne te méprends pas, Hannah, je suis restée pure, affirma ma grand-mère en souriant. En ce temps-là, il n'était pas question de consommer son amour avant d'être mariés. Nous avons cependant connu un unique et merveilleux baiser que je n'oublierai jamais. Nous nous étions cachés tout en haut du phare, le soleil brillait de mille feux. Et nous avions l'impression d'être seuls au monde, de ne faire qu'un. C'était magique.

J'étais littéralement pendue à ses lèvres.

— Et que s'est-il passé, ensuite ?

— Il a disparu du jour au lendemain.

— Disparu ?

— Oui. J'ai eu le cœur brisé, je pensais ne jamais m'en remettre. Son père disait qu'il avait trouvé un emploi comme gardien de phare dans le sud de l'Écosse. Je m'étais donc résignée à ne plus jamais le revoir.

— Et c'est ce qui s'est passé ? Vous ne vous êtes même jamais croisés ?

— Si, une fois, quelques années plus tard. J'avais déjà rencontré ton grand-père. Nous étions mariés et heureux. Paul avait trois ans. Nous nous promenions tous les trois en famille, sur la jetée, quand je l'ai aperçu. Il était avec une très belle femme, je me souviens, et deux jeunes garçons aussi. Quelque temps plus tard, j'apprenais qu'il reprenait ses fonctions au phare de Noss Head. Il était définitivement revenu, mais les années avaient filé bien vite... Je n'ai jamais osé venir le voir.

— Vous ne vous êtes pas parlé sur la jetée ?

Elle secoua le menton tristement.

— Non. Je n'avais jamais mentionné Dallas Sutherland à ton grand-père, donc je me suis contentée de le saluer d'un hochement de tête lorsqu'il est passé devant nous. Il a fait de même.

— Sutherland, tu dis ?

J'étais bouche bée.

— Oui, pourquoi ?

— J'ai rencontré un Sutherland à Wick. Leith, un garçon d'environ vingt ans.

— Oh...

Il y eut quelques secondes de battement avant qu'Elaine parle de nouveau.

— C'est le petit-fils de Dallas.

Je secouai la tête pour me remettre les idées en place. Ce magnifique brun pour lequel je craquais complètement était le petit-fils de l'amoureux caché de ma grand-mère ? Waouh... quelle nouvelle !

— Et ce Dallas, il vit toujours à Wick ? voulus-je savoir.

— Non, il est décédé dans un accident de voiture, il me semble. C'était il y a environ une vingtaine d'années, peut-être plus. Dis-moi, tu as rencontré le jeune Sutherland dans quelles circonstances ?

— La première fois, à l'aéroport, mais je ne savais pas encore son nom.

Elaine a haussé les sourcils.

— Et la deuxième ?

Je ne préférais pas lui conter l'épisode du baiser fou de Davis. Le mensonge sortit de ma bouche avec une facilité déconcertante.

— Nous avons crevé sur la route avec Davis lorsque nous sommes revenus du pub, il y a quelques jours. Leith Sutherland s'est arrêté pour nous venir en aide.

— Oh. Et comment le trouves-tu ?

Je m'empourprai aussi sec, absolument ravie qu'elle ne puisse pas le remarquer.

— Eh bien... je ne sais pas trop, éludai-je. Il faisait noir, je ne l'ai pas bien vu.

— Hum...

Elle avait l'air de sérieusement en douter. Tant pis, je changeai bien vite de sujet.

— Nous arriverons bientôt au phare, grand-mère, dans vingt minutes, je pense. Tu veux que j'appelle papa ?

— Non. Il nous faut encore monter.

J'arquai les sourcils.

— Mais il y a au moins une centaine de marches !

— Soixante-seize, précisément, ma petite-fille. Je suis bien placée pour le savoir. Et puis, elles ne sont pas particulièrement éprouvantes à gravir.

Je n'avais, pour ainsi dire, pas le choix.

Nous continuâmes et nous arrê tâmes à quelques mètres devant le phare.

— Où sommes-nous, exactement ? me demanda Elaine.

— Juste derrière l'enceinte.

— Pourrais-tu, sonner à l'entrée principale, s'il te plaît ? Il y a souvent quelqu'un dans l'après-midi pour vérifier que tout fonctionne correctement.

Nous avançâmes jusqu'à la grille, et je me penchai pour regarder à travers les barreaux. Un Range Rover gris était garé dans la cour.

— C'est bon, grand-mère, il y a quelqu'un. Je vois une voiture.

J'appuyai aussitôt sur le bouton de la sonnette. Nous attendîmes à peine une minute avant que la porte du bâtiment ne claque, nous signifiant que quelqu'un arrivait vers nous.

Je manquai de tomber à la renverse lorsque je reconnus Leith Sutherland. Mais qu'est-ce qu'il faisait là ? Le destin s'acharnait, non ? Il s'approcha et parut tout aussi étonné de me voir. Cependant, il resta très discret.

— Bonjour, nous salua-t-il. Je peux vous aider ?

Rien qu'à entendre le son de sa voix, je me transformai en flaque.

— Bonjour, monsieur, commença Elaine. J'aimerais beaucoup faire visiter le phare à ma petite-fille. Pensez-vous que ce soit possible ?

Leith observa Elaine avec curiosité, mais il m'ignora totalement.

Il avait remarqué qu'Elaine n'avait pas l'usage de ses yeux, c'est pourquoi, lorsqu'il ouvrit le portillon, il s'approcha doucement d'elle pour ne pas l'effrayer.

— Normalement ce n'est pas autorisé, mais je vais faire une exception. Si vous voulez bien me prendre le bras, je vous guiderai.

— C'est très aimable à vous, le remercia ma grand-mère, ravie.

Je les suivis jusqu'au bâtiment, aussi gênée qu'angoissée par la situation.

Tout en accompagnant Elaine, Leith lui fit la conversation.

— Je ne m'occupe pas du phare, habituellement, c'est mon père qui est chargé d'en vérifier l'éclairage.

— Oh. Alors c'est très gentil à vous de nous faire cette fleur, monsieur... ?

— Leith Sutherland, madame.

Et voilà ! J'avais envie de m'enfoncer dans un trou de souris.

— Ohhh..., laissa-t-elle filer.

Comme elle avait conscience que je marchais derrière eux, elle se retourna dans ma direction pour mimer la surprise de la nouvelle.

— Je ne savais pas que les Sutherland avaient encore la charge du phare, s'étonna-t-elle.

— Si, madame, depuis sa construction, en 1849.

— Très bien, très bien.

Nous arrivâmes à la porte du bâtiment lorsque ma grand-mère eut une idée « génialissime ».

— Monsieur Sutherland...

— Appelez-moi Leith, marmonna-t-il en faisant la moue. M. Sutherland, c'est mon père.

— Très bien, Leith. Je connais cet endroit par cœur, pour l'avoir fréquenté de nombreuses fois étant plus jeune, et comme vous l'avez constaté, je suis

aveugle. Auriez-vous l'amabilité de faire le tour avec ma petite-fille Hannah ?

Leith daigna enfin me regarder, mais très furtivement. Et moi, je faillis tout bonnement m'enfuir à toutes jambes.

— Mais bien sûr, madame. Vous allez vous installer dans l'ancienne salle de repos. J'imagine que vous devez être épuisée si vous avez marché jusque-là.

Elle lui sourit.

— Merci, jeune homme, vous êtes vraiment très gentil.

Il accompagna Elaine dans la pièce, la fit s'asseoir sur un fauteuil, puis il lui servit un verre d'eau. Je regardai la scène du coin de l'œil en me demandant à quoi pouvait bien jouer ma grand-mère. C'est elle qui avait envie de monter en haut de ce fichu phare, pas moi ! Bon, la situation aurait pu être pire. Contrairement à ce que je pensais, elle n'avait rien révélé à Leith de notre conversation. Je me doutais bien qu'elle ne lui mentionnerait pas son ancienne relation avec son grand-père, mais j'avais vraiment imaginé qu'elle dirait un truc du genre : « Oh, comme le monde est petit ! Ma petite-fille était justement en train de me raconter que vous vous étiez arrêté sur le bord de la route pour aider son ami Davis à changer sa roue. » J'aurais eu l'air malin ! Par chance, Elaine n'avait pas choisi cette option.

Leith passa devant moi, sans m'accorder un seul regard.

— Suis-moi, m'enjoignit-il en désignant froidement l'escalier.

J'obéis sans dire un mot. J'avais comme l'impression – non, plutôt la certitude – que la situation ne lui plaisait guère. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise.

— Alors, comme ça, tu utilises ta grand-mère comme entremetteuse ? lança-t-il tandis que nous montions les marches.

— Mais non ! objectai-je vigoureusement. Je ne savais pas que tu travaillais ici ! Et même si c'était le cas, comment aurais-je pu deviner que tu t'y trouverais ? Tu as dit tout à l'heure que c'était ton père qui s'occupait habituellement du phare.

Il ne répondit rien. Mais mon embarras fit place à la colère.

Pourquoi les types mignons se croient-ils irrésistibles à ce point ?

Imbécile, parce qu'il l'est bien sûr ! me chuchota une petite voix.

J'arrivai en haut de l'escalier, essoufflée, alors que lui ne montrait aucun signe de fatigue. Il ouvrit une porte blindée et entra dans un espace circulaire, entièrement vitré, et rempli de machines avec des boutons partout.

Leith avança pour faire coulisser une porte-fenêtre.

— Tu veux voir le paysage ou tu préfères rester ici ?

Le ton sec de sa voix commençait à m'irriter sérieusement. Après tout, je n'avais rien demandé à personne, moi ! Néanmoins, je demeurai muette, je le suivis sur le balcon qui faisait le tour de la pièce.

À peine m'étais-je approchée de la balustrade qu'une rafale me balaya les cheveux. Je les repoussai de la main pour contempler le paysage et restai bouche bée. La vision de la mer s'étirant à perte de vue et celle de la falaise tombant à pic juste sous nos pieds me coupa le souffle.

D'ici, la vue était si différente de ce que j'avais admiré depuis le bateau de Davis. C'était absolument époustouflant. L'eau ondulait et les vagues se jetaient

contre la roche, formant une ligne d'écume mousseuse. Et cet air pur... Je levai le menton pour mieux sentir le vent, et laissai les embruns me caresser le visage. Je compris soudain pourquoi Elaine et son amoureux venaient se réfugier ici. Cet endroit était tout simplement magique.

Le sourire aux lèvres, je me tournai vers Leith. Il se tenait à plus d'un mètre de moi et m'observait avec une intensité qui me retourna complètement l'estomac. Et lorsque je le vis s'approcher, je me raidis instantanément. Encore un pas. Puis un autre. Un dernier... Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du mien. De sa bouche ou de ses yeux, je ne savais quoi regarder. Ce qui était certain, c'est que j'avais complètement oublié de respirer. Ses iris étaient si verts, si brillants... De plus en plus brillants... Subitement, il y eut une étincelle, comme des milliers d'étoiles blanches qui en jaillirent. Je poussai un cri, reculai et manquai de tomber à la renverse. Leith me retint fermement par la taille, me garda contre lui un court instant, puis me lâcha pour disparaître dans la salle des lumières.

Je restai immobile, les jambes flageolantes, sans trop savoir si ce à quoi je venais d'assister était le fruit de mon imagination ou pas. Après plusieurs longues secondes, je repris l'escalier pour rejoindre Elaine et découvris Leith nonchalamment adossé contre le mur, les bras croisés sur la poitrine, comme si rien ne s'était passé. Il attendait avec ma grand-mère et m'observait fixement, empreint d'une certaine curiosité.

— Tout va bien, Hannah ? Tu as apprécié la vue, ma petite-fille ? s'enquit Elaine.

Je ne lâchai pas Leith des yeux – lesquels étaient toujours aussi magnifiques, mais parfaitement normaux, évidemment.

— Je... oui, c'était très beau, bredouillai-je.

— Tu devrais peut-être appeler ton père, maintenant. Il doit s'inquiéter de ne pas avoir reçu de coup de fil pour nous récupérer.

— Oui, si tu veux, grand-mère, acquiesçai-je à la manière d'un automate.

— Madame, intervint Leith sans cesser de me regarder, j'ai terminé les contrôles du phare. Je me ferai un plaisir de vous raccompagner chez vous avec votre petite-fille si vous le souhaitez.

— Comme c'est gentil, jeune homme. Mais nous ne voudrions pas vous déranger et vous obliger à faire un détour.

— Ce ne sera pas le cas, madame. Je dois me rendre à Thurso, votre manoir est sur la route.

— Oh ! s'étonna Elaine. Vous savez où j'habite ?

— Oui, madame, j'ai déjà eu l'occasion de ramener Hannah.

— Je vois. Dans ce cas, je veux bien, s'amusa-t-elle.

Je grinçai des dents, à peu près certaine qu'elle ne manquerait pas de me poser tout un tas de questions sur le sujet lorsque nous nous retrouverions seules.

Dans la voiture, elle s'installa à l'avant. Depuis l'arrière, et pendant tout le trajet, je ne cessai d'examiner les yeux de Leith dans le rétroviseur, incapable de comprendre ce qui s'était réellement passé là-haut.

Le 4 × 4 arriva enfin au manoir, mon père sortit en trombe presque aussitôt.

— Nom de Dieu, mais où étiez-vous ? Je me suis fait un sang d'encre. Hannah, ton portable est éteint, je tombais sans arrêt sur la messagerie ! Je

m'apprêtais à venir vous chercher quand même. Tout va bien ? Il n'y a pas eu de problème ?

— Aucun, Paul, le rassura Elaine tandis que nous nous extirpions du véhicule. Ce charmant jeune homme nous a offert une visite privée du phare et nous a ensuite gentiment proposé de nous ramener. Leith, voulez-vous entrer quelques minutes ?

— Je vous remercie, madame, mais je dois m'en aller, refusa-t-il poliment

— Eh bien, au revoir, et merci pour tout. Je serais ravie de vous recevoir à la maison pour partager une tasse de thé à l'occasion.

Il s'approcha d'Elaine et serra la main qu'elle lui tendait.

— Je vous en prie, madame, et ce sera avec plaisir.

Mon père salua brièvement Leith et raccompagna Elaine à l'intérieur. Je m'empressais de leur emboîter le pas lorsque Leith me rejoignit en deux enjambées pour me retenir par le coude. Malgré moi, je frissonnai.

— Que t'est-il arrivé sur le balcon ? me demanda-t-il.

À moi ? Ça, c'est la meilleure !

— Mais... rien du tout. C'est toi qui...

Je le dévisageai, consternée.

— Tes yeux, ils... ils ont fait comme des étincelles. Leith m'étudiait avec tout le sérieux du monde.

— Des étincelles ? Que veux-tu dire par là ?

Je balayai l'air de la main, agacée.

— Comme un feu d'artifice, quoi !

Il se composa une expression sereine.

— Eh bien..., je suppose que tu as dû confondre avec la lumière du phare.

Je fronçai les sourcils.

— Comment ça, la lumière du phare ?

— Lorsqu'on contrôle le programmeur des lampes, on fait des essais pour s'assurer qu'il fonctionne bien. Vraisemblablement, les éclairages se sont déclenchés à ce moment-là. Il n'y a jamais eu d'étincelles.

— Ah.

J'étais perplexe, mais ce qu'il disait était bien plus cohérent que mon histoire de feux de Bengale. Cependant...

— Dans ce cas, pourquoi es-tu parti si vite ? Quelque chose t'a bien mis mal à l'aise, non ?

Un sourire fleurit au coin de ses lèvres.

— Non, pas quelque chose, Hannah, quelqu'un..., chuchota-t-il.

Et il me frôla la joue. Ses doigts étaient brûlants et mon corps réagit au quart de tour. Mes jambes ne me tenaient plus, une boule gigantesque me bloqua l'estomac, et une déferlante de papillons s'envola dans mon ventre.

Ouh là là... J'étais mal... très mal.

— Je dois m'en aller, annonça-t-il d'une voix presque inaudible.

Je demeurai immobile, subjuguée.

Sans un mot de plus, il tourna le dos et remonta dans sa voiture. Je la suivis du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Je ne savais plus quoi penser. Je n'avais pas rêvé. J'avais vu des étoiles jaillir de ses yeux. Et bon sang, le diable si je ne lui plaisais pas ! Or, il avait tout de même une petite amie.

Et ?

Et rien du tout !

Dans mon for intérieur, je me fichais comme d'une guigne qu'il ne soit pas libre. Je priais pour qu'il fasse

demi-tour, qu'il me regarde encore, qu'il me parle,
qu'il me touche une nouvelle fois.

— Sissi, ma vieille, je suis dedans jusqu'au cou !
maugréai-je à voix haute.

Au secours !

Chapitre 7

Ce soir je vais rencontrer les membres du G.A.B.S.A.C.M.

Le loup-garou :

Le loup-garou est une créature aussi ancienne que le vampire et son pouvoir de persuasion tout aussi puissant. Il s'agit d'un être vivant capable de se transformer en loup ou en ce qui s'en approche. Cinq races de lycans sont aujourd'hui connues : les Hommidés, les Galbros, les Crinos, les Hispos et les Lupi (Lupus au singulier). L'Hommidé étant celui qui ressemble le plus à l'Homme, et le Lupus, au loup. Nous pouvons souvent lire que le loup-garou subit plusieurs phases de mutation, c'est une erreur. Il ne prend qu'une seule apparence, c'est une loi génétique.

Contrairement à bien des légendes, le garou ne se transforme pas involontairement pendant la pleine lune. Il choisit lui-même le moment de sa mutation et la fréquence de celle-ci. Néanmoins, chez certaines races, la colère, la rage ou un simple choc émotionnel déclenche le processus sans qu'ils le contrôlent. C'est en général à cet instant qu'ils sont les plus dangereux.

La chaleur corporelle du loup-garou est supérieure à celle de l'Humain, environ quarante et un degrés

Celsius. Mais juste avant sa métamorphose, sa température atteint les quarante-trois degrés.

Lorsqu'il est sous sa forme humaine, le loup-garou est doté d'une force exceptionnelle qui n'est égalee que par celle des vampires. Comme eux, il est capable de se déplacer à une vitesse prodigieuse.

Même si le loup-garou est une créature extraordinaire, il n'en est pas moins mortel. Une grave blessure ou un accident pourrait lui être fatal. Cependant, il ne contracte aucune maladie. C'est pourquoi sa vie est souvent très longue et qu'il n'est pas rare de le voir dépasser les cent ans.

Les loups-garous peuvent s'accoupler entre eux, toutes races confondues. Toutefois, il est absolument invraisemblable qu'une telle union puisse donner un rejeton. Si malgré tout, le cas devait survenir, l'enfant serait pourvu d'atroces difformités et n'aurait sans doute aucune chance de survivre. Cependant, les lycans pourront avoir une descendance avec un compagnon de race identique ou un Humain.

Le Lupus

Le Lupus est le loup-garou le plus abouti, reconnaissable à l'éclat vert de ses yeux. Il se rapproche du loup commun, même s'il est deux fois et demie plus grand. Il en possède également tous les attributs olfactifs et auditifs. L'acuité de ses sens est, par ailleurs, bien supérieure à celle des quatre autres formes de garou.

La couleur de sa robe et sa taille varient en fonction des individus. À l'instar de l'Hispo, même après sa transformation, le Lupus continue à penser en être humain, ce qui n'est pas le cas des trois autres races.

Cela le rend particulièrement dominant lorsqu'il rencontre une meute de loups communs.

L'Hispo

Très proche du Lupus par certains côtés, l'Hispo...

— Hannah ! Téléphone ! cria ma mère.

Je coinçai un marque-page dans le *Grand livre des mystères occultes* et me frottai les yeux. Il était temps que quelqu'un me tire de cette lecture. L'auteur croyait tellement à ce qu'il racontait que ça commençait à devenir ridicule. Je jetai le bouquin sur mon lit et me levai.

— J'arrive !

Je sortis de ma chambre et descendis tranquillement les escaliers.

— C'est une jeune fille, chuchota-t-elle en gardant une main sur le combiné. Une certaine Gwen.

Mon sang ne fit qu'un tour, et, forcément, je songeai à Leith. La culpabilité s'abattit sur moi plus vigoureusement qu'une bonne douche écossaise. Et si elle venait s'assurer qu'il ne s'était rien passé entre son petit ami et moi ? Ce qui, en soi, était parfaitement idiot. À moins qu'il lui ait raconté l'épisode du phare – ce dont je doutais quand même un peu – il n'y avait aucune raison pour qu'elle soit au courant de notre rencontre surprise, trois jours plus tôt. Crispée, je pris l'appareil du bout des doigts et le portai à l'oreille. Ma mère me laissa discuter et rejoignit la cuisine.

— Allô ? pépiaï-je.

— Salut, Hannah ! s'écria Gwen d'une voix enjouée. C'est Gwen Fisher, de *Simsalabim*.

— Bonjour.

— Tu as oublié ton parapluie au magasin quand tu es venue. Comme tu as payé par carte bancaire, j'ai vu ton nom et je l'ai cherché à tout hasard dans le bottin. Évidemment, il n'y a qu'une famille Jorion à Wick, donc ça n'a pas été difficile de te trouver !

Je faillis lâcher un profond soupir de soulagement.

— Merci, beaucoup. Je passerai le récupérer à l'occasion.

Je l'entendis rire doucement.

— Eh bien, justement... Ce soir, une de mes amies expose ses toiles dans l'arrière-salle du restau français sur Wick Bay. C'est son premier vernissage. Le thème est : « Rêves occultes ». Ce qu'elle fait est absolument génial et je pense que tu pourrais trouver ça très instructif. As-tu ouvert le bouquin que je t'ai vendu ?

— J'ai commencé à le feuilleter, oui.

— Et donc ? Tu aimes ?

Comment dire ?

— C'est... intéressant, mentis-je honteusement.

— Ah ! J'étais sûre que ça te plairait ! Viens au vernissage. Les tableaux de Stéphanie complèteront ta lecture.

J'avais perdu une occasion de me taire. Ce livre ne me faisait pas frétiller les moustaches, alors, si les œuvres de cette fille tournaient autour du même sujet, sans doute me feraient-elles un effet identique. Sans compter que passer du temps avec la petite copine de Leith n'était pas ce que j'avais le plus envie de faire en ce moment.

— Je ne sais pas trop, commençai-je à dire.

— Oh, accepte ! J'aimerais vraiment que tu voies ça !

Sa faculté à gratter l'amitié était absolument étonnante. Nous ne nous étions rencontrées qu'une seule

fois et elle me parlait comme si elle me connaissait depuis des années. Je réfléchis quelques menues secondes et le côté manipulateur en moi prit finalement le dessus. Je décidai d'accepter son invitation. Je pourrais certainement en apprendre plus sur Leith et la nature exacte de leur relation.

— Dans ce cas... C'est à quelle heure ?

— Dix-neuf heures trente.

Je consultai la pendule dans l'entrée, il était déjà dix-huit heures.

— On se retrouve devant le restau français ?
embraya Gwen. Tu sais où il se situe ?

Il n'y avait qu'un établissement de ce genre à Wick.

— Oui, tout à fait.

— Parfait ! Je me réjouis de te revoir ! À tout à l'heure, Hannah !

— À tout à l'heure.

Je raccrochai.

— Alors ? demanda ma mère.

Je haussai les épaules.

— Si vous êtes d'accord, papa et toi, je suis invitée à un vernissage à Wick.

Ma mère fut tellement contente d'apprendre que je m'étais fait une nouvelle amie qu'elle accepta sur-le-champ et se proposa même de faire le taxi. Comme j'avais l'estomac dans les talons, je décidai d'avalier quelque chose en vitesse et de monter me préparer.

Comment étais-je supposée m'habiller pour un vernissage ? Je n'avais encore jamais eu l'occasion d'aller à ce genre d'événement. Je fouillai dans mon armoire et en sortis une petite robe noire évasée, toute simple – l'unique que j'avais prise avec moi.

Une douche chaude, un brushing et un peu de mascara que je volais à ma mère, et j'étais métamorphosée. Je regardai mon reflet dans le miroir, et constatai, ravie, que je paraissais plus âgée. Car il n'était pas rare, à cause de mes taches de rousseur, qu'on me donne à peine plus de quinze ans. Je chaussai des ballerines noires sans talons et descendis rejoindre mes parents dans le salon.

— Wouah ! s'exclama ma mère. Ça te change tellement ! Tu es sûre que tu n'as pas rendez-vous avec un garçon ?

Et ça recommence...

— Non, ce soir je vais rencontrer les membres du G.A.B.S.A.C.M.

— Le quoi ? glapit-elle, interdite.

— Le Groupement des Admirateurs de Buveurs de Sang et Autres Créatures Monstrueuses.

Elle blêmit.

— Maman ! C'est une blague ! Le thème du vernissage est : « Rêves occultes ». J'imagine des invités arborant le même style que Gwen.

Elle arqua un sourcil.

— Qui est ?

Je souris.

— Définitivement gothique.

— Gwen est gothique ?

Elle eut vraiment l'air de s'inquiéter.

— Han han. Et je te rassure, ce n'est pas une tare.

Elle eut un geste évasif de la main.

— Oui, je sais, je sais... C'est la raison pour laquelle tu t'es habillée en noir ?

— Nan... C'est juste parce que je n'ai rien de plus sophistiqué que ça. On y va maintenant ou tu souhaites m'attacher des gousses d'ail autour du cou avant de partir ? Au cas où...

Elle pouffa de rire et me fit signe de sortir de la maison.

En rejoignant Gwen sur le trottoir, je restai bouche bée. Elle avait crêpé et retenu ses longs cheveux ébène par des rubans grenat. Ses magnifiques yeux noisette étaient exagérément soulignés d'eye-liner, et ses lèvres, maquillées en rouge sang. Elle portait un kilt écossais très court dans des tons assortis, des collants opaques noirs et une paire de New Rock de même couleur. Les semelles rehaussées l'avantageaient d'au moins douze centimètres. Quant à son débardeur, il était tellement décolleté que je pouvais difficilement regarder ailleurs. À côté d'elle, avec ma robe, je me faisais l'effet d'une bonne sœur ! Je ne pus d'ailleurs m'empêcher de penser que le style sobre et classique de Leith n'était pas du tout en accord avec celui de Gwen.

— Tu es super-élégante ! me complimenta-t-elle en m'accueillant.

— Merci. Et toi tu es... exubérante !

— C'était le but recherché ! Tiens, ton parapluie, dit-elle en me l'offrant.

Je m'en emparai et le rangeai aussitôt dans mon sac avant de la suivre.

Lorsque nous pénétrâmes dans l'arrière-salle du restaurant, les notes de musique expérimentale qui s'en élevaient me hérissèrent instantanément les poils des bras. J'eus même du mal à ne pas grimacer ouvertement. Quant à mon idée de G.A.B.S.A.C.M., eh bien... je n'étais pas bien loin de la vérité. Certains des invités – dont la plupart étaient habillés en noir et rouge – évoluaient dans la pièce le visage poudré de blanc pour paraître plus pâles, portaient des crocs

en résine, des chapeaux haut-de-forme, ou des voilettes en dentelle.

Alors qu'avec Gwen nous embrassions la salle des yeux, une jeune femme plutôt maigrichonne et de très petite taille vint à notre rencontre.

— Gwen ! Comme je suis contente que tu sois là ! s'exclama-t-elle avec un accent français très prononcé. Il y a un monde fou et je me ratatine comme une vieille figue à force de parler !

Gwen sourit.

— Salut, Steffy. Je te présente Hannah. Elle est française, elle aussi, mais c'est une habituée de Wick, elle y séjourne chaque année.

— Salut ! dit-elle sans vraiment m'accorder d'importance. Suivez-moi vers le buffet avant que je sèche sur pied. J'ai soif !

Un verre de vin entre les doigts, Stéphanie nous expliqua la manière dont elle avait abordé le thème qu'elle exposait, les endroits qui l'avaient inspirée, les livres qu'elle avait lus. Elle semblait intarissable et terriblement compliquée. Quand elle n'eut plus rien à raconter, elle nous remit un petit fascicule contenant la liste de toutes ses œuvres.

— Je vous quitte, déclara-t-elle théâtralement en portant une main à son front. Il y a encore tellement de monde à voir !

Elle tourna brusquement les talons, faisant virevolter les volants de sa longue robe noire.

— J'aperçois quelqu'un que je connais là-bas, s'excusa Gwen, je te laisse démarrer la visite sans moi ?

J'acquiesçai et pris mon petit dépliant.

Je regardai autour de moi et plissai le front. Le ton était donné : sang, sang et sang.

Le premier tableau avait été nommé « *De sueur et de sang* ». L'ombre d'un personnage levait une faux pour

couper l'herbe noire à ses pieds. De celle-ci jaillissaient des jets sanguinolents qui éclaboussaient tout.

Passionnant...

Le deuxième, « *Dans le creux de ma paume* », représentait une femme maigre à la robe éthérée et aux cheveux de jais. Elle tenait dans sa main un cœur humain encore palpitant.

J'étais décontenancée. Et lorsque j'arrivai à la troisième œuvre, Gwen me rejoignit.

— Excuse-moi d'avoir tardé, je profite de l'occasion pour faire la promotion du magasin. Tu aimes l'expo ? s'enquit-elle, guillerette.

Je haussai les sourcils et pinçai les lèvres.

— C'est... surprenant.

— Stéphanie a une approche très personnelle de l'art, elle ne retranscrit que ce qui est caché.

Tu m'en diras tant...

— Ton petit ami n'a pas voulu t'accompagner ? demandai-je comme un cheveu sur la soupe.

Elle se mit à rire franchement.

— Si seulement il y en avait un ! Le dernier en date est retourné dans les jupons de sa mère lorsque je lui ai montré ma collection de crânes de chauves-souris !

Même si cette étrange confidence aurait dû me surprendre, ce n'est pas celle que je retins en priorité.

Gwen n'avait pas de petit ami et aussi triste que cet état de fait était pour elle, je reçus la nouvelle avec beaucoup d'allégresse.

Leith Sutherland était libre ! Enfin... a priori.

— C'est Leith Sutherland qui a fui ? risquai-je.

Les yeux de Gwen s'arrondirent d'étonnement.

— Leith ? Sûrement pas ! Il est comme un frère pour moi. Nous sommes voisins depuis toujours. D'où tiens-tu un truc pareil ?

Je me sentis irrémédiablement rougir.

— Non, c'est juste que...

Je balayai l'air de ma main.

— Laisse tomber, ça n'a aucune importance, bredouillai-je, embarrassée.

Elle pencha la tête de côté avec une lueur de curiosité dans le regard.

— Comme ça, vous vous connaissez, tous les deux ?

Je me mordis le coin de la bouche.

— Il nous a fait visiter le phare avec ma grand-mère il y a trois jours.

Elle me considéra silencieusement pendant quelques secondes, le visage inexpressif, puis un sourire finit par se dessiner sur ses lèvres.

— Et donc ? Tu le trouves sympa ?

Un peu plus et je me raclais la gorge. « Sympa » n'était pas le terme le plus approprié pour le décrire. Mais plutôt mourir que d'avouer à Gwen le fond de ma pensée.

— Il est cool.

Puis j'écludai la question en faisant mine d'être subjuguée par le tableau derrière elle.

— Quelle intensité dans cette toile !

Elle se retourna, fixa l'illustration un moment et sourit de plus belle.

— Tu trouves ?

— Han han, affirmai-je sans quitter l'œuvre des yeux.

En réalité, je n'y comprenais rien du tout. Une ombre que je ne parvenais pas à identifier était cachée derrière un épais brouillard. Au centre du tableau étaient peints un halo et un simple point vert.

— « *L'éclat* », dit Gwen en me montrant le fascicule.

— Qu'est-ce que c'est censé représenter ?

— Un loup.

— Un loup ? répétais-je, surprise, car je ne voyais aucune concordance avec l'animal.

Elle dodelina de la tête.

— Observe l'ombre.

J'étudiai plus attentivement le dessin, et en me concentrant un peu, je parvins à distinguer la gueule grande ouverte d'une bête de profil. Un loup, donc ? Soit...

— Regarde cette lumière, me fit-elle remarquer en pointant du doigt l'éclat vert. Il représente l'émotion de l'animal.

J'arquai les sourcils, perplexe, et hochai le menton histoire de ne pas être contrariante.

Nous continuâmes notre visite, et trente minutes plus tard, alléluia, nous avons terminé.

Je n'aurais pu en supporter davantage. La musique commençait sérieusement à me taper sur les nerfs. La compagnie de Gwen était bien le seul intérêt de cette soirée. C'était une fille charmante et pleine de vie que j'aurais énormément de plaisir à revoir. D'ailleurs, pendant que nous attendions sur le trottoir que ma mère me récupère, elle me proposa de nous retrouver un de ces quatre pour une partie de billard. J'acceptai volontiers.

Dix minutes plus tard, je me vautrai sur le fauteuil de la voiture, épuisée.

Chapitre 8

Je rouille, ma vieille. Je rouille...

De : Moi

À : Sissi

Je vais péter un plomb.

Je ne suis pas sortie de cette baraque depuis presque une semaine, il pleut toute la journée, c'est l'enfer. Mes parents et Elaine sont partis à Helmsdale chez ma grande tante, et Mathy est à Inverness. Davis est toujours dans le Ross et Cromarty avec son père, et Gwen, la fille que j'ai rencontrée la semaine dernière, n'était pas dispo tous ces soirs. Crois-moi, l'Écosse, c'est bien, mais je commence à trouver le temps long. Je rouille, ma vieille. Je rouille... Bref... Mes parents rentrent demain matin.

Oh, je ne t'ai pas raconté. Avant qu'ils partent à Helmsdale, mon père et ma grand-mère ont eu une grosse dispute. Mon père lui a annoncé qu'il serait peut-être judicieux qu'elle s'installe dans une résidence pour personnes âgées. Enfin, il a surtout dit qu'il préférerait qu'elle y

aille. Elle l'a très mal pris, tu penses. Du coup, je m'en suis mêlée. Je lui ai fait remarquer qu'il n'avait pas le droit d'agir comme un dictateur. Ma mère est partie dans mon sens. Imagine la tête de mon père... On était toutes les trois liguées contre lui, il n'a pas franchement aimé. Depuis, *statu quo*... Tout le monde a accepté de réfléchir à une autre solution. Affaire à suivre...

Et histoire de terminer ce mail en beauté...

Ça fait un moment que j'hésite à te parler d'un truc. Tu vas me prendre pour une cinglée...

J'ai revu Leith Sutherland, et il s'est passé quelque chose de très étrange entre nous. Je n'arrive toujours pas à me l'expliquer.

Elaine a absolument tenu à ce que je monte sur le phare de Noss Head. Il se trouve que Leith s'occupe ponctuellement de la maintenance, alors il m'a servi de guide. Nous étions tous les deux en haut, sur le balcon, et subitement, ses yeux ont fait des étincelles. Je ne plaisante pas. Un feu d'artifice ! J'ai bien failli tomber à la renverse tant j'étais surprise. Donc honnêtement, je suis incapable de dire ce qui s'est passé, mais il y a au moins un truc dont je suis presque certaine : je lui plais.

Et, et... il est sûrement célibataire !

Reste à savoir si nous nous reverrons un jour.

Il est vingt-trois heures, je vais me coucher.

Bonne nuit,
Hannah.

P.-S. : J'aurais dix-huit dans deux jours.
Dix-huit ans, et pas un ami avec moi pour
fêter ça. Youhou...

Chapitre 9

Happy birthday to you !

Je fuyais à travers bois depuis des heures. Des loups étaient à mes trousses. Je frappai à la porte d'une vieille baraque en planches, un vampire m'ouvrit. Je hurlai. Il me fit tourner dans tous les sens sur une musique expérimentale horripilante. Quand il cessa, il me tira les cheveux et s'inclina sur ma gorge pour sucer mon sang. Puis Gwen apparut avec son talisman anti-vampire. Aussitôt, la sangsue s'évapora dans un nuage de fumée noire. Et voilà... Maintenant, un esprit vengeur. Il virevoltait autour de moi. J'étais si triste... Je voulais mourir. Puis un large couteau se matérialisa dans ma main droite en même temps que la silhouette de Davis se dessinait dans l'encadrement de la porte. Je levai la lame pour le frapper, j'étais sur le point d'y parvenir, mais un loup blanc s'interposa et...

Je me réveillai au fond de mon lit.

Nom de Dieu !

Je m'assis brusquement, en sueur. Tous mes muscles étaient bandés. Je venais de faire le pire cauchemar de ma vie.

— Quelle horreur ! m'étranglai-je.

J'attrapai mon téléphone ; sept heures et demie. Il était peut-être trop tôt pour me lever, mais après ça,

je pouvais toujours courir pour espérer me rendormir. Je soupirai et regardai d'un sale œil *Le grand livre des mystères occultes* posé sur ma table de nuit.

— C'est ta faute ! vociférai-je.

Bon sang, la journée commençait mal. Je fermai les paupières et me frottai le front.

Samedi vingt-cinq juillet. J'avais dix-huit ans.

Et j'étais là. Ici. En Écosse.

Pff...

J'envoyai valdinguer les couvertures, me levai et filai tout droit dans la salle de bains. Lorsque j'en sortis, j'étais toujours d'une humeur de chien. Il aurait suffi d'un rien pour que je me mette à mordre. Je m'habillai en vitesse, me tressai sommairement les cheveux et me postai devant la fenêtre de ma chambre.

Il faisait beau.

Très beau.

Le ciel me narguait.

Je fis coulisser le battant, fermai les paupières et essayai de me calmer en respirant bien à fond. N'y parvenant pas, j'étais bien partie pour jurer comme un charretier lorsque des coups de klaxon assourdissants retentirent. Une voiture s'engageait sur le chemin d'accès à la maison. J'écarquillai les yeux et frôlai l'infarctus.

Devant moi, se tenait le pick-up de Davis, et sur les sièges à l'avant...

— Ahhhhhhhhhhh ! hurlai-je, hystérique en sautant sur place.

Sissi et Maisie !

Je débaroulai les escaliers et courus les rejoindre dans la cour.

— Mais je rêve ! hurlai-je. Ahhhhhh ! Je rêve !

— Joyeux anniversaire ! s'écrièrent mes amis en chœur.

Maisie, Davis et Sissi m'accueillirent à bras ouverts.

— Mais que... comment ? bredouillai-je, éberluée.

Sissi s'approcha pour me serrer contre elle.

— Tu ne pensais quand même pas fêter tes dix-huit bougies toute seule, paumée dans ce bled ? Joyeux dix-huitième anniversaire, ma vieille !

Je lui offris un sourire éclatant et pivotai vers la sœur de Davis.

— Tu sais que j'ai dû supporter les railleries de ton jumeau à ta place ? Ne me refais jamais le coup de me laisser seule avec lui, hein ?

Elle me fit un clin d'œil et tapa sur l'épaule de son frère.

— J'en connais d'autres qui ne s'en plaindraient pas, marmonna Davis en m'embrassant sur la joue. Joyeux anniversaire, Hannah.

— Et à qui dois-je cette incroyable surprise ? demandai-je.

D'un geste du menton, Maisie désigna Elaine qui attendait sur le pas de la porte avec mes parents.

— À ta grand-mère. Elle a organisé ça avec tes parents. Tu sais, c'est elle qui a payé nos billets d'avion.

Je me tournai pour la regarder et m'approchai pour la serrer contre moi. Elaine était vraiment championne du monde.

— Merci, soufflai-je, émue au-delà des mots.

— De rien, ma petite-fille, de rien, murmura-t-elle en me tapotant doucement le dos. Si tu es heureuse, je le suis aussi.

— Cette surprise était organisée de longue date, intervint ma mère. Autant t'avouer que lorsque nous

avons quitté Paris, on hésitait entre te piler sur place ou te dire la vérité tout de suite.

— Vous êtes géniaux !

— Bien. Comme nous avons prévu une petite fête ici, ce soir, nous avons besoin d'espace. Oust ! nous chassa Elaine. On a du pain sur la planche et il n'est pas question qu'Hannah soit dans nos pattes !

Davis nous servit de chauffeur toute la journée, Sissi voulait tout visiter. Les heures filèrent à une allure folle, si bien que personne ne vit le temps s'écouler. Puis en début de soirée, nous nous retrouvâmes entre filles dans ma chambre pour nous préparer. Quiconque serait passé devant la porte aurait juré qu'un poulailler s'y était installé. Nous gloussions et jacassions aussi fort que cent dindes dans une basse-cour.

— Tu es superbe ! clama Sissi en m'admirant.

— Ce n'est pas trop décolleté ? m'assurai-je en tirant sur le tissu qui descendait jusque dans le creux des seins.

Maisie avisa la robe que j'avais empruntée à ma mère et sourit.

— Non, tu es à tomber.

Elle était fluide, à brides, dans un satin vert foncé, et m'arrivait au niveau des chevilles. Je n'avais jamais été plus féminine.

— On va s'occuper de tes cheveux ! décida Sissi.

Je lui souhaitais bien du courage ! Mais elle y parvint.

Elle me coiffa d'un superbe chignon alambiqué, laissant s'échapper quelques mèches rousses sur mes épaules.

Lorsque nous fûmes prêtes, nous descendîmes rejoindre les invités, lesquels m'accueillirent en fanfare. Il y avait beaucoup plus de monde que je ne l'aurais

pensé. Les Cameron – des amis de mes parents –, mon oncle et ma tante de Helmsdale, les copains de Davis, Suzy y compris. Quant à la décoration... Ma famille avait mis le paquet. Des guirlandes étaient pendues partout dans le jardin, des lampions accrochés aux arbres, et une multitude de bougies allumées posées sur une immense table en U. Une piste de danse en bois avait été installée pour l'occasion où des musiciens accordaient leurs instruments. Et, à mon grand étonnement, tous les hommes avaient revêtu un costume. Même Davis, qui ne quittait jamais son jean et ses Converse, portait un complet bleu nuit. Et il était à couper le souffle.

— Tiens, me dit Maisie en me collant un verre de champagne entre les mains.

Je la remerciai et en bus une gorgée.

— Tu connais cette fille ? Elle a un sacré look ! s'esclaffa-t-elle en pointant Gwen du doigt.

Mon visage s'illumina.

— Oh ! Gwen ! C'est génial qu'elle soit là, je l'adore. Tu vas voir, elle est vraiment chouette.

Comme à son habitude, elle portait une tenue extravagante composée d'une robe horriblement courte et noire autour de laquelle passait un tutu explosif de même couleur. Ses cheveux étaient toujours aussi crêpés, et ses bottes, toujours aussi hautes ! Comme elle ne m'avait pas encore remarquée, je marchai à sa rencontre pour l'accueillir, hélas, mes pas furent stoppés tout net. Mon cœur dérapa littéralement et j'oubliai de respirer. Moins de deux secondes plus tard, tout le contenu de mon verre se renversa sur le sol.

Il était ici.

Derrière elle.

Dans un magnifique costume noir.

Je manquai défaillir. Qui avait invité Leith Sutherland ?

Je fus prise d'un moment de panique et, au lieu de me diriger vers eux, je choisis de passer en catimini par la cuisine pour les éviter. Là, je trouvai Mathy qui s'affairait à remplir un immense plateau de toasts.

— Hannah, ta grand-mère aimerait que tu la rejoignes dans sa chambre.

Je ne lui en demandai pas plus et filai comme si j'avais le feu aux fesses.

— C'est moi, Elaine, l'avertis-je en entrouvrant la porte.

Lorsque j'entrai, elle était en train de fouiller dans le tiroir de sa commode. Elle en ressortit une petite boîte qu'elle tint enfermée dans son poing et alla s'asseoir sur son lit.

— Viens, m'invita-t-elle en tapotant la couverture. Je voudrais t'offrir ton cadeau d'anniversaire.

— Mais..., protestai-je en m'installant à ses côtés, tu en as déjà tellement fait.

Elle écarta les doigts et révéla un écrin de velours noir. Je m'en emparai et l'ouvris délicatement.

À l'intérieur se trouvait un médaillon en métal, circulaire et ajouré d'entrelacs d'inspiration celtique. Juste au-dessous de la bélière destinée à passer un lien était gravée une série de trois minuscules cercles concentriques. Du bout de l'index, j'en caressai les formes sinueuses.

Je l'adorais.

— C'est magnifique, murmurai-je.

— C'est un présent que j'ai reçu lorsque j'avais à peu près ton âge, je voudrais qu'il te revienne.

— Qu'est-ce que c'est, exactement ?

— Une amulette, il me semble.

— Sais-tu ce que représente le motif ?

Elle secoua la tête.

— Je n'en ai aucune idée. Mais elle est très jolie, tu ne trouves pas ?

— Oui. Je l'aime beaucoup, Elaine. Merci pour ce merveilleux anniversaire, soufflai-je en la serrant contre moi.

Elle sourit.

— Je t'en prie, ma petite fille. Je suis très heureuse qu'il te plaise.

Je remis l'amulette dans son écrin et la posai sur la table de nuit avec l'intention de la récupérer un peu plus tard.

— Retournons vite à la fête, Hannah, tes amis vont s'impatiser.

Ah oui... la fête. Naturellement, je n'avais aucun moyen de passer la soirée planquée ici.

— Au fait, me demanda Elaine alors que nous étions en haut des marches. Le jeune Sutherland est-il arrivé ?

Mon cœur s'emballa un peu plus.

— Je ne sais pas, grand-mère, mentis-je. Tu l'as invité ?

— Oui, j'ai pensé qu'il s'agissait d'une excellente façon de le remercier pour son amabilité.

— Bien sûr, opinai-je en voulant paraître la plus détachée possible.

Elle serra doucement sa main autour de mon poignet.

— Je crois qu'il ne t'est pas complètement indifférent, n'est-ce pas ?

Elaine... Ce n'était pas sa cécité qui la rendait aussi fine d'esprit. Elle avait toujours été comme ça.

— Mais de quoi parles-tu ? fis-je mine de ne pas savoir.

Elle étouffa un rire.

— Tu crois que je suis née de la dernière pluie ?

— Mais je le connais à peine, marmonnai-je.

— Et c'est également la raison pour laquelle je l'ai invité, Hannah, pour que vous appreniez à vous connaître ! Tu ne vois pas grand monde ici, à part Davis.

— Tu n'aimes pas Davis ?

— Si, si, bien sûr, mais deux amis valent mieux qu'un, tu ne penses pas ? conclut-elle malicieusement.

— Sans doute..., murmurai-je, la tenaille au ventre.

Au fur et à mesure que nous descendions, mon cœur battait de plus en plus fort. J'avais le trac. C'était puéril, certes, mais j'étais tout simplement affolée à l'idée de le revoir. Alors, quand mon père vint cueillir Elaine en bas de l'escalier, je me sentis soudain privée d'un appui précieux.

— Tes amis s'impatientent ! me lança-t-il alors que je m'étais immobilisée sur les dernières marches.

— J'y vais, papa, j'y vais !

Je n'en menais pas large.

Je passai la porte-fenêtre de la cuisine et fouillai le jardin du regard.

Pas de Leith Sutherland en vue.

Entre déception et soulagement, j'osai m'aventurer dehors. Puis j'aperçus Davis au loin qui gesticulait comme un diable devant ses amis largement amusés par ses pitreries. Je me concentrai sur lui, tant et si bien que je ne vis pas Gwen arriver dans mon dos, et hurlai de surprise quand elle posa ses mains sur mes hanches.

— Joyeux anniversaire ! s'écria-t-elle. Tiens, mon cadeau.

Le souffle court, je lui souris et m'emparai du pochon en velours qu'elle me tendait.

Je l'ouvris prestement et en sortis une minuscule fiole contenant un beau liquide ambré. Je remarquai comme de la poussière d'or au fond, et sur le flacon, le mot *Envoûtant* était gravé en fines lettres rouges.

— C'est un philtre d'amour, me révéla-t-elle.

J'écarquillai les yeux.

— Sérieusement ?

— Il ne se boit pas. Tu en mets une toute petite goutte au creux de ton cou, et il te rendra irrésistible, me certifia-t-elle avec un clin d'œil mutin. C'est grâce à l'or qu'il contient et qui renvoie un fluide magnétique exceptionnel.

Alors là...

— Eh bien... merci, Gwen. Je dois l'essayer maintenant ?

— Surtout pas ! s'écria-t-elle. Garde ce liquide précieux pour une occasion spéciale !

Puis, elle regarda par-dessus mon épaule et son visage s'éclaira.

— Tiens ! Voilà Leith.

Je retins ma respiration et me retournai pour le voir avancer vers nous le plus tranquillement du monde.

Mon Dieu, ce que j'avais mal au ventre ! Et, mon Dieu, ce qu'il était beau !

— Joyeux anniversaire, Hannah, dit-il d'un timbre grave et doux.

— Merci.

Un piaillage de moineau.

J'avalai ma salive aussi sec et tentai de dire quelque chose de pas trop idiot.

— Je suis surprise, mais très heureuse que tu sois ici.

Ah, dommage, je n'étais pas parvenue à retenir les ridicules trémolos de ma voix.

— Ta grand-mère... elle est allée jusqu'au phare avec ta mère pour obtenir mon numéro de portable, avoua-t-il en plissant les paupières sur ses yeux immensément verts.

— Elaine a ton numéro de portable ? braillai-je.

Je me repris aussitôt en me raclant la gorge.

Trop tard, il avait souri.

— Mon père s'est sincèrement demandé ce qu'une vieille dame pouvait bien avoir à me dire. Mais il le lui a donné quand même, et sans trop poser de questions.

Il recula de quelques pas jusqu'à la grande table de jardin et se saisit d'un gigantesque bouquet de fleurs, dans un vase.

— C'est pour toi.

D'abord, je battis des cils. Ensuite, je le pris à pleines mains et humai le doux parfum des lys blancs et des roses pâles.

— Ce sont mes fleurs préférées.

— Je sais.

— Merci beaucoup, soufflai-je.

C'était la première fois qu'un garçon m'offrait des fleurs.

Pas n'importe quelles fleurs.

Pas n'importe quel garçon.

J'en fus simplement toute chamboulée.

Puis Leith leva les sourcils pour m'avertir que quelqu'un approchait. Je m'empressai de remettre le bouquet dans son vase et me tournai vers Sissi. Elle n'allait sûrement pas manquer Leith...

— Tu nous présentes ? me suggéra-t-elle.

Elle le fixait bizarrement et souriait comme dans une pub pour dentifrice. Un peu plus, et je lui tapais derrière la tête pour qu'elle s'arrête.

— Leith, voici Sissi, ma meilleure amie.

— Bonsoir, la salua-t-il poliment.

Sissi, bien moins conventionnelle, gloussa plus efficacement qu'une poule devant un coq. Je ne savais plus où me mettre.

— Waouh ! s'écria-t-elle soudain. Tu portes des lentilles de contact ? C'est incroyable, cette couleur !

— Non, répondit Leith, imperturbable. Héritage familial.

Sissi le dévorait littéralement du regard. Bon sang, je lui aurais bien refile un coup de pied dans le tibia pour la peine. Par chance, mon père la sortit de sa contemplation lorsqu'il me héla pour que je m'avance jusqu'au centre de la piste. Je m'exécutai au moment où un énorme gâteau sur trois étages arrivait, poussé sur une desserte par John Cameron. Le chiffre dix-huit trônait au sommet, autour duquel dix-huit petites chandelles vibronnaient. Le batteur imita un roulement de tambour tandis que je me penchais pour souffler les bougies. La traditionnelle chanson du « joyeux anniversaire ! » retentit, alors que ma mère s'approchait de moi avec un air malicieux.

— À présent, tu tournes le dos et tu fermes les yeux, s'il te plaît.

— Mais, mon gâteau ? protestai-je.

— C'était juste pour la forme, on le mangera plus tard. Tourne-toi !

Je m'exécutai tandis qu'elle bandait les yeux à l'aide d'un foulard qu'elle noua derrière ma tête. Tout le monde se mit à siffler et à rire en même temps.

— Colin-Maillard ! s'exclama-t-elle. Allez ! Dispersez-vous. Mais pas trop loin, tout de même.

Elle laissa passer quelques secondes et se pencha jusqu'à mon oreille.

— L'un de nous tient dans ses mains ton cadeau d'anniversaire. Avant de t'en emparer, tu dois deviner de qui il s'agit.

Après quoi elle me prit par les épaules, me fit tourner trois fois sur moi-même, et m'abandonna à mon sort.

Chapitre 10

Pas de gros monstre méchant ?

J'avançai prudemment, levant la tête et baissant les yeux en même temps, dans l'espoir que le bandeau me laisse entrevoir des bouts de chaussures par-ci par-là. Que dalle ! Ma mère l'avait bien trop serré. Au bout d'une minute à peine, j'attrapai mon premier gibier. Je touchai les cheveux, ils étaient très courts. Je tâtai les épaules, elles étaient massives et larges. Je suivis la ligne du nez, il était droit. Je terminai par le menton, il était râpeux.

— Mike ? hasardai-je.

— Trop forte ! s'esclaffa ce dernier.

Surprise, je ramenai devant lui ses mains qu'il gardait cachées dans son dos, mais le cadeau n'y était pas.

— Mets-toi de côté, Mike ! cria mon père. Continue, Hannah.

Je hochai la tête en souriant. Ce jeu m'amusait beaucoup, mais après mon septième poisson, j'étais désespérée et me demandais si j'allais finir par y arriver.

J'avançai et percutai un des musiciens qui, afin que je ne bouscule pas les instruments, me conduisit jusqu'à un arbre de façon à ce que je puisse y prendre appui. Je tâtai le tronc, incapable de décider

de quel côté je devais me diriger. Puis ma main frôla un morceau de tissu. Je l'agrippai brusquement et attirai vers moi ma nouvelle victime.

Le tissu appartenait à un costume, il s'agissait donc d'un homme.

Je levai les bras et commençai par les cheveux. Ils étaient souples et doux, j'éprouvai un front soyeux, un nez droit. Puis mes doigts s'immobilisèrent lorsque je sentis un souffle chaud, devinant une respiration légèrement saccadée. Dès l'instant où je compris que j'étais en train de toucher Leith, des fourmillements se répandirent sur la plante de mes pieds et mes jambes s'amollirent aussi sûrement qu'un morceau de pain sec trempé dans l'eau. Je me ressaisis sans tarder. Il aurait été tellement dommage de m'arrêter en si bon chemin.

C'est pourquoi je recommençai depuis le début. Les cheveux, le front, le nez... Je frôlai ses paupières closes, ses joues un peu râpeuses, effleurai du bout des doigts ses lèvres pleines et veloutées... J'étais si proche que je pouvais sentir son haleine sucrée me balayer le visage. Alors je descendis jusqu'à ses épaules, solides et fermes, tâtai doucement son torse et devinai une musculature développée. À travers sa fine chemise, les paumes à plat contre ses pectoraux, je perçus la chaleur qu'il dégageait, ainsi que les battements rapides de son cœur, et j'en frissonnai.

J'aurais voulu que ce moment dure plus longtemps, mais je finis par lever la tête et murmurer son prénom d'une voix chevrotante.

— Leith...

— On n'a pas entendu, Hannah ! s'écria mon père.
Parle plus fort !

— Leith ! criai-je.

La magie était terminée.

Mes mains descendirent le long de ses bras et allèrent à la rencontre des siennes. Il les serra si furtivement que je crus l'avoir imaginé. J'ouvris ses paumes, elles étaient vides.

Leith me guida dans une autre direction, puis il s'éloigna.

Les jambes flageolantes, j'arrivai vers ma nouvelle proie, alors que j'aurais presque pu faire un caprice pour retourner à la précédente. Je soupirai et mis les bras en avant. Une épaisseur de tulle m'empêchait de m'approcher de trop près.

— Gwen ! braillai-je, sans même avoir besoin de la toucher.

— C'est moi ! gloussa-t-elle.

Je glissai les mains dans son dos et trouvai enfin mon cadeau sous les acclamations des invités.

Je détachai le bandeau et levai le paquet au ciel en signe de triomphe, puis mon regard croisa celui de Leith qui hocha la tête pour me féliciter. Je baissai finalement les cils sur ma victoire et identifiai un écrin à bijou.

— Jette un œil à l'intérieur, murmura ma mère en s'approchant.

Lorsque je l'ouvris, je découvris un porte-clés nu, en cuir, sur lequel était écrit *Rover Mini*.

Je cessai de respirer, interdite.

Il me fallut une bonne poignée de secondes pour comprendre.

— Mais ce n'est pas vrai ! hoquetai-je enfin. Une voiture !

— Bien sûr, tu devras d'abord passer ton permis de conduire, m'avertit mon père en souriant.

— Oh là là ! Je n'en reviens pas. Merci, merci, merci, merci mille fois !

Je ne cherchai pas à découvrir où était le véhicule, je me doutais bien qu'il m'attendait gentiment à Paris. Je m'approchai de mes parents pour les embrasser chaleureusement, plus heureuse et reconnaissante que jamais.

Nous discutâmes un long moment au sujet de la voiture. Je les interrogeai sur sa couleur, son kilométrage... Je ne connaissais absolument rien aux bagnoles, mais celle-ci allait être la mienne et je voulais tout savoir. Lorsque j'eus terminé de les harceler de questions, je remarquai Davis qui me gratifiait d'un mouvement de tête pour que je le rejoigne, il avait l'air plutôt contrarié.

— Tu as invité Sutherland ?

Je plissai le front.

— Non. C'est ma grand-mère qui s'en est chargée. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Tu sais très bien ce que je pense de lui !

Je n'eus pas le temps de répliquer, Leith s'était planté devant Davis et lui offrait la main pour le saluer.

— Bonsoir, Burns. Ne te noie pas dans le champagne cette fois. Toutefois, si jamais tu perdais pied, je me dévouerais volontiers pour te coller une droite et te réanimer.

Et il lui servit un sourire éclatant.

J'eus un frémissement d'appréhension. Davis bouillonnait de colère. Mais Leith gardait sereinement le bras tendu, le fixant droit dans les yeux. Contre toute attente, le regard mauvais de mon ami se dissipa pour laisser place à un rire un peu gêné. Davis se gratta la tête, penaud, et accepta la poignée de main.

— Sans rancune. Je l'avais bien cherché.

J'étais sidérée.

Dubitative, je levai les paupières vers Leith, il m'adressa un clin d'œil, en catimini.

J'avais bien du mal à comprendre. Mais soit, puisque ces messieurs semblaient mettre de la bonne volonté pour ne pas gâcher la fête, je n'allais pas m'en plaindre. Les amis Davis se joignirent à nous et au bout de dix minutes, une conversation s'anima au sujet des gros 4 × 4. Morte de froid, je décidai de me replier un moment dans la cuisine et de me servir une tasse de thé. J'y découvris Gwen, attablée et aussi frigorifiée que moi.

— Tout va bien ? m'enquis-je.

— Mieux maintenant, répondit-elle, tremblotante, en montrant son mug fumant.

Je pris place à côté d'elle.

— Belle fête d'anniversaire, me félicita-t-elle.

Je souris.

— Ma grand-mère est une perle.

Comme le silence s'installait sans que j'en comprenne vraiment la raison, j'abordai l'un des sujets favoris de Gwen.

— Comment t'est venue l'idée d'ouvrir une librairie comme la tienne ?

Elle pencha la tête pour me regarder.

— D'aussi loin que je me souviens, je me suis toujours passionnée pour les sciences occultes. Il y a tellement de choses que le commun des mortels ignore.

Je m'accoudai à la table, et me calai la joue droite sur le poing.

— Le bouquin que tu m'as vendu, tu y crois ?

Gwen avala une gorgée de thé et sourit.

— Pas toi ?

Je secouai la tête dans un sens et dans l'autre.

— Je suis plutôt cartésienne, me justifiai-je.

Elle arqua un sourcil.

— Tu veux dire que tu ne crois en rien de ce qui ne peut être prouvé ?

— C'est un peu ça.

— Donc, tu ne penses pas que chaque légende a sa part de vérité ?

— Je pense surtout que les fantasmes de l'Homme le rassurent et l'aident à se sentir moins seul dans l'univers.

Gwen sembla très amusée par mon scepticisme.

— Sais-tu que des personnalités très respectées ont fait mention de leur foi en l'existence des loups-garous, par exemple ? Hérodote lui-même en parlait.

— Vraiment ?

— Oui, affirma-t-elle. Il disait que certains habitants du bord de la Mer Noire étaient capables de magie et plus particulièrement de se transformer en loup. Qu'ils savaient également reprendre forme humaine quand ils le souhaitaient. Hérodote expliquait aussi que leur métamorphose les rendait extrêmement forts et qu'ils possédaient les sens aiguisés d'une bête sauvage.

— C'est passionnant, Gwen, mais, selon moi, tout ceci se rapproche plus de la mythologie qu'autre chose. Appuyer de telles histoires sur des hommes se transformant en loups venait gonfler les croyances populaires. Hérodote et ses contemporains y trouvaient sûrement leur intérêt.

Gwen soupira profondément.

— Tu es si rationnelle...

Je haussai les épaules.

— Peut-être parce que personne n'a vraiment pu prouver l'existence de telles créatures. Et puis, n'est-ce pas surtout une vieille histoire qu'on raconte pour effrayer les enfants ?

— Justement, Hannah, sais-tu pourquoi le loup-garou nous fait peur ?

— Parce qu'il est poilu, moche et qu'il sent mauvais ?

Elle secoua la tête et leva les yeux au ciel.

— La plupart des Humains ignorent la réalité de l'existence des loups-garous. Ils pensent que c'est une légende populaire, une histoire relatée depuis la nuit des temps. Mais personne ne se demande jamais pourquoi une fable aussi invraisemblable perdure à travers les siècles. Vois-tu, selon des textes anciens, les Hommes et les loups-garous vivaient communément sur Terre, mais les Hommes tremblaient devant les loups car ces derniers contrôlaient l'expansion humaine.

— C'est-à-dire ?

— Les Hommes étaient très nombreux. Ils pullulaient et faisaient beaucoup de dégâts. Les loups-garous étaient chargés d'en faire diminuer la population et de préserver la Terre. Mais ce qui pourrait nous sembler être une barbarie était nécessaire à la survie de l'espèce humaine et à l'équilibre fragile de la faune et de la flore. Les Hommes prenaient de plus en plus de place et se battaient à mort pour des territoires. Les loups-garous eux-mêmes voyaient leur espace de vie se réduire d'année en année. C'est le chef des loups, Tyros, prit la décision de limiter quantitativement l'Humanité. Aujourd'hui, cette période est imprimée dans le subconscient de chaque être humain. Il garde une crainte notoire de l'apparition du loup-garou. Mais l'Homme refuse d'admettre son existence, sans doute pour se protéger d'un passé lointain trop douloureux. Il est ainsi convaincu de sa domination sur le monde.

— Mais il n'a pas cessé de se reproduire, fis-je remarquer. Au contraire, nous sommes de plus en plus nombreux, les guerres territoriales et de religion tuent toujours autant. Pourquoi les loups-garous n'interviennent-ils pas une nouvelle fois pour régler le problème en un tour de main ? argumentai-je avec ironie.

Gwen claqua la langue.

— Tu vois, au début, les loups-garous ne restaient qu'entre eux. Mais leur mission les mettait de plus en plus souvent en contact des Hommes. Et sous sa forme humaine, le loup-garou possède les mêmes désirs et besoins que nous. Au fil des siècles, ils ont fini par faire de nous leurs compagnons. Ils se sont liés à nos semblables au point de nous considérer comme leurs égaux. Le contrôle de la population n'était plus possible, les Humains étaient devenus trop proches. De ces unions, des enfants sont nés. Les garous vivent comme nous, parmi nous, en toute discrétion. Personne n'en sait rien.

Je la dévisageai longuement. Elle y croyait dur comme fer.

— Tu trouveras toutes sortes d'histoires sur les loups-garous, continua-t-elle. Beaucoup d'auteurs s'essaient à des explications. Quelques érudits sont même persuadés d'en connaître l'essentiel, mais ils se trompent probablement sur un certain nombre de faits.

— Tu sembles tellement convaincue de leur existence.

Elle me considéra avec un sourire en coin.

— Pourquoi ne le serais-je pas ? Certains croient bien en un dieu qu'ils n'ont jamais vu.

— C'est vrai, admis-je, pensive. Qui était Tyros ?

— C'est le premier loup-garou, le père de tous les autres. Sa métamorphose serait due à une malédiction divine. Mais nous savons très peu de choses à son sujet.

— Il s'agit de Lycaon, le roi d'Arcadie transformé en loup par Zeus ?

Elle eut l'air d'être surprise.

— Tiens, tu connais Lycaon ? Eh bien, non. L'histoire de Lycaon est une allégorie, une parabole qui illustre maladroitement ce qui s'est réellement passé. Avant sa mutation, Tyros était un guerrier d'une très grande cruauté. Il a assassiné froidement des milliers d'innocents, des vieillards, des femmes, des enfants. Les dieux l'ont puni pour ses actes de barbarie et l'ont condamné à vivre sous la forme d'un être hideux, mi-homme mi-loup, pendant trois siècles. Ensuite, il devait mourir. On lui avait prédit une vie infernale, repoussé par les Hommes, détesté des animaux, voué à trois cents années de solitude. Mais Tyros s'est parfaitement adapté à son existence maudite. Durant le premier siècle, il s'est accouplé à une louve commune. Leur union a donné naissance à cinq petits très distincts. Ce sont ceux qui ont formé les cinq races de loups-garous connues aujourd'hui : l'Hommidé, le Galbro, le Crinos, l'Hispo et le Lupus.

Mais c'est qu'elle commençait à me captiver sérieusement ! J'étais pendue à ses lèvres.

— À quoi ressemblent-ils ? voulus-je savoir.

— Ils sont forts ! s'exclama-t-elle en riant. Laisse-moi te les décrire. Une fois transformé, l'Hommidé a l'aspect global de l'Homme, mais avec des traits physiques particuliers, comme les sourcils qui se rejoignent, les lobes exagérément distendus, les canines légèrement sortantes. Son odorat et son ouïe sont plus développés que chez l'Humain, mais il en

garde les caractéristiques générales. Il y a ensuite le Galbro. Lui, il se recouvre presque entièrement de poils, ses mains s'étirent, ses oreilles deviennent pointues, ses dents s'allongent, son nez se change en museau, et ses sens sont bien plus affinés que chez l'Hommidé. Toutefois, même transformé, il reste indubitablement identifiable à un homme ou une femme.

— Pas de gros monstre méchant ?

Elle fit la grimace.

— Si. Le Crinos. C'est la plus impressionnante et la plus terrifiante des cinq races. Il est immense, aussi velu de la tête aux pieds, il possède des griffes, des crocs redoutables, une gueule effrayante. En fait, il a tout du loup, mais il marche debout. On dit que tous ses sens sont perpétuellement en alerte, et qu'il est d'une force inimaginable. Comme les deux autres, il a la particularité d'être incontrôlable sous sa forme bestiale. C'est sûrement lui qui hante le plus nos cauchemars. Et puis, il y a aussi l'Hispo. Celui-ci possède quelques caractéristiques physiques du loup commun, par exemple, il évolue à quatre pattes, mais il est plus grand et plus massif, on ne peut pas vraiment le confondre avec l'animal. Son apparence est plus grossière, mais son agilité est sans faille. Il semblerait que ce soit une véritable machine à tuer.

— Je ne me souviens pas de grand-chose, mais j'ai lu que le Lupus ressemblait davantage à un loup.

— Han han, il en est même la réplique parfaite, mais deux fois plus grosse au moins, et comme lui, la couleur de sa robe est unique. Sa force est colossale sous sa forme humaine, mais pas autant que lorsqu'il est un animal. Sa rapidité est prodigieuse aussi. On le qualifie de bienveillant, mais sa colère

peut faire de lui un être presque incontrôlable durant les premières années de sa vie. Cependant, ses facultés à réfléchir lui permettent d'évoluer et de devenir quelqu'un d'exceptionnellement intelligent. Le plus brillant des cinq races, dit-on. Toutefois, ce qui le démarque vraiment à mon sens, c'est son pouvoir de séduction et d'hypnose sur nous. Il est plus puissant que chez ses semblables. L'Hispo et le Lupus sont les seuls garous capables de continuer à penser en homme ou en femme sous leur forme animale. Tous les autres n'ont que de vagues souvenirs, voire aucun, quand ils retrouvent leur apparence.

— J'ai lu que ces cinq races ne pouvaient pas procréer entre elles.

— C'est exact. Elles sont génétiquement bien trop différentes, même si elles présentent des facteurs communs.

— Et que s'est-il passé après la naissance des cinq races ?

— Les cinq lycans se sont accouplés à des loups communs et ont assuré leur propre lignée. Tyros a régné encore deux cents ans. C'est pendant ces deux siècles qu'il a instauré le contrôle de l'expansion humaine. Nous pensons d'ailleurs que c'est peut-être quand il est mort que ses plans ont commencé à s'essouffler. Les siens devaient être fatigués de leur chasse à l'Homme.

— Eh bé..., murmurai-je. C'est une sacrée légende. Gwen soupira.

— Ce que nous connaissons des garous a d'abord été le fait d'une tradition orale. Ce n'est que vers l'époque médiévale que les premiers vrais écrits sur leur histoire sont apparus. J'imagine que beaucoup ont dû se perdre. Nous n'avons pas toutes les réponses.

— Et tu en sais autant sur les vampires ? la charriai-je avec un large sourire.

— Houla... C'est un sujet qu'il ne faut pas aborder avec moi si tu ne veux pas rester éveillée durant les sept prochains jours ! Les vampires sont ma grande passion.

— Peut-être que tu pourrais m'en parler une autre fois ? rétorquai-je rapidement avant qu'elle ne se lance dans un nouveau et long récit.

— C'est ça, une prochaine fois, répéta-t-elle avec un clin d'œil.

Nous terminâmes tranquillement notre tasse de thé, abordâmes un sujet bien moins controversé, la mode, puis je me décidais à rejoindre les invités alors que Gwen préférerait rester au chaud plus longtemps.

À peine sortie de la cuisine, Leith m'interpella d'un geste de la main. Il était en grande conversation avec Elaine. Je m'approchai et touchai la main de ma grand-mère.

— C'est Hannah, l'avertis-je.

Elle sourit.

— J'ai été ravie de discuter avec vous, Leith. Racontez donc à ma petite-fille votre passionnante étude sur l'Humain dans l'art, je suis sûre qu'elle sera très intéressée.

Puis, s'adressant à nous deux.

— Je vais vous laisser, il fait un froid de canard. Vous me raccompagnez à l'intérieur ?

Je la pris par le bras et la conduisis jusque dans le salon où Mathy lui servirait une tisane. Quand Elaine fut confortablement installée, Leith m'invita à le suivre à l'extérieur, côté cour.

— De quoi parlait ma grand-mère ? demandai-je lorsque nous nous arrêtâmes devant son 4 × 4.

— Je suis étudiant à l'université de St Andrews. Je planche sur l'histoire de l'Humanité dans l'art.

Je ne pus cacher mon étonnement.

— Je ne t'imaginai pas faire ça.

Il arqua un sourcil.

— Ah oui ? Et à quoi pensais-tu donc ?

— Je ne sais pas... Marin ou, non, garde-côte ! Enfin, un truc en rapport avec la Nature.

Ses lèvres s'étirèrent.

— Et toi, Hannah, que fais-tu à Paris ?

— Je viens de passer mon bac. Je n'ai encore pas arrêté mon choix pour la suite.

La vérité était que j'y réfléchissais depuis des mois, mais que je n'avais toujours pas réussi à prendre une décision. Mon père était architecte, il aurait sans doute adoré que je marche sur ses pas. L'idée était séduisante, mais les études très longues, et il n'y avait que trop peu d'élus à la fin. Quant à ma mère, elle était prof d'anglais, et je m'imaginai tout aussi bien suivre ses traces.

— Histoire, architecture, je ne sais pas, avouai-je enfin.

— Le département d'histoire est très réputé à St Andrews. Je suis sûr qu'il te plairait, affirma Leith d'une voix douce et tranquille.

— C'est un peu loin de Paris, marmonnai-je en réalisant que dans à peine plus d'un mois, je serais rentrée chez moi et que Leith et moi ne nous reverrions plus.

— C'est vrai..., murmura-t-il comme à regret.

C'était sans doute ridicule, mais ça me mit un coup. Mes yeux se perdirent sur mes chaussures, et pendant quelques secondes, je me surpris à nerveusement gratter le sol de la pointe du pied.

— Hannah...

Je levai la tête pour l'observer, intriguée par le ton rauque de sa voix. Il me dévisageait si intensément que je sentis de très légers picotements dans le creux de mes reins.

— Je compte partir lundi pour les îles Orcades et rendre visite à mon oncle et ma tante. J'ai prévu de rentrer mercredi dans la journée. Aimerais-tu m'y accompagner ?

Ma bouche s'ouvrit béatement.

— Il y a de jolis coins pour se balader, plaida-t-il. Je battis des cils.

— Tous les deux ?

La commissure de ses lèvres s'étira malicieusement.

— Oui. Toi et moi.

Mes oreilles virèrent au rouge. Je ne savais plus quoi dire.

— Alors ? s'enquit-il.

— Eh bien...

Il ne me fallut pas deux secondes pour me décider.

— C'est d'accord, mais je dois d'abord en discuter avec mes parents.

— C'est normal, approuva-t-il.

Passer deux jours avec lui était tout à fait inattendu et un peu étrange pour un premier rendez-vous. Si, j'en prenais conscience, ma famille le noterait aussi et pourrait être très réticente, voire absolument contre cette escapade. Les convaincre allait s'avérer compliqué.

Leith me sourit.

— Il y a de la place chez mon oncle, tu auras ta propre chambre...

Cette petite précision était loin d'être inutile, et quelque part, elle me rassurait. Je hochai la tête.

— Nous nous y rendons comment ? demandai-je.

— En bateau. C'est le seul moyen. En ferry, depuis Thurso. Tu n'as pas le mal de mer ?

Je secouai le menton énergiquement.

Il parut content.

— Alors, tant mieux.

Il fouilla dans la poche intérieure de sa veste et me tendit une carte.

— Donne-moi ta réponse demain, et si c'est OK, je viendrai te chercher lundi matin.

— D'accord..., murmurai-je en lisant son numéro de téléphone, aussi heureuse que gênée.

Lorsque j'osai de nouveau croiser son regard, il me dévisageait attentivement. Puis ses yeux se posèrent longuement sur ma bouche. Instantanément, mes lèvres s'écartèrent d'elles-mêmes et un léger souffle en sortit.

— Je dois y aller..., chuchota-t-il.

J'arrêtai de respirer.

— Au revoir, Hannah.

Il tendit la main et me frôla la joue du bout des doigts. Je fermai les paupières malgré moi.

Lorsque je les rouvris, il était déjà en train de s'installer dans sa voiture.

Je le regardai partir en soupirant.

Bon sang... J'étais folle. J'étais folle de lui.

Chapitre 11

Sexy ?

Il trouvait que j'avais une voix sexy ?

De : Moi

À : Sissi

Il est huit heures, je suis sur le départ.
Je n'arrive toujours pas à le croire. Deux jours avec Leith Sutherland !

Je te raconterai tout à mon retour, c'est juré. Je ne sais pas si le réseau passe, là-bas. D'après ma mère, c'est encore plus paumé que Wick... Il faut vraiment que je sois dingue.

Des bises,
Hannah.

P.-S. : Tu es bien rentrée ?

Sissi me répondit presque dans la foulée.

De : Sissi

À : Moi

Salut !

Je viens de lire le mail que tu m'as envoyé juste avant que j'arrive à Wick pour ton anniv. C'est quoi cette histoire d'étincelles ? Tu avais picolé ce jour-là ?

Nan, sérieux... Tu as confondu étincelles et coup de foudre, ma vieille. Ce type te fait tellement craquer que tu as vu des étoiles ; -)

Sinon j'ai une autre théorie. Il t'a embrassée sans que tu t'en rendes compte et tu t'es enflammée en moins de deux ?

Des étincelles... J'te jure, tu me les auras toutes faites.

En attendant qu'il rallume la mèche sur les îles Orcades, *Carpe diem!*

Sissi.

P.-S. : Si jamais il y a un premier baiser, je me fous que tu aies du réseau ou pas, tu trouves une cabine téléphonique !

P.P.-S. : Oui, je suis bien rentrée. À Paris, il pleut...

Je gloussais encore lorsque, par la fenêtre, je vis arriver le 4 x 4 gris métallisé de Leith. Je terminai de faire mon sac, enfilai mon sweater, et descendis le rejoindre dans la cuisine, il discutait avec mon père du chemin qu'on allait prendre. En se tournant vers moi, il m'offrit un sourire éclatant.

— Salut, Hannah. Prête pour l'aventure ?

— Et comment ! m'exclamai-je.

Mon paternel croisa mon regard et haussa un sourcil. Je me calmai aussi sec.

Bon sang, en réfléchissant bien, Leith et moi n'avions pas passé plus d'une heure seuls. Rien que pour ça, j'aurais dû rester chez moi, mais la montée d'adrénaline qui agressait mon estomac depuis la veille m'ordonnait de faire tout le contraire. Et comme mes parents n'y voyaient aucun inconvénient...

— Alors, c'est parti, décida-t-il. Il vaut mieux éviter de rater le ferry.

Je saluai ma famille et grimpai dans la voiture. Pendant que Leith rangeait mes affaires dans le coffre, j'attachai ma ceinture de sécurité et m'efforçai de respirer profondément – le trac était en train de faire surface.

— Tout va bien ? s'assura-t-il en s'installant derrière le volant.

Je lui souris, un peu crispée, et hochai le menton.

— Impeccable.

Il manœuvra pour sortir de la cour et s'engagea sur la route.

Une question me taraudait l'esprit depuis ma fête d'anniversaire, alors je pris mon courage à demain et la lui posai.

— Pourquoi as-tu voulu que je vienne avec toi ?

Il tourna furtivement la tête pour me jeter un coup d'œil.

— Pour apprendre à te connaître.

— Tu fais toujours ça quand tu veux apprendre à mieux connaître les gens ? Tu leur offres une escapade sur une île ?

— Non. Seulement avec toi, répondit-il en toute franchise, le regard fixé sur la route.

Je baissai les cils, troublée.

— À mon tour, s’amusa-t-il. Pourquoi as-tu accepté de passer ces deux jours avec moi ?

— Pour les mêmes raisons que toi. Et non, je n’ai pas l’habitude de faire des escapades avec les gens pour apprendre à les connaître mieux, anticipai-je.

Il sourit en coin.

— Continuons sur notre lancée, tu veux ? Que fais-tu lorsque tu es à Paris ? Je veux dire, comment aimes-tu occuper ton temps en général ?

— Ça dépend. Roller, musée, cinéma, cours de chant et...

— Tu chantes ? m’interrompit-il en écarquillant les yeux.

J’acquiesçai.

— Vas-y, je t’écoute.

Je manquai m’étrangler avec ma salive.

— Tu plaisantes ?

Il arqua un sourcil en m’observant.

— Absolument pas. Je suis très sérieux.

J’en restai bouche bée. Je n’allais quand même pas gazouiller devant lui ?

— Jamais de la vie ! affirmai-je.

Il fit la moue.

— Dommage... Je suis convaincu que tu as une très jolie voix.

— Ah, oui ?

— Ça se voit à ta façon de parler. Tu as un timbre un peu rauque et tu lies harmonieusement chaque mot. C’est... ravissant.

— Tu trouves ?

Il me coula un regard de côté.

— Non, pas vraiment en fait.

Je dus me faire violence pour ne pas montrer ma déception.

- C'est carrément sexy, ajouta-t-il.
Je battis des cils comme une idiote.
Sexy ? Il trouvait que j'avais une voix sexy ?
Cramoisie, les oreilles en feu, je me concentrai sur la route, et n'osai plus ouvrir le bec. Leith éclata de rire.
- Allez, Hannah, relax. Maintenant, tu sais que ta voix me plaît.
- Hum..., marmottai-je.
- Au bout de quelques secondes, je le lançai sur un autre sujet.
- Vous êtes proches avec ton oncle et ta tante ?
- Oui, plutôt. Ils n'ont jamais pu avoir d'enfant, alors ils ont reporté toute leur affection sur moi. Je le leur rends bien.
- Avec Gwen aussi, vous êtes très liés, non ?
- OK... aucun rapport avec la choucroute, il n'empêche que je voulais savoir. Leith ne put réprimer un sourire.
- On se connaît depuis longtemps. On a fait une partie de notre scolarité ensemble, et c'est ma voisine depuis toujours. Elle n'était pas aussi déjantée plus jeune, fit-il remarquer en riant.
- Ah oui ?
- Elle était du genre introverti. Lorsqu'elle était adolescente, elle avait le visage recouvert d'acné et portait des lunettes plus épaisses qu'une tranche de quatre-quarts. Elle en a bavé, les gars n'étaient pas sympas avec elle. J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour Gwen.
- Et c'est partagé, je crois.
- Ça l'est oui, me confirma-t-il avec des inflexions de tendresse dans la voix.
- Elle et toi, vous n'avez jamais songé à... à...
Les sourcils levés, il me toisa avec espièglerie.

— À être ensemble ? termina-t-il à ma place. Non. Elle n'est pas mon genre.

En savoir plus était bien trop tentant, et ma curiosité, trop grande.

— Dans ce cas, quel est ton type de fille ?

— Tu ne sais pas ?

Je secouai la tête, l'estomac tout retourné.

— Eh bien, celles qui ont une voix sexy, mon cœur. Regarde, dit-il en pointant l'index vers l'embarcadère. On est arrivés.

J'étais rouge comme une tomate.

*

* *

— Nous y sommes presque, m'informa Leith.

Je respirai l'air à plein nez à travers la vitre ouverte. Les pâtures s'étiraient à perte de vue, s'arrêtant à pic au bord des falaises et, d'après ce que Leith m'avait expliqué, la maison de son oncle et de sa tante était perdue au milieu de tout ça. C'était époustouflant.

Leith amorça un dernier virage et emprunta un chemin de terre chaotique.

— On y est !

J'écarquillai les yeux lorsque je vis plusieurs chevaux dans un paddock, et d'autres dans un champ, derrière une clôture.

— Tu ne m'avais pas dit que ta famille possédait un ranch ! m'écriai-je hystérique.

Il haussa un sourcil, amusé.

— Ils sont éleveurs. Ils ont également du bétail. Tu aimes monter ?

— Et comment !

Il eut l'air ravi.

— Alors c'est sûr, mon oncle et ma tante vont t'apprécier, affirma-t-il avec un très large sourire.

Nous étions à peine descendus de voiture, qu'un couple d'une cinquantaine d'années nous accueillit.

— J'ai cru que tu ne te déciderais jamais à venir nous rendre visite, crapule ! C'est bon que tu sois là, s'écria l'oncle de Leith.

Et il lui fit une vigoureuse accolade.

C'était vraiment un très bel homme. Brun, les cheveux raides jusqu'en haut du dos, les yeux verts. Quant à son épouse, blonde et rondelette, elle était magnifique, elle aussi.

— Oncle Alastair, tante Bonnie, je vous présente Hannah, dit Leith en me prenant par les épaules.

— Bienvenue à Mainland, Hannah ! s'exclama Alastair en m'étouffant contre lui.

— C'est la première fois que nous rencontrons une amie de Leith, m'apprit Bonnie en m'étreignant à son tour. Nous sommes ravis de t'accueillir chez nous.

— Merci, madame, répondis-je gauchement.

— Madame ! s'esclaffa-t-elle. Non, il vaut mieux que tu m'appelles Bonnie.

J'approuvai, gênée.

Leith récupéra nos sacs dans le coffre alors que Bonnie m'invitait déjà à la suivre.

— J'espère que tu as faim ! voulut-elle joyeusement s'assurer. Aujourd'hui, nous mangeons typiquement écossais.

— C'est parfait, lui certifiâi-je.

— Leith ! cria-t-elle. Peux-tu montrer sa chambre à Hannah pendant que je termine de préparer le déjeuner, s'il te plaît ? Celle du fond, à l'étage.

Je sursautai de surprise lorsqu'il s'empara de ma main pour me tirer avec lui à l'intérieur.

— Suis-moi, murmura-t-il en m'observant fixement.

Nous empruntâmes un escalier en chêne massif dont les murs latéraux étaient couverts de photos. Je m'arrêtai au milieu, et m'attardai devant. Les clichés représentaient des paysages de montagnes enneigées, entourées de vastes prairies et de lacs.

— C'est l'ouest du Sutherland, m'indiqua Leith. La terre de mes ancêtres.

— C'est absolument magnifique. As-tu déjà eu l'occasion d'y aller ?

— Non.

Et il me tourna brusquement le dos et monta les dernières marches.

L'espace d'un instant, je restai interdite. Finalement, je haussai les épaules et le rejoignis.

Dans le couloir, la première porte qu'il ouvrit fut celle de la salle de bains.

— Il n'y en a qu'une pour tout l'étage, précisa-t-il. J'utiliserai donc celle du bas avec mon oncle et ma tante de façon à te laisser la jouissance de celle-ci.

— Ça ne me dérange pas de la partager, lançai-je avec précipitation.

Ses yeux s'illuminèrent comme ceux d'un gosse devant ses cadeaux de Noël.

— Tu ne serais pas embêtée que je voie tes secrets de fille ?

— Euh... Eh bien, je n'ai rien à cacher..., bredouillai-je, incertaine.

— Alors, c'est parfait ! On se retrouve pour prendre notre douche ensemble, demain matin, huit heures.

J'en restai coite. Il éclata de rire.

— Leith ! le sermonnai-je en lui tapant gentiment l'épaule.

Il simula une sincère déception.

— Tant pis. J'aurai essayé.

Il poussa la porte de la chambre où j'allais dormir et déposa mon sac à dos sur le lit.

— Je te laisse t'installer. On se retrouve en bas pour déjeuner ?

J'acquiesçai et le suivis des yeux pendant qu'il s'éloignait.

Quand il disparut dans l'escalier, je lâchai un profond soupir. On n'avait pas idée d'être aussi craquant !

Pendant que nous déjeunions – des birdies¹ et de la salade, j'adorais ça –, Alastair, que Bonnie appelait Al, me raconta leur vie au ranch et évoqua le plaisir de vivre en pleine nature. Je le crus sur parole, bien qu'il me fût difficile d'imaginer en faire moi-même l'expérience. Il mentionna le temps capricieux des îles, les prairies à perte de vue, les chevaux, et quand il finit d'avalier sa dernière bouchée de tarte aux pommes, il m'étudia avec un large sourire.

— À ton tour, Hannah. Raconte-nous comment vous vous êtes rencontrés avec Leith. C'est un vrai cachottier, il ne nous dit jamais rien.

Je piquai un fard illico en repensant à la raison de notre « première » rencontre. La vraie, au bord de la route. Hélas, Leith songeait à la même chose que moi.

— Je l'ai sortie des griffes de son petit ami qui était ivre mort, coassa-t-il avec sarcasme.

— C'est faux, objectai-je calmement. Il n'était pas ivre mort et il n'a jamais été mon petit ami.

1. Petits pâtés de viande en croûte.

Puis je baissai la tête, terriblement gênée.

— Bien ! déclara Bonnie pour me venir en aide. Tu nous raconteras ça une autre fois, Hannah, je crois qu'Al aimerait te montrer les chevaux.

J'acceptai bien volontiers et, avant de quitter la table avec Alastair, d'un regard, je promis à Leith que nous aurions deux mots à nous dire.

— Ça risque d'être un peu boueux, m'avertit Bonnie avant que nous sortions.

De la paume, elle désigna une malle dans l'entrée.

— Il y a des bottes en caoutchouc à l'intérieur. Prends-en une paire, tu devrais trouver ta taille.

Je la remerciai et m'exécutai avant de sortir.

Comme Alastair marchait loin devant, je me tournai vers Leith, les sourcils froncés.

— Je peux savoir pourquoi tu as dit ça ?

Il s'arrêta en même temps que moi et me considéra d'un air faussement innocent.

— Dis quoi ?

— Parler de Davis ! J'étais très embarrassée devant ton oncle et ta tante.

Il haussa les épaules.

— Je n'ai fait que raconter la vérité.

— À moitié, seulement, et ce n'était pas sympa du tout ! Sans compter que Davis ne m'aurait jamais fait aucun mal.

Il arqua un sourcil, dubitatif.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. Tu ne m'as sortie des griffes de personne !

Son visage se referma d'un coup.

— Je vois.

À mon tour de plisser les yeux.

— Tu vois quoi ?

— Je me dis que puisque tu aimes manifestement le genre homme des cavernes, je devrais peut-être te traiter de la même manière ?

— Qu... quoi ? hoquetai-je.

Sans crier gare, il mit sa menace à exécution et, avec une force que je n'aurais jamais soupçonnée, il passa son bras autour de ma taille, me souleva comme si j'étais aussi légère qu'une plume, et me jeta par-dessus son épaule.

— Lâche-moi tout de suite ! braillai-je en tapant féroce des pieds et des poings.

Comme si de rien était, Leith continua à marcher en direction des écuries.

Nom de Dieu ! J'étais rouge de colère, mais j'économisai ma salive, il ne me reposerait à terre que lorsqu'il l'aurait décidé. Quand il me libéra, je remis tant bien que mal de l'ordre dans mes cheveux ébouriffés et lui lançai un regard courroucé. Lui, en revanche, était très fier de son petit numéro, il souriait de toutes ses belles dents blanches. Fatalement, Alastair rit aux éclats.

— Allez, viens, Hannah. Je vais te présenter mes merveilles.

Je le rejoignis aussitôt et au bout de quelques mètres, je jetai un regard en arrière, Leith ne nous avait pas suivis.

— Il ne vient pas ? demandai-je à Al.

— Non, pas tout de suite. Les chevaux sont nerveux en sa présence.

— Nerveux ? Pour quelle raison ?

— Comme tu as pu le constater, mon neveu est très sanguin, se moqua-t-il.

Puis il se reprit.

— Ils n'ont pas l'habitude de voir du monde. Ils sont un peu craintifs.

Je regardai autour de moi, dans les stalles, les chevaux étaient parfaitement calmes.

— Euh, d'accord, persistai-je, ils ne bougent pas et pourtant ils me voient pour la première fois.

Al sourit en coin.

— Sauf ton respect, Hannah, tu es une femelle, les étalons pensent ne rien avoir à craindre de toi !

Je manquai m'étouffer. Je n'avais jamais entendu pareille théorie. Je jetai encore un œil en direction de Leith. Il était accroupi à l'entrée des écuries et fixait les chevaux un à un. Je haussai les épaules et m'avançai vers le box d'une jument. Son poulain tétait énergiquement.

— Magnifique, murmurai-je. Quel âge a-t-il ?

— Cinq jours, tout juste. Sa mère a eu beaucoup de difficultés à le mettre au monde, nous avons dû intervenir. Leith m'a dit que tu aimais les chevaux. Ça te plairait de monter ?

— Oh, oui ! m'écriai-je, sans pouvoir cacher mon enthousiasme

— Nous possédons un magnifique Clydesdale. Ce n'est pas un reproducteur, il est extrêmement doux. Il s'agit normalement d'un cheval d'attelage, mais il s'adapte parfaitement au terrain chaotique de la région. Tu pourrais faire un essai avec lui, qu'en penses-tu ?

Je lui répondis par un grand sourire.

Je le suivis jusqu'à l'animal en question, et découvris une bête de toute beauté à la robe baie et blanche, fin et musculeux, et aux sabots parsemés de longs poils blancs. Je m'approchai doucement pour lui caresser la tête, lequel l'abaissa aussitôt pour rechercher mon contact. J'étais conquise.

— Breath, je te présente Hannah. C'est elle qui va te sortir aujourd'hui.

— Leith monte aussi à cheval, n'est-ce pas ? m'enquis-je.

Je me voyais mal faire une balade toute seule dans un endroit où je n'avais jamais mis les pieds.

— Bien sûr, et comme un dieu, admit-il sans rire. C'est le meilleur cavalier que je connaisse.

Pourquoi n'étais-je même pas surprise ?

Je sortis fièrement des écuries sur le dos de Breath. Le hongre avait une démarche souple et confortable, ses larges flancs assuraient un maintien parfait. Leith attendait à l'extérieur à côté d'un superbe étalon noir et bien plus grand que Breath. Quand il le vit, Breath se mit à renâcler. Puis nerveusement, il commença à battre du sabot et à reculer devant Leith.

— Holà, holà...

Je tentai de l'apaiser, mais son souffle s'accéléra. Breath se cabra plusieurs fois, manquant de justesse me faire tomber. Je tins bon. Leith, qui était resté parfaitement silencieux, demeurait serein devant les ruades de l'animal. Il le regardait fixement. Comme par enchantement, Breath finit par se calmer. Puis Leith posa doucement la main sur le chanfrein du hongre pour le flatter.

Muette comme une carpe, je ne quittai pas Leith des yeux. Puis il monta sur son étalon comme si de rien n'était.

— Tout va bien ? s'enquit-il en m'observant à son tour.

— Comment as-tu fait ça ?

— Comment j'ai fait quoi ?

— Eh bien, le... le cheval, tu... il..., bredouillai-je.

Je n'avais jamais vu une chose pareille.

La commissure de ses lèvres s'étira paresseusement. Il pressa brusquement les flancs de sa monture et le lança dans un triple galop quasi immédiat.

Prise au dépourvu, je mis un petit coup de talon à Breath et rejoignis Leith qui finit par ralentir.

Nous avançâmes au pas sans rien dire pendant un long moment, jusqu'à ce que nous fassions une halte tout près de la falaise. Leith sauta souplement de son cheval et fixa les rênes derrière l'encolure de l'animal. J'étais sur le point de descendre à mon tour lorsque Leith intervint pour m'aider. Il me souleva par les hanches, et me posa à terre, serrée tout contre lui. Là, il me dévisagea un court instant. J'eus l'impression que le temps s'était arrêté, et mon cœur aussi par la même occasion.

— Viens, chuchota-t-il enfin. Je voudrais te montrer la plage.

— Tu n'as pas peur qu'ils s'en aillent ? m'enquis-je au sujet des chevaux.

— Ils ont l'habitude. Ils en profiteront pour brouter. Ils seront là à notre retour, m'assura-t-il.

J'acquiesçai et le suivis à travers les rochers.

Au pied de la falaise, le sable était doré et fin. J'en pris une poignée, le laissai glisser entre mes doigts et souris. La plage était superbe, comme tout ce qu'il y avait autour, du reste. J'inspirai une grande goulée d'air et fermai les paupières. Lorsque je les rouvris, Leith approchait du rebord de l'eau. Immobile, j'admire sa démarche féline, sensuelle, ses boucles noires balayées par le vent et ses vêtements lui collant à la peau par endroits. Il s'arrêta. Les mains dans les poches, il fixa la mer.

— N'as-tu jamais rêvé d'être un poisson pour pouvoir visiter les profondeurs des océans ? demandai-je, lorsque je l'eus rejoint.

Il ne quittait pas l'horizon de vue.

— Non. Je préfère être un homme.

Il avait employé le même ton que quelques heures auparavant, lorsque j'observais les photos du Sutherland. Déconcertée, je levai les yeux. Il semblait crispé et soucieux, si bien que je n'osai pas insister, et encore moins l'interroger. Je ramassai un coquillage, et le fis rouler nerveusement entre mes doigts.

— On marche ? me proposa-t-il.

Je hochai la tête et, pendant quelques minutes, j'avançaï à ses côtés sans dire un mot. Puis finalement, je décidai de briser le silence.

— Tu as l'air de beaucoup apprécier cet endroit.

— Énormément.

— N'aimerais-tu pas y vivre plus tard ?

— Et toi ?

Je lui décochai un regard en biais, surprise.

— Moi, quoi ?

Il continuait à marcher droit devant lui.

— Pourrais-tu vivre dans un lieu comme celui-ci, Hannah ?

Je songeai à ma vie parisienne, à la facilité avec laquelle on pouvait accéder à toutes les originalités.

— Je ne pense pas, je suis une vraie citadine.

— Je déteste la ville, déterminait-il. Elle est bruyante, polluée et surpeuplée.

Je haussai les épaules.

— Certes, mais elle est aussi tellement pratique... Paris a des côtés funs que tu apprécierais sûrement.

— J'en doute.

— Je sais que Wick n'est pas spécialement grande, mais c'est quand même une ville dans laquelle tu aimes vivre, non ?

— Pas plus que ça. J'y vis parce que mon père s'y trouve.

— Et ta mère ?

— Elle est morte lorsque j'avais huit ans.

Une bouffée de chaleur me prit les joues et je m'arrêtai de marcher sans même m'en rendre compte.

— Je suis désolée.

Il stoppa, baissa la tête pour m'observer, puis un épais silence s'installa. Brusquement, il s'inclina pour me regarder de plus près, les yeux plissés de malice. Je restai sur mes gardes, je commençai à le connaître.

— Il faut que je te dise, mon cœur... Tout à l'heure, lorsque je t'ai portée, j'ai remarqué que tu étais plutôt lourde. Tu devrais arrêter de manger des cookies.

Déconcertée par ce revirement, je mis plusieurs secondes avant de réagir.

— Oh, mais... mais...

Il éclata de rire.

— Leith Sutherland ! fis-je, horrifiée. Espèce de... de...

Il fit un pas en arrière pour m'éviter, tandis que j'essayai de lui envoyer une pichenette sur l'épaule.

— Tu ne vas pas t'en tirer comme ça ! lui promis-je.

Il s'esclaffa de plus belle et s'élança en courant sur la plage quand il me vit foncer sur lui.

Alors que je le poursuivais comme une démente, il fit subitement volte-face et le chasseur devint la proie. Surprise, je déguerpis dans l'autre sens en poussant de grands cris. Avec une facilité écœurante, il me rattrapa en quelques secondes.

— Ahhhhhhhh ! hurlai-je en me prenant les pieds dans une branche rejetée par la mer.

Je trébuchai et emportai Leith dans ma chute, tombant tête la première dans le sable.

Leith se redressa aussitôt et m'aida à me retourner.

— Hé, ça va ?

Au lieu de répondre, les yeux fermés, je crachai et me nettoyai la langue. Et lorsque je rouvris les paupières, Leith riait.

— Rien de cassé ? s'assura-t-il finalement.

Je secouai la tête.

— Non. Ça va.

Alors, il leva la main, et retira délicatement jusqu'au dernier grain de sable collé à mes joues.

Je me laissais faire, paralysée. Puis il remit une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— On se connaît à peine, mais lorsque tu rentreras à Paris, tu me manqueras bien plus que je ne l'aurais imaginé.

Cet aveu finit de faire s'effondrer mes ultimes barrières. Pourtant, je fus incapable de prononcer un mot, de proférer un son. Leith roula subitement sur le dos et regarda le ciel.

Nerveusement, je me frottai le front et me mordis les lèvres – un tic qui revenait dès qu'une situation m'angoissait. Et là, je l'étais clairement. Comment pourrais-je me passer de lui ? Supporterais-je seulement d'attendre les prochaines vacances, un an, avant de le revoir ? On se connaissait à peine, c'était insensé.

Abattue plus que je l'aurais voulu, je m'allongeai à mon tour et méditai cette triste réalité.

Dans un mois, je serais rentrée à Paris.

Leith représentait tout ce que j'aimais chez un garçon. Captivant, drôle, énigmatique, malin, et, cerise sur le gâteau, beau. Si nous devions nous rapprocher davantage, la séparation serait pour moi d'une violence inouïe. Intolérable. Alors, sans même m'en rendre compte, je venais de prendre une décision importante.

Je ne voulais pas souffrir.

Nous resterions amis. Rien de plus.

Toutefois, je brûlais d'envie de me laisser aller et de m'ouvrir à toutes les folies. Car tout au fond de moi,

l'idée de passer à côté de quelque chose d'extraordinaire me faisait hurler.

Nous demeurâmes longtemps silencieux et couchés sur le sable, et lorsque nous quittâmes la plage, le soleil était déjà bas dans le ciel. Nous escaladâmes le dernier rocher et aboutîmes dans la pâture où les chevaux nous attendaient. Leith tint les rênes de Breath et m'invita à monter. Je m'approchai et retins mon souffle. Il était trop près, je ne voulais pas qu'il me vienne en aide. S'il me touchait encore, je serais capable de m'effondrer dans ses bras. Je refusai de ramasser mon cœur à la petite cuillère. C'est pourquoi je mis le pied à l'étrier et grimpai avant qu'il ne fasse un geste. Sans attendre qu'il soit en selle, je talonnai Breath et le lançai dans un galop effréné. La pauvre bête montrait son mécontentement en tirant sur les rênes. Pris au dépourvu, Leith me rejoignit en un rien de temps et me fit signe de ralentir. Puis il s'empara des brides de Breath et le força à s'arrêter.

— Hé, je peux savoir quelle mouche t'a piquée ?

J'étais incapable de desserrer les lèvres et m'efforçai d'éviter son regard.

Il me tapota brusquement l'épaule pour que je me concentre sur lui, je m'exécutai. Leith me fixait intensément. L'éclat de ses yeux émeraude me transperçait, me brûlait. Après quelques interminables secondes, il comprit que je ne répondrais pas. Alors, frustré, il me rendit les rênes et recula.

— Allons-y. Mais tranquillement. Breath n'a pas l'habitude qu'on le rudoie.

Je hochai la tête et déglutis.

— Je..., commençai-je en m'humectant les lèvres. Il s'immobilisa et leva les cils.

— Toi aussi tu me manqueras.
Il m’observa longuement, puis il lâcha un profond soupir.
— Allez. Viens.

Chapitre 12

Clair de Lune.

On dit que c'est la nuit des loups.

Lorsque je descendis après une bonne douche, une odeur délicieuse envahissait le rez-de-chaussée. Un feu crépitait dans la cheminée et Bonnie s'affairait dans la cuisine. Je m'approchai et lui souris quand elle se tourna vers moi.

— Je peux vous aider à faire quelque chose ? demandai-je.

— Tu es gentille, Hannah, mais tout est prêt. Par contre, si tu veux bien aller chercher Leith dans les écuries, nous n'allons pas tarder à passer à table.

Je hochai la tête et me saisis de la lampe de poche qu'elle me tendait.

Il faisait déjà très sombre dehors et les box n'étaient pas éclairés. J'en déduisis que Leith ne devait sûrement pas s'y trouver, toutefois, j'allumai la torche et m'en approchai pour vérifier.

— Leith, tu es là ? lançai-je en longeant les stalles.

Je m'arrêtai devant la jument et son poulain et les observai un moment. La mère, protectrice, s'interposa entre moi et son petit dès qu'elle me vit.

— Je ne vais pas vous faire de mal, ma belle, la rassurai-je en lui caressant le chanfrein.

Elle renâcla, puis soudain, j'entendis un bruit provenant de l'extérieur. Je dirigeai la lumière vers la porte grande ouverte et aperçus furtivement un animal blanc. Sûrement un chien. Pas très tranquille, tout de même, je décidai de retourner auprès d'Alastair et Bonnie. Leith ne devait pas être loin, il finirait bien par nous rejoindre.

Je m'apprêtai à sortir lorsque je remarquai des vêtements et des baskets jetés en boule à même le sol, contre le mur. Les affaires de Leith. Comme il y avait des bleus de travail accrochés à un piton, j'imaginai que Leith s'était changé avant d'aller s'occuper des chevaux et qu'il les avait oubliées. Je les ramassai et regagnai la maison.

— Bonnie ? appelai-je en rangeant les chaussures près de la malle.

— Oui ? répondit-elle en sortant de la cuisine, un torchon à la main.

— J'ai trouvé les vêtements de Leith. Il les a laissés dans l'écurie. Où est-ce que je les mets ?

Le teint blême, elle parut soudain très mal à l'aise.

— Euh... oui, merci, Hannah. Tu n'as qu'à les poser sur la table. J'ai prévu de faire une lessive. Veux-tu bien t'occuper de dresser le couvert dans le salon, s'il te plaît ?

Je hochai la tête.

— Pas de problème. Et, je suis désolée, mais je n'ai pas trouvé Leith.

Elle brassa l'air de la main.

— Aucune importance, m'interrompit-elle avec rudesse. Il arrivera quand il arrivera !

Décontenancée, j'entrai dans la salle à manger pour installer la table, mais tout était déjà disposé. Il ne manquait rien.

— Bonnie, hésitai-je en avançant vers elle. La table est déjà mise...

— Oh, suis-je bête ! s'excusa-t-elle d'une voix chevrotante. Al s'en est chargé tout à l'heure.

Elle émit un rire, presque un hoquet, et retourna aussitôt à sa popote.

Quelque chose qui m'échappait...

— Hum, ça sent bon ! s'exclama Alastair qui pénétrait dans la cuisine. Qu'est-ce que tu as préparé ?

Il prit Bonnie par la taille et l'embrassa dans le cou.

— Un goulasch. J'espère que tu aimeras, Hannah.

— Je n'y ai jamais goûté. Mais ça sent tellement bon que je suis sûre que oui, lui certifiai-je.

— Hé, bas les pattes ! cria-t-elle en tapant sur les doigts de son mari qui essayait de piquer un morceau de viande dans le plat.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Leur complicité n'était pas sans me rappeler celle de mes parents.

— Au fait, demandai-je soudain, vous avez un chien ?

— Un chien ? répéta Alastair, étonné.

— Oui, parce que j'ai cru en voir un tout à l'heure lorsque j'étais dans les écuries. Un grand chien blanc.

Alastair et Bonnie restèrent figés un instant, si bien que j'eus la nette impression d'avoir dit quelque chose de mal. Puis Alastair se tourna vers moi, incertain.

— Sans doute un animal errant. Il y en a beaucoup par ici, ils rôdent dans les fermes pour essayer de chaparder quelque chose à manger.

— Oh... ils ne sont pas dangereux ? voulus-je m'assurer.

Il secoua la tête.

— Pas le moins du monde, Hannah, mais...

Il s'interrompit comme s'il cherchait ses mots.

— ... ils font beaucoup de dégâts !

Au même moment, la porte d'entrée claqua si violemment, qu'elle me fit sursauter. Je fis volte-face et évitai de justesse la crise cardiaque en découvrant Leith, torse et pieds nus, à peine vêtu d'un bleu de travail, la peau brillante de transpiration. Il était tellement beau que j'en eus le souffle coupé. J'essayai de regarder ailleurs, mais sans succès, son buste m'attirait comme un aimant.

— Pardon pour ma tenue, dit-il sans cacher son agacement. J'avais laissé mes fringues dans l'écurie, mais quand je suis revenu, ils n'y étaient plus !

Je piquai un fard.

— Je suis désolée, bredouillai-je, les yeux vissés au carrelage. C'est... c'est ma faute, je les ai ramassés sans réfléchir.

Comme il ne répondait pas, j'osai de nouveau lever le nez.

Ses prunelles pétillaient d'amusement.

— Je vais prendre une douche, annonça-t-il en me gratifiant d'un clin d'œil.

Ce n'est que lorsqu'il disparut que je me rendis compte que j'avais cessé de respirer. J'exhalai tout l'air de mes poumons, et pivotai vers Alastair et Bonnie, un sourire crispé accroché aux lèvres.

— Eh bien, on est au complet !

Ils hochèrent la tête, amusés, et m'invitèrent à partager un verre de vin avec eux.

Plus tard, pendant le dîner, Alastair me demanda si j'avais aimé monter Breath et me proposa de refaire une balade le lendemain si je le souhaitais.

— En fait, je pensais emmener Hannah à Skara Brae dans la journée, intervint Leith.

— Skara Brae ? Qu'est-ce que c'est ? interrogeai-je.

— Ce sont les ruines d'un village néolithique. Il surplombe la mer. C'est très joli, m'informa Bonnie.

— Je suis sûr que tu vas adorer, affirma Leith en se levant pour rassembler les assiettes sales.

J'acceptai volontiers sa proposition, et l'imitai tandis qu'Alastair et Bonnie s'élançaient dans la cuisine. Amusés, pendant que nous terminions de débarrasser, nous les vîmes se chamailler pour savoir lequel des deux laverait et essuierait la vaisselle. Leith sourit et me fit signe de le suivre.

— On sort marcher ? suggéra-t-il.

J'acquiesçai, pris ma parka sur le portemanteau, et l'accompagnai à l'extérieur.

Le ciel était dégagé, et la lune, pleine, si bien que nous n'eûmes pas besoin d'éclairer nos lampes torche. Dans un endroit aussi sauvage que les îles Orcades, cette douce lumière était surprenante, époustouflante, et renvoyait une impression presque surréaliste. Sans bruit, nous longeâmes un petit chemin de terre qui débouchait sur une pâture. L'humidité de la nuit rendait glissant les galets jonchant le sol, j'avancais prudemment, mais finis tout de même par dérapier. Leith me retint par le bras.

— Ça va ?

J'acquiesçai sans un mot.

— Tu n'as pas froid ?

Cette fois, je secouai la tête.

— Tu as perdu ta langue ? s'amusa-t-il.

Il y eut quelques secondes de battement pendant lesquelles il me scruta, alors que moi, je fuyais son regard. Il soupira et leva le nez au ciel. Je fis de même.

— Clair de lune, murmura-t-il. On dit que c'est la nuit des loups.

— Une légende rurale. Il n'y a pas de loups en Écosse.

Il baissa la tête et m'étudia en souriant.

- Quel est ton rêve, Hannah ?
Je réfléchis un instant.
- Je ne sais pas. Je crois que je n'en ai pas. Pas spécifiquement un, en tout cas.
- Il arqua un sourcil.
- Généralement les filles en ont des tas.
- Ah oui ? répliquai-je en plissant le front. Et quel genre de rêve sont-elles supposées avoir, d'après toi ?
- Il rit du nez.
- Le premier qui me vient à l'esprit est « rencontrer le prince charmant ».
- Je ricanai.
- Ben voyons ! C'est comme si je disais que celui des garçons est d'aller dans l'espace ou de marcher sur la lune.
- Il donna l'impression d'être choqué.
- Ben, quoi ? C'est un super rêve.
- Je secouai la tête.
- Je n'arrive pas à croire que les tiens soient si peu originaux.
- Il arqua un sourcil.
- Pourquoi ne pourraient-ils pas l'être ?
- Je haussai les épaules.
- Je ne sais pas... Ça ne colle pas à qui tu es.
- Hum..., fit-il en se frottant le menton. Et qui suis-je, exactement ? Je suis curieux de le savoir.
- Je ne te connais pas assez pour le dire, admis-je finalement.
- Mais suffisamment pour me faire remarquer que rêver d'aller dans l'espace est un fantasme qui ne me correspond pas, rétorqua-t-il, amusé. Allez, Hannah, sois honnête. Comment me vois-tu ?
- Je n'oserais tout de même pas lui avouer que je le trouvais sublime, qu'il possédait les plus beaux yeux

du monde, que son assurance me faisait craquer et que je le mangerais tout cru si je le pouvais, si ?

Je pris une profonde inspiration et levai la tête pour soutenir son regard.

— Tu es en décalage avec les garçons de ton âge, tu ne bois pas, ne fumes pas, il n’y a pas une once de vulgarité dans ta manière de parler. Tu es courageux, galant, poli, mystérieux...

Les mots me venaient dans le désordre.

— Mystérieux ?

— Oui, j’ai beaucoup de mal à te cerner.

— Pourtant, tu viens de faire une description de moi assez fidèle, affirma-t-il d’une voix troublée.

— Il y a un côté sombre en toi que je n’arrive pas à définir. Tu peux rire, et d’un coup, tu te fermes, te crispes. Tu peux me regarder, comme tu le fais là et...

La lumière de la lune faisait intensément briller ses yeux. L’éclat était tel que j’avais du mal à me concentrer.

— ... et je ne parviens pas à savoir ce que tu penses, repris-je dans un souffle.

— Si c’est de toi, que du bien, Hannah, murmura-t-il en inclinant lentement son visage vers le mien.

Tout mon corps se mit en alerte. J’avais conscience qu’il fallait que je m’éloigne, mais je n’y arrivais pas. J’avais envie qu’il m’embrasse. J’en crevais d’envie.

C’est à cet instant précis qu’un oiseau marin sauveur choisit de s’envoler au-dessus de nous en hurlant. Je sursautai si violemment que je me tordis la cheville en poussant un cri. Leith me retint et secoua la tête.

— Les filles...

— Il m’a fait peur, marmonnai-je.

— Chochotte.

Je fonçai les sourcils.

— Macho... J'avais oublié ça dans ma description.
Il sourit à pleines dents, fier de lui.

— On fait demi-tour ? suggéra-t-il.
J'acquiesçai.

Nous marchions depuis quelques minutes quand je lui demandai à mon tour :

— Et toi, comment me vois-tu ?

Il fit mine de réfléchir très sérieusement à la question.

— Écoute, mon cœur, commença-t-il en prenant un air grave, tu me sembles tellement compliquée qu'il me faudrait sans doute la nuit entière pour te définir. Je suis un peu fatigué, on fait ça demain ?

Mouchée, je m'arrêtai tout net. Pas lui.

— Oh, si jamais je..., le menaçai-je.

Il se tourna et papillonna innocemment des cils.

— Oui ?

Je fis un pas dans sa direction, il éclata de rire, et s'enfuit loin devant. J'essayai tant bien que mal de l'attraper, mais je ne parvins qu'à m'essouffler alors qu'il était déjà en train de pénétrer dans la maison. Il m'attendit à l'intérieur, maintenant la porte grande ouverte. Haletante, je le précédai en lui tirant la langue, ce qui provoqua une drôle d'expression chez lui. Après ça, il ne regardait plus que mes lèvres.

À l'étage, la main sur la poignée, il patienta devant sa chambre que j'entre dans la mienne.

— Bonsoir, Hannah.

— Bonsoir, murmurai-je en soupirant.

*

* *

Au petit matin, je m'étirai lentement sous l'édredon, jusqu'au bout des orteils, et souris en jetant un

regard vers la fenêtre dont les volets étaient restés grand ouverts.

Il faisait un temps radieux et j'étais de belle humeur.

Je me levai et croisai mon reflet dans le miroir mural. Je grimaçai. Ma tignasse était tellement hirsute qu'elle aurait pu faire pâlir un lion de jalousie. Autant dire que j'étais ravie que personne ne voie ma tête au réveil. Je filai tout droit dans la salle de bains pour me doucher et mettre de l'ordre dans mes boucles. Habillée, les cheveux secs et essorés, j'optai pour une longue tresse en épi et, en examinant mon visage, décidai de me maquiller très légèrement.

Je jetai un coup d'œil dans ma besace, espérant trouver mon poudrier. Par malchance, je ne l'avais pas pris. En revanche, je tombai sur la fiole d'*Envoûtant* que Gwen m'avait offerte.

Je souris en faisant sauter le bouchon en liège pour humer le parfum. Ça sentait bon. Une légère touche de musc dominait sur les notes florales. Je n'y croyais pas une seule seconde à ce truc, mais je déposai quand même une minuscule goutte dans le creux de mon cou, comme Gwen m'avait dit de le faire. La poudre d'or resta au fond. Je l'observai un instant, et refermai le flacon avant de l'enfourer dans la poche de mon sweater.

Je sortis en chaussettes de la chambre et traversai le couloir qui embaumait le café frais. Je m'apprêtais à descendre l'escalier lorsque j'entendis la voix furieuse d'Alastair. Pétrifiée, je m'immobilisai. Il semblait s'adresser à Leith.

— Tu ne peux pas le faire sans réfléchir. Il y a des règles à respecter, nom de Dieu !

— Je connais très bien les règles, gronda Leith. Elles me fatiguent.

— Elles nous déplaisent à tous, dit doucement Bonnie. Mais tu dois être prudent, Leith. Tu as promis...

— Je sais, acquiesça-t-il plus calmement.

— Tu en as conscience, mais tu fais tout de travers ! le reprit Alastair qui avait manifestement du mal à apaiser sa colère. Imagine seulement qu'elle soit...

— Ça n'arrivera pas ! l'interrompit Leith. Pas comme ça. Je fais attention.

J'avalai ma salive. « Elle. » Ils parlaient de moi.

— As-tu décidé d'aborder le sujet avec elle ? demanda Bonnie.

— Non. Enfin... je ne sais pas, c'est compliqué, tu... L'escalier..., dit soudain Leith.

Le sang me monta aux joues. Je m'enfonçai un peu plus dans le couloir et me collai au mur, le cœur battant.

— La prochaine fois que tu auras envie de t'évader, prends tes précautions, conclut Alastair.

Je retins ma respiration.

Qu'il prenne ses précautions ? Mais... à quoi faisait-il allusion ? Ils ne pensaient tout de même pas que Leith et moi..., comme ça, sous leur toit ?

Bon sang, je devais être aussi rouge qu'une pivoine.

Ça devait être un malentendu. J'avais forcément compris de travers. J'inspirai bien à fond et décidai de descendre au moment où la porte d'entrée claquait. Je plaquai un beau sourire sur mes lèvres et pénétrai dans la cuisine.

— Bonjour ! lançai-je, comme si de rien n'était.

Leith était en train de faire griller des toasts, il se tourna à peine pour me saluer.

— Bien dormi ? s'enquit-il avec humeur.

Intimidée, j'essayai d'avoir un comportement normal.

— Comme un loir. Bonnie et Alastair sont-ils déjà sortis ? demandai-je innocemment en m’approchant.

Leith s’immobilisa, puis il fit lentement volte-face et m’observa avec curiosité durant d’interminables secondes.

— Quelque chose ne va pas ? m’inquiétai-je.

Il secoua la tête, agacé.

— Non. Al est parti aux champs pour s’occuper du bétail, et Bonnie se trouve quelque part dans l’écurie. Petit déj ? proposa-t-il en me tendant un mug de thé.

Je m’en emparai et allai m’asseoir.

Je me saisis d’une tartine de pain de mie et y étalai consciencieusement du beurre.

— L’endroit où nous devons nous rendre aujourd’hui, Skara quelque chose..., c’est loin d’ici ?

— Skara Brae. Non, à peine une demi-heure. J’ai préparé un panier à pique-nique pour manger sur place. Qu’est-ce que tu sens ?

Il me fallut quelques battements de cils pour comprendre à quoi il faisait allusion. Je haussai les épaules, feignant ne pas savoir de quoi il causait, et mordis dans ma tartine. Leith fronça les sourcils de plus belle et, sans rien dire, s’assit en face de moi.

— Si nous partons d’ici trente minutes, nous aurons le temps de nous promener autour de Skara Brae avant l’heure du déjeuner, définit-il.

J’avalai ma dernière bouchée de pain, terminai de boire mon thé, et m’essuyai le coin des lèvres avec une serviette en papier.

— Je suis prête. On peut y aller quand tu veux.

Je fis un petit tour dans la salle de bains pour me brosser les dents, récupérai ma parka et mes bottes, et sortis rejoindre Leith qui m’attendait dans le 4 × 4. Comme il ne s’était pas déridé, je pris sur moi de

l'interroger, histoire de crever l'abcès et de savoir si j'étais bel et bien la cause de son irritabilité.

— Tu sembles contrarié, Leith. Quelque chose ne va pas ?

— J'ai passé une mauvaise nuit, répondit-il sans même me regarder.

Il enclencha la première et s'engagea sur le chemin de terre, les mâchoires si crispées que j'eus presque envie de l'avertir que s'il ne se détendait pas, il risquait une élongation. Je n'en fis rien et me concentrai sur la route, somme toute un peu agacée de ne pas comprendre de quoi il retournait.

Tout à coup, il leva la main pour se presser rageusement l'arête du nez.

— Bon Dieu ! Mais qu'est-ce que tu sens, Hannah ?

Une sueur glaciale me parcourut la colonne vertébrale.

— Euh... c'est un nouveau parfum. L'odeur t'incommode ? demandai-je en tâchant de rester calme.

Il claqua la langue.

— Non. C'est juste qu'elle est... bizarre, répondit-il, de plus en plus irrité.

Malgré le vent frais, j'ouvris un peu ma fenêtre pour tenter d'en évacuer les effluves. Discrètement, je sortis même un mouchoir en papier de mon sac pour m'essuyer le cou en catimini, puis je l'enfermai dans la poche de ma veste. Je jetai un œil à la dérobee en direction de Leith. Il était toujours aussi tendu. Le silence glacial dans lequel il nous avait plongés me parut une éternité pendant les trente minutes de route qui nous séparaient de Skara Brae. Alors quand nous arrivâmes aux abords du site, je m'éjectai à toute vitesse de la voiture.

Ici, le vent soufflait fort, bien plus qu'à l'intérieur des terres. J'étais bien contente d'avoir pris mon

sweater en plus de ma veste. Je rabattis la capuche et remontai le col de ma parka. Leith me fit signe d'avancer.

Nous marchâmes sans mot dire sur un sentier serpentant au beau milieu des champs. Régulièrement, je levai la tête vers Leith dans l'espoir qu'il dise quelque chose. Rien. Ça n'allait quand même pas durer toute la journée ! Mais finalement, le regard toujours fixé devant lui, il se décida enfin à desserrer les dents.

— Je suis désolé, Hannah, je ne suis pas de très bonne compagnie ce matin.

C'est le moins qu'on puisse dire !

Je le toisai, sans piper mot, attendant la suite de ses explications.

— J'ai eu une petite dispute avec Al, et je déteste ça.

— Je sais, avouai-je. Je vous ai entendus.

Il s'arrêta de marcher pour me scruter, ses yeux lançaient des éclairs.

Super... J'avais perdu une occasion de me taire.

— Qu'as-tu entendu, exactement ?

Tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler. À la longue, j'aurais dû savoir cette maxime par cœur, mon père ne cessait de me le rabâcher.

— Eh bien... Ton oncle semblait dire qu'il fallait que tu prennes tes précautions et que tu ne pouvais pas t'évader comme tu le voulais. Qu'il y avait des règles à respecter.

— Est-ce tout ?

— Euh... oui. Je crois aussi qu'il était question de moi.

Il arquait un sourcil.

— De toi ?

Je hochai la tête.

— Il disait « elle ».

Il me dévisagea silencieusement, puis il recommença à avancer. Décontenancée, je restai immobile un instant, puis le feu me monta aux oreilles.

— Hé ! beuglai-je enfin. Ton oncle et ta tante s'imaginent qu'on a couché ensemble, c'est ça ? Qu'est-ce qui a bien pu leur faire croire une chose pareille ?

Leith se retourna, ahuri. Puis, comme dans un film, au ralenti, son visage se détendit et il laissa éclater un rire tonitruant. Je le fixai, désarçonnée.

— Hannah, s'esclaffa-t-il en secouant la tête. C'est vraiment ce que tu crois ? Que mon oncle et ma tante me faisaient la morale parce qu'ils pensent qu'on s'est envoyés en l'air ?

Je haussai les épaules.

— C'est pas ça ?

— Non, mon cœur, c'est pas ça. Quelle idiote tu fais ! lança-t-il en riant de plus belle.

Je me renfrognai.

— Allez, viens, finit-il par m'intimer, le sourire aux lèvres. Je vais te montrer un truc qui va sûrement te plaire.

Et il reprit la marche. Je m'élançai derrière lui.

— Hé, minute ! Tu penses pouvoir m'expliquer ce qui s'est passé ce matin, ou mon cas est désespéré ?

Il rit du nez.

— Mon oncle et ma tante ne s'imaginent pas du tout que toi et moi nous couchons ensemble. En tout cas, si c'est ce qu'ils pensent, ils ne m'en ont pas touché mot.

— Vraiment ? Mais alors, de quoi parlaient-ils ?

Il me jeta un œil de côté.

— Rien qui doit te mettre mal à l'aise, Hannah. Tu peux me faire confiance.

OK. Je le croyais.

— Qu'est-ce que tu veux me montrer ? finis-je par demander.

— Attends. Encore une dizaine de mètres.

Nous avançâmes jusqu'au bord de la falaise. Leith se pencha et désigna du doigt un groupement de loutres de mer se prélassant en contrebas. Elles étaient entourées de leurs petits qui chahutaient ensemble.

— Waouh ! m'exclamai-je, subjuguée.

Quel dommage qu'il nous fût impossible de descendre pour les voir de plus près. D'après Leith, ces charmantes bestioles étaient très hargneuses et n'hésiteraient pas à nous croquer les mollets si nous nous approchions.

Après une longue balade le long des falaises, Leith commença à avoir faim. Nous fîmes demi-tour jusqu'au Range Rover, il s'empara du panier à pique-nique, de son sac à dos et d'un plaid, puis il nous dégota un coin tranquille entre les rochers, à l'abri du vent et des touristes. Là, nous nous installâmes afin de nous restaurer.

Ça cognait fort, c'est pourquoi je retirai ma veste, et m'étirai de bien-être en levant les bras au ciel. Leith s'excusa de devoir m'abandonner quelques minutes et rejoignit les toilettes. J'en profitai pour m'allonger et me prélasser sur la couverture, il faisait si bon. Avec ravissement, je savourai des rayons du soleil. Un sourire s'épanouit sur mes lèvres en revoyant la tête de Leith quand je lui avais exposé ma petite théorie. Je ne crois pas m'être sentie plus ridicule un jour...

Je respirai profondément l'air marin, me frottai le nez, puis soudain, j'eus le sentiment de ne plus être seule. M'attendant à ce que Leith soit revenu, je n'ouvris pas immédiatement les paupières. Toutefois, je réagis au quart de tour lorsqu'un souffle chaud et

humide s'enroula autour de ma main. Je me redressai en même temps qu'un cri d'effroi s'étouffait dans ma gorge.

Un homme jeune était agenouillé à mes côtés et me reniflait comme l'aurait fait un chien.

Je reculai sur les fesses, terrorisée, m'aidant de mes mains, jusqu'à ce que la paroi rocheuse dans mon dos m'arrête. La peur au ventre, je voyais cet étranger me dévisager comme si j'étais une sucrerie alléchante, ses longs doigts maigres grattant le sol. Il était si physiquement repoussant que je retins un gémissement d'effroi. Très chevelu et excessivement poilu, il possédait des sourcils qui semblaient ne faire qu'un. Ses joues tombaient exagérément et ses pupilles, anormalement dilatées, brillaient d'une soif presque animale. Quant à ses bras, ils étaient disproportionnés par rapport au reste de son corps. Pas une seule pensée cohérente ne me traversa l'esprit, mais à son regard fou, je devinai combien il était sur le point de me faire du mal. Paniquée, je parcourus les alentours des yeux. J'étais prise au piège entre lui et la roche.

Subitement, il se mit debout, m'arrachant un cri d'angoisse. Et quand il fit un pas dans ma direction, je hurlai. J'essayai de me relever pour lui échapper, mais plus vif que l'éclair, il me bouscula avec tant de puissance que je butai lourdement contre la paroi, dans l'incapacité de faire un geste. J'étais paralysée.

Soudain, Leith apparut dans mon champ de vision. Il se jeta sur l'étranger et le tira brutalement en arrière. Ils roulèrent sur le sol avec une violence inouïe, poussant des grognements que je n'aurais pas cru possibles que chez un animal.

Immobile, j'assistai à la scène, épouvantée. Ils mordaient, grondaient, griffaient, leurs vêtements

se tachaient de sang. Puis ce que je vis finit de me glacer d'effroi. Alors qu'ils se relevaient pour se faire face, soufflant comme des bêtes, les yeux de mon agresseur devinrent plus noirs que la nuit. Les veines de son front palpitèrent anormalement, ses mains se boursouflèrent et ses ongles s'allongèrent. Quand il poussa un rugissement épouvantable, j'aperçus dans sa bouche béante les pointes terrifiantes de quatre énormes crocs. Blanc. Immaculés.

Ma gorge s'asséchait, ma respiration s'accélérait. Tout ce qui m'entourait était en train de se troubler. Je perdais connaissance sans pouvoir en réchapper. Dans un ultime effort, j'ouvris les yeux et crus voir les vêtements de Leith se déchirer d'eux-mêmes.

Ma dernière pensée fut pour Gwen, le livre, ses théories. Mon corps se mit à trembler, mes jambes me lâchèrent, et puis plus rien. Le trou noir.

Chapitre 13

Tu n'aurais jamais dû en voir autant...

J'avais tellement mal au crâne...

Je soulevai lentement les paupières. Mes yeux se posèrent d'abord sur le plafond beige du 4 × 4 de Leith, puis sur le visage anxieux de ce dernier, penché au-dessus du mien.

— Est-ce que ça va ?

— Mal, murmurai-je en me frottant le front. Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Tu as perdu connaissance et tu t'es cognée sur la roche, m'expliqua-t-il en me caressant tendrement les cheveux.

Il m'aida à me redresser quand il vit que je désirais m'asseoir.

— Aïe... ça tourne.

— Doucement, chuchota-t-il en déposant ma veste sur mes épaules.

Mécaniquement, je passai les bras à l'intérieur, et fronçai les sourcils pour essayer de rassembler mes idées. Ce n'était pas très clair. Je levai alors le visage vers Leith et vis la plaie sanglante qui lui barrait la tempe droite, jusque derrière l'oreille. Je ne mis pas deux secondes avant de me souvenir de ce qui s'était passé et fis un bond brutal sur le fauteuil, submergée par l'angoisse.

— L'homme, le... le... Où est-il ? Mon Dieu, quelle horreur ! m'écriai-je en portant ma main à la bouche.

— Tout va bien, Hannah, il n'est plus là, tenta-t-il de me rassurer en me serrant contre lui. Calme-toi. Impossible.

Je revoyais toute la scène. La lutte, les grognements, le sang, ses dents...

Je repoussai Leith pour le dévisager. Qui était-il ? Qu'était-il ? Mes lèvres se mirent à trembloter sans que je puisse les contrôler, puis vint la panique.

— Je veux sortir d'ici ! criai-je en me débattant. Laisse-moi sortir de cette voiture !

J'ouvris la portière et me jetai à l'extérieur en tombant à genoux. Je me relevai, regardai autour de moi, les yeux hagards, et courus dans le champ sans savoir où j'allais. Leith me rattrapa en quelques foulées et me prit par les épaules. J'étais hystérique. Je le frappai de mes poings, hurlai, me moquant bien des quelques touristes qui nous observaient avec curiosité.

— Lâche-moi ! beuglai-je en le repoussant de toutes mes forces.

Il retira aussitôt ses mains et scruta mon visage horrifié. J'étais en pleine crise de nerfs. Il tenta un pas dans ma direction, je tressaillis.

— Ne t'approche pas de moi, tu entends ? Ne t'approche pas ! l'avertis-je en levant la paume pour former une barrière virtuelle.

Il s'immobilisa. Puis je le revis, rugissant comme une bête féroce, renâclant et crachant. Ce n'était pas normal. Leith n'était pas normal. Un Humain ne grognait pas de cette manière. Les larmes coulaient sur mes joues sans que je parvienne à les retenir. Mon corps tremblait avec une telle violence que je me crus sur le point de convulser. Je devais me calmer à tout

prix. Grelottante, je portai les mains à mon visage et respirai profondément, me mordant les lèvres pour m'éviter de claquer les dents. Du sang se répandit dans ma bouche, alors je tombai finalement à genoux et laissai éclater de longs sanglots.

De toute ma vie je n'avais jamais eu de réaction aussi brutale. C'était comme si une pression énorme menaçait de faire exploser mes veines. Je finis par m'asseoir, le front posé sur mes genoux, les jambes encerclées autour de mes bras. J'amorçai un mouvement de balancier, parvins à retrouver un semblant de calme, tandis que ma respiration s'apaisait graduellement. Encore secouée de quelques spasmes nerveux, je relevai la tête et croisai les yeux de Leith.

Jamais je n'oublierais l'expression de son visage.

Il paraissait anéanti.

— Je suis tellement désolé, murmura-t-il en s'agenouillant devant moi.

Son regard me transperçait.

— Qu'était-il ? finis-je par demander en reniflant.

Il ne répondit pas. Il cherchait ses mots. Mais je le savais. Je le savais très bien.

— Qu'était-il ? répétai-je avec plus de conviction.

Il aspira une grande goulée d'air, et ferma les paupières un court instant.

— Un loup-garou.

Il venait de me donner raison. Les larmes affleurerent de nouveau. J'avais vu un homme muter en quelque chose d'abominable, une créature dont je ne croyais pas en l'existence jusque-là. Je pris une profonde inspiration et parcourus du regard le corps solide de Leith, le vert de ses iris, ses pupilles anormalement dilatées. Il ne portait plus les mêmes vêtements que lorsque nous avions quitté le ranch ce matin, les précédents avaient volé en éclats sous mes yeux.

Un long frisson ébranla mes épaules, puis un sanglot d'angoisse remonta à ma gorge.

— Toi aussi, n'est-ce pas ?

Je retins ma respiration dans l'attente de sa réponse.

Le regard fixe, il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis il la referma. L'expression torturée, il se leva et me tourna le dos. Relâchant mon souffle, je me remis sur mes pieds, le cœur serré lorsque je vis les profondes entailles qui dépassaient de son tee-shirt.

— Tu es blessé, dis-je d'une voix étranglée.

Ce que je venais de vivre me terrassait, mais dans les méandres de mes angoisses, c'était à lui que je pensais. À ce que cette créature lui avait infligé.

— Ne t'inquiète pas pour moi, murmura-t-il sans même se retourner.

Leith aurait pu risquer sa vie pour moi, mais il s'était quand même jeté sur mon agresseur. Ce qu'il était changerait-il quelque chose à ça ?

Non.

L'affection que je lui portais en serait-elle amoindrie ?

Non.

Au plus profond de moi, je me moquais de sa véritable nature. Oui, c'était très simple :

J'avais envie d'être avec lui.

— Es-tu vraiment comme lui ? Un loup-garou ?

— Je le suis, souffla-t-il.

Je retins ma respiration.

— Je suis né comme ça, ajouta-t-il en se retournant pour m'étudier avec gravité.

Mes yeux se perdirent dans les siens. Il était si beau, ses traits si doux en dépit de la cicatrice qui lui barrait la joue. Comment un visage aussi parfait pouvait-il être celui d'une telle créature ?

— Tu me vois comme un monstre, n'est-ce pas ?
prétendit-il.

Je ne pouvais pas répondre directement à cette question, car d'une certaine façon, oui, c'était le cas.

— Je suis terrifiée, Leith. Ça dépasse l'entendement. J'ai l'impression de rêver tout éveillée.

Il leva la main pour toucher ma joue, mais se ravisa au dernier moment.

— Je suis sincèrement désolé, Hannah.

Mon cœur se serra. Il semblait si affligé.

— Je n'ai pas choisi d'être ce que je suis.

— Ça n'a aucune importance, affirmai-je spontanément, comme si les mots étaient sortis d'eux-mêmes.

Il posa sur moi des yeux surpris.

— Ta famille est également comme toi ?

— Ils le sont tous. Mon père, Al, Bonnie...

— Al et Bonnie..., murmurai-je. C'est de ça qu'ils parlaient ce matin, lorsqu'ils disaient que tu devais être prudent et prendre tes précautions, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Ils voulaient te préserver. C'est ce que j'aurais dû faire aussi, mais je n'y suis pas parvenu.

— Tu m'as protégée, Leith. Si tu n'avais pas été là...

Je déglutis, submergée par les émotions.

— Oh, Leith, avais-tu l'intention de m'en parler ?

— Je ne sais pas. Mais je le désirais en tout cas, je désirais juste te connaître davantage.

— Pour être sûr de moi ?

— Oui, admit-il avec une honnêteté troublante.

— Et maintenant ? Penses-tu que je sois plus digne de confiance qu'hier ou avant-hier ?

Comme il semblait tiraillé, je posai la main sur son bras.

— Je ne dirai rien, Leith. À personne.

Il acquiesça.

— J'ai confiance en toi, Hannah.

— Mais ce n'était pas le cas hier. Qu'est-ce qui a changé depuis ?

Il me contempla de longues secondes avant de répondre.

— Ta perception des choses.

Il avait raison. S'il m'avait simplement tout avoué, je ne l'aurais pas cru. Je me serais même empressée de tout raconter à Sissi. Je lui aurais ri au nez comme je l'avais fait avec Gwen. Mais à présent, tout était différent.

— Pourquoi ton oncle était-il en colère contre toi, exactement ? Ta conduite était irréprochable, je ne me doutais de rien.

— Tu m'as aperçu, hier soir, tel que je suis vraiment.

— Le chien blanc devant les écuries..., murmurai-je comme une évidence.

Il hocha la tête.

— Tu es un Lupus ?

Il parut surpris.

— Tu connais ce terme ?

— Je l'ai lu dans l'ouvrage que m'a vendu Gwen. Il parle des créatures occultes, dont des loups-garous et...

— Créatures occultes ! cracha-t-il amèrement. Nous sommes presque aussi anciens que l'Homme lui-même, mais nous sommes occultes ! Tu vois, c'est l'une des grandes différences qu'il y a entre toi et moi. Toi, tu vis au grand jour. Moi, je me cache pour être qui je suis vraiment.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Personne n'était prêt à voir ce que j'avais vu.

— Et l'autre loup-garou. De quelle race est-il ?

— C'est un Galbro.

— Pourquoi m'a-t-il attaquée ?

— En théorie, les loups-garous savent se contrôler. Mais chez le Galbro, un état d'excitation peut le conduire à perdre son self-control.

— Mais..., protestai-je, je n'ai rien fait pour l'exciter, je ne l'ai même pas vu arriver.

Leith fronça les sourcils et me dévisagea avec intensité.

— C'est ton odeur. Je ne sens que ça depuis ce matin...

Envoûtant...

— Lorsque tu es entrée dans la cuisine pour prendre ton petit déjeuner, j'aurais juré qu'on t'avait versé un seau de phéromones sur ta tête.

Je baissai les cils, honteuse.

— Gwen..., murmurai-je.

— Quoi, Gwen ? demanda-t-il, décontenancé.

— Elle m'a offert une fiole de parfum pour mon anniversaire, et... j'ai voulu l'essayer, ce matin.

Je sortis la minuscule bouteille de la poche de mon sweater et la lui tendis. Il s'en saisit et ouvrit le bouchon pour en sentir les effluves.

— Jasmin, musc et bergamote, conclut-il. Qu'a-t-il de si particulier ?

— Gwen affirme que la poudre d'or agit sur la peau, et que les effets sont... surprenants.

Il fronça de plus belle les sourcils.

— C'est un philtre d'amour ?

Le rosissement de mes joues fut plus éloquent qu'une réponse.

— Bon Dieu, mais pourquoi t'a-t-elle offert un truc pareil ? Pas étonnant que...

Il s'étrangla de colère et se reprit.

— Bon, écoute. On doit partir. Le Galbro a filé pour l'instant, mais il pourrait revenir. Tu empestes encore à plein nez.

— Je suis désolée, m'excusai-je.

— Allons-y.

Il commença à avancer, puis s'arrêta pour regarder en arrière lorsqu'il vit que je n'avais pas bougé d'un pouce.

— As-tu suffisamment confiance en moi pour me suivre ? demanda-t-il avec gravité.

Je lui fis signe que oui, alors il me tendit la main. Je la pris et marchai avec lui en direction la voiture. Quand nous arrivâmes devant, il me rendit la fiole et me fit face.

— Promets-moi que tu n'en remettras pas.

J'acquiesçai d'un hochement de menton.

— Tu n'as pas besoin de ça pour être attirante.

Une vague de chaleur envahit ma poitrine et je baissai les cils.

Il ouvrit ma portière, et attendit que je sois assise pour s'installer derrière le volant. Il démarra et quitta les abords de Skara Brae.

— Où allons-nous, maintenant ? demandai-je.

Il m'étudia, surpris.

— Tu ne souhaites pas rentrer chez toi ?

— Non, répondis-je catégoriquement.

— Je pensais qu'après une telle révélation, tu voudrais que je te ramène au plus vite auprès de tes parents.

— Pourquoi ? Es-tu en train de me dire que je ne suis pas en sécurité avec toi ?

— Bien sûr que tu l'es, Hannah ! s'emporta-t-il. Je n'ai aucunement l'intention de te faire du mal, je ne suis pas un mangeur d'enfants ou de personnes en détresse !

Il fixa la route, les lèvres pincées. Non, bien sûr, il ne l'était pas. Toutefois, lorsque je resongeai à la violence avec laquelle il s'était battu, je réalisais qu'il pourrait me briser les os sans effort s'il le souhaitait.

— Le Galbro m'aurait-il tuée si tu n'étais pas intervenu ?

— Tuée ? Je doute que ç'ait été dans ses premières intentions.

Il tourna la tête vers moi et vit mon visage interloqué.

— Bon sang ! Tu ne peux pas être aussi naïve. Ce qu'il voulait, c'était s'accoupler avec toi, pas te faire la conversation.

Un frémissement de dégoût me parcourut tandis que les mains de Leith se crispaient sur le volant. Il n'était pas en colère contre moi, à proprement dit, mais s'il savait qu'il aurait à répondre à un certain nombre de questions, celles au sujet du Galbro ne faisaient qu'augmenter sa fureur. Je décidai de les laisser de côté, pour le moment.

— Lorsque j'ai perdu connaissance, tes vêtements se déchiraient tout seuls. Toi aussi tu as muté ?

— Oui, avoua-t-il la mâchoire serrée.

— La métamorphose est-elle douloureuse ?

— Les premiers temps, lorsque nous sommes jeunes. Puis l'expérience nous apprend à maîtriser nos sens et nos muscles. La transition devient de plus en plus aisée et de plus en plus rapide.

— Le Galbro, son visage était si effrayant, et pendant que tu te battais avec lui, ses mains ont gonflé, et ses dents...

— Tu n'aurais jamais dû en voir autant, murmura-t-il. Lorsqu'un loup-garou se transforme, les Humains qui le regardent ou qui sont trop proches perdent irrémédiablement connaissance au bout de quelques

secondes, bien avant que la mutation soit achevée. C'est un phénomène d'autosuggestion que nous transmettons au cerveau humain. C'est inscrit dans nos gènes comme une empreinte immuable, nous le faisons sans même nous en rendre compte.

Il me dévisagea furtivement, perplexe.

— Je n'ai encore jamais rencontré d'être humain capable de tenir aussi longtemps sans s'évanouir.

Brusquement, il braqua sur la droite et stoppa la voiture sur le parking pratiquement désert d'un pub.

— J'ai besoin de manger quelque chose.

Je hochai la tête.

— Les vêtements que tu portes, d'où viennent-ils ? voulus-je subitement savoir.

— Bonne question, docteur Watson, se moqua-t-il. Je transporte toujours quelques affaires de rechange dans mon sac à dos au cas où. J'imagine mal me promener nu comme un ver, même enfermé dans mon 4 × 4. Ce n'est pas que ça me dérangerait, mais il paraît que ça ne se fait pas.

Je lui souris timidement, et le suivis dans le pub.

Je n'avais encore jamais vu quelqu'un manger autant, et à en croire la tête de la serveuse, elle non plus. Leith avait essentiellement commandé des plats à base de viande rouge et de féculents. Moi, je me contentai d'une simple tasse de thé, incapable d'avaler quoi que ce soit d'autre.

— Ton grand-père paternel était donc aussi un Lupus ? demandai-je, tout à trac.

Bien qu'elle ne fût pas innocente – j'étais curieuse de savoir si le premier amour de ma grand-mère était comme lui –, Leith sembla surpris par ma question.

— Évidemment, pourquoi ?

— Existe-t-il beaucoup de gens comme toi ? éludai-je. Enfin, je veux dire, dans le monde ?

Il se mit à rire.

— Pour être honnête, mon cœur, je n'ai pas consulté le dernier recensement. Mais oui, nous sommes nombreux. Sur les Orcades par exemple, il y a quelques familles de Lupi, notamment parmi les personnalités appréciées de l'île. Très peu de mes semblables vivent dans de grandes villes. Nous préférons nous isoler pour les besoins que tu peux imaginer. Pour l'espace, entre autres.

— Tu disais que les tiens viennent du Sutherland.

— Le paysage et le climat étaient parfaitement adaptés à notre condition, expliqua-t-il rapidement.

— Pourquoi en êtes-vous partis dans ce cas ?

— C'est une longue histoire, Hannah. Je te la raconterai une autre fois, si tu veux bien.

De nouveau son visage était fermé, c'est pourquoi je n'insistai pas.

Il paya l'addition et nous reprîmes la route jusqu'au ranch.

— Hannah, murmura Leith lorsque nous nous arrêtâmes devant la maison. Par pitié, va prendre une douche, ton odeur est en train de me rendre dingue.

Je battis des cils innocemment.

— Tant que ça ?

Ses yeux s'étrécirent jusqu'à ne former que deux toutes petites fentes menaçantes.

— Reste cinq minutes de plus dans cette voiture, et je te montrerai à quel point.

Il ne me fallut que trois secondes pour sortir.

Quant à Leith, eh bien... il riait.

Chapitre 14

Leith est un loup-garou.

Je retirai ma veste et la jetai sur le lit. La fiole d'*Envoûtant* tomba sur le sol.

Je la ramassai et l'étudiai attentivement.

Gwen savait-elle ce qu'elle faisait lorsqu'elle m'avait offert ce parfum ? Connaissait-elle la véritable nature de Leith ? Probablement pas, sans quoi, elle n'aurait jamais pris le risque de nous mettre en danger tous les deux. J'essayai de me rassurer, mais je n'en étais pas certaine.

J'abandonnai le flacon sur la commode et entrai dans la salle de bains pour me doucher.

Ce n'est que lorsque l'eau chaude coula sur mon corps et détendit mes muscles meurtris, que je me rendis compte à quel point j'étais contractée. Je m'emparai de ma bouteille de gel moussant et frottai énergiquement entre mes clavicules, là où j'avais déposé une goutte d'*Envoûtant*. Puis, quand je me passai la main sur le bas du dos, je sentis une bosse au milieu du coccyx et pinçai les lèvres. J'avais dû me cogner sacrément fort contre la roche.

Je sortis de la salle d'eau, enroulée dans une serviette de bain, les cheveux humides, et attrapai l'unique tabouret de la chambre. Maladroitement,

je montai dessus pour m'examiner les reins devant le miroir.

Aïe... Ce n'était pas très joli à voir, un hématome violacé s'étendait sur presque toute la largeur. Je fis une nouvelle grimace en reposant les pieds au sol. Si le choc avait anesthésié la douleur, la douche que je venais de prendre l'avait réveillée.

Je m'habillai avec une lenteur angoissée à l'idée d'affronter Al et Bonnie. Ce n'était pas leur nature qui m'effrayait, mais ce qu'ils pourraient me dire, car à présent, j'étais pour eux un peu plus que l'amie de leur neveu : désormais, je représentais une personne potentiellement dangereuse, capable de révéler leur secret. Je m'attendais ce qu'ils m'avertissent de certains risques, me parlent des règles à respecter, et me fassent prononcer un serment ou un truc de ce genre pour que je me taise à jamais.

Leith avait été blessé et, en quelques minutes, ma vie avait pris un tournant imprévisible. À cause d'un stupide parfum ! Qu'allait-il se passer, maintenant ? Dévisagerais-je chaque personne dans l'expectative qu'elle soit elle un loup-garou ? Tout ceci finirait par me rendre paranoïaque.

J'inspirai profondément avant de fermer la porte de la chambre et descendis mollement l'escalier pour rejoindre les Sutherland.

Leith m'attendait en bas des marches. Il semblait aussi tourmenté que moi. Il s'empara de ma main et entremêla ses doigts fiévreux aux miens. Fascinée, je tendis l'autre pour toucher sa blessure au-dessus de l'oreille. Il s'était douché, il ne subsistait qu'une légère marque rouge, comme un coup de stylo-feutre fin. Je me dressai alors sur la pointe des pieds pour inspecter sa nuque. Les balafres avaient presque disparu,

elles aussi. Leith m'offrit un sourire gêné, frôla ma joue et me conduisit dans le salon.

— Oh, Hannah..., murmura Bonnie en se levant pour me serrer dans ses bras. Viens, installe-toi, dit-elle en désignant le canapé. Comment te sens-tu ?

— Bien, à part une petite blessure dans le dos, répondis-je en grimaçant pour m'asseoir.

— Montre-moi ça. Ouh ! s'écria-t-elle avec compassion, en soulevant mon tee-shirt. Tu ne peux pas rester comme ça, je vais te préparer un cataplasme pour te soulager.

Elle disparut aussitôt dans la cuisine, nous laissant dans un silence pesant tout juste brisé par les bûches crépitant dans l'âtre. Alastair faisait glisser sur moi un regard pénétrant. Il me dévisageait avec attention et me rendait nerveuse. C'est pourquoi je pris soin de demeurer rivée à la cheminée jusqu'à ce que Bonnie revienne.

Elle posa un bol fumant et plusieurs compresses de tissu sur la table basse, et remonta les manches de son chemisier.

— Allonge-toi sur le ventre, s'il te plaît, m'intimait-elle. Je vais t'appliquer un mélange de plantes que ma famille utilise depuis toujours. C'est très efficace.

Si c'était ce qui avait réduit les blessures de Leith, je la croyais sur parole ! Je m'exécutai et me couchai à plat ventre sur le canapé. Bonnie souleva mon tee-shirt et baissa légèrement mon pantalon.

Quand il vit l'étendue de mon hématome, le visage de Leith se décomposa.

— Ne bouge pas, m'ordonna Bonnie.

Je tressaillis lorsqu'elle étala la mixture brûlante sur mon dos.

— Je sais, je sais, compatit-elle. C'est chaud, mais ça te fera beaucoup de bien. Je te l'appliquerai encore

deux fois d'ici à ce que tu ailles te coucher. Voilà, c'est terminé. Reste un peu allongée, le temps que ça s'imprègne.

Quelques minutes plus tard, je me redressai pour m'asseoir tandis que Leith prenait place à côté de moi. Il ne me quittait pas des yeux. Son regard exprimait une telle colère, que je m'en détournai aussitôt.

— Ça va mieux ? finit par s'assurer Alastair.

— Oui, merci, répondis-je doucement.

La décoction de plantes commençait à faire son effet, mon dos me tirait un peu moins.

— Leith nous a expliqué tout ce qui s'est passé. Je suis navré que tu aies eu à vivre ça. Le parfum n'était manifestement pas une bonne idée.

Je baissai la tête, honteuse. Je devais avoir l'air si ridicule d'avoir voulu essayer un philtre d'amour.

— Le fait est que, maintenant, tu connais l'essentiel sur nous, continua-t-il. Tu es une jeune fille intelligente et je ne vais pas te dire ce que tu ne dois pas faire.

— Je ne révélerai rien à personne Alastair, vous avez ma parole, lui certifiâi-je avec sincérité.

— Nous en sommes certains, Hannah, m'assura Bonnie d'une voix douce.

— Il y a quand même une chose que tu dois savoir au sujet des Galbros, reprit Alastair. Sous leur forme animale, ils ne sont pas les plus raisonnés de notre espèce, mais ce sont, sans aucun doute, les plus têtus, les plus hargneux d'entre nous. Comme c'est le cas pour chaque garou, ils sont capables de repérer les odeurs de très loin, et au risque de paraître extrêmement grossier, avec ce philtre, tu avais pour celui-ci autant d'attrait qu'une louve en chaleur.

— Il agissait comme une bête, murmurai-je comme pour moi-même.

— Exactement, Hannah, acquiesça Al. Le Galbro perd tout sens moral lorsqu’il se transforme. Il est agressif, dangereux, il ne pense plus de la même manière. Et quand il reprend apparence humaine, le plus souvent, il ne se souvient de rien de ce qu’il a fait sous sa forme animale. Toutefois, il arrive que ce soit tout le contraire qui survienne.

— Ce qui signifie ? chevrotai-je, paniquée.

— Lorsque Leith est intervenu, le Galbro s’est battu avec lui pour obtenir le droit de te posséder. Leith a gagné et le Galbro s’est enfui. La règle voudrait qu’il admette sa défaite. Or, si par malchance ton odeur était trop forte et attirante pour lui, il pourrait s’en être imprégné et chercher à te retrouver.

J’étais sidérée.

Mes yeux se perdirent sur Leith qui semblait définitivement furieux.

— Je ne le laisserai pas te faire du mal, m’affirma-t-il. Je vais veiller sur toi, je te le promets.

— Hannah, intervint une nouvelle fois Alastair avant que je ne réagisse. S’il se souvient de toi, je dis bien *si*, il ne t’approchera qu’en étant certain que Leith et toi n’êtes pas liés. Car je suppose qu’il ne risquera pas un deuxième affrontement.

Je clignai des paupières.

— « Liés » ?

— Comme un couple, précisa Leith en claquant la langue.

— Mais... nous n’en sommes pas un, fis-je remarquer.

— Soit, admit Alastair, mais le Galbro ne le sait pas. Pour lui c’est évident. Leith a gagné, ne l’oublie pas.

— Je ne suis pas certaine de comprendre ce que ça signifie. Nous devons faire semblant ?

Leith haussa les épaules.

— Ne pourrait-on pas simplement lui expliquer que je ne veux pas de lui, qu'il s'agit d'une erreur ? suggèrai-je.

— Le Galbro est obsessionnel. S'il pense que tu es seule, il te voudra.

— Nous ne sommes pas sûrs qu'il y ait un réel danger, voulut me rassurer Alastair, mais au cas où, ne remets pas ce parfum.

Bon sang ! Tout ceci était insensé, j'en avais le tournis.

Oh, je n'en avais pas l'intention !

— Il n'était peut-être pas nécessaire de me faire part de tout ceci, marmonnai-je en haussant les épaules. Je pense que j'aurais préféré ne pas savoir.

— Bien sûr que ça l'était, me contredit sèchement Leith, en se levant.

Pendant un court instant, nous nous affrontâmes du regard. Finalement, je secouai la tête et sautai sur mes pieds, passablement irritée.

— Donc, si je résume la situation : j'ai été agressée par un loup-garou obsessionnel qui voulait s'accoupler avec moi. Je note qu'il pourrait être envoûté par mon odeur, et avoir envie de me revoir. C'est merveilleux ! Évidemment, je n'ai aucune raison de m'inquiéter tant qu'il croit que Leith est mon petit ami, quand bien même il ne l'est pas, et que je ne porte pas ce maudit parfum. Tout roule alors ! Pourquoi est-ce que je me rongerais les sangs ?

Tout ceci était trop pour une simple journée, et mon dos recommençait à me faire souffrir.

— Veuillez m'excuser, je ne souhaite pas vous manquer de respect, mais j'ai besoin de réfléchir à tout ça.

Je tournai les talons sans attendre de réponse, regagnai ma chambre et me jetai sur le lit.

Comment avais-je pu me fourrer dans un tel guêpier ? Et comment une si petite goutte de parfum avait-elle pu faire autant de dégâts ?

Je pensais être furieuse, mais en réalité, je ne l'étais pas. J'étais plutôt morte de trouille et j'avais besoin de me confier. Sauf que j'avais fait une promesse, j'allais devoir me taire.

Mon téléphone me narguait sur la table de nuit. Il clignotait. J'étais certaine d'avoir un message de Sissi. Je m'en emparai pour vérifier. C'était bien elle.

De : Sissi

À : Moi

Alors, quoi de neuf ?

Je soupirai longuement, relus vingt fois ces quatre petits mots et décidai de lui répondre.

De : Moi

À : Sissi

J'ai été agressée, aujourd'hui. Je ne peux m'en prendre qu'à moi, c'est à cause du philtre d'amour que Gwen m'a offert pour mon anniversaire. J'en ai mis, et j'ai attiré un homme, un homme qui n'en était pas vraiment un. Un Galbro. Je l'ai attiré comme un pot de miel une mouche, et maintenant, il pourrait être totalement obsédé par moi.

Leith m'a protégée. Il s'est battu pour moi.

Leith est un loup-garou.

Je sais bien que tu dois croire que je suis tombée sur la tête, ou que je suis en train de te faire une bonne blague, moi-même, j'ai tant de mal à réaliser... Pourtant, je dis la vérité. C'est un loup-garou.

Toi et moi, nous avons vu des tas de films d'horreur lorsque nous étions gosses, en cachette de nos parents. Tu te souviens à quoi ils ressemblaient? Eh bien ces monstres, ce n'est pas Leith. Leith se transforme en loup. En véritable loup.

La vie est bizarre, non? Une toute petite chute de rien du tout dans un aéroport et pan! *Abracadabra, simsalabim!* Mais ne t'inquiète pas pour moi, ma vieille, tout baigne. Je vais m'en sortir comme une chef.

Je suis devenue quelqu'un de particulier. Je fais désormais partie d'une poignée d'humains partageant un lourd secret. Leith et moi sommes liés par un fil invisible, et je ne serai plus jamais la même.

Ton amie pour la vie,
Hannah.

Voulez-vous envoyer, enregistrer ou supprimer ce message?

Êtes-vous sûr de vouloir supprimer ce message?

Message supprimé.

Chapitre 15

*Ne te méprends pas,
je ne suis pas invulnérable.*

Aujourd'hui, nous rentrions à Wick.

La chambre était plongée dans la pénombre, pas un rayon de soleil ne filtrait. Je me redressai sur les coudes et regardai par la fenêtre. Les épais nuages qui envahissaient le ciel ne laissaient guère présager une seule éclaircie.

En m'asseyant sur le lit, je constatai que mes reins ne me faisaient presque plus souffrir, le remède de Bonnie s'était avéré efficace. Toutefois, j'avais l'impression qu'un bulldozer m'était passé sur le corps. Je me levai avec précaution, m'habillai, rassemblai rapidement mes affaires, et les rangeai sans ménagement dans mon sac à dos. Juste avant de descendre, je remarquai la fiole d'*Envoûtant* toujours posée sur la commode. Je l'abandonnai ici. Elle m'avait suffisamment causé de problèmes.

Lorsque je pénétrai dans la cuisine, je n'y trouvai personne. À part moi, la maison était complètement vide. Un drop scone qui n'avait pas fini de cuire baignait dans une poêle sur la gazinière, les trois mugs sur la table étaient encore pleins, mais froids, les pots de confiture étaient grands ouverts. Visiblement, tout le monde était parti en urgence.

Je m'approchai de la baie vitrée et m'aperçus que le 4 × 4 de Leith et celui d'Alastair n'étaient plus garés dans la cour, et il pleuvait des cordes. Des rafales épouvantables faisaient s'envoler une quantité effroyable de brindilles de foin tandis que l'éolienne de l'abreuvoir tournait à plein régime. Qu'avait-il bien pu se passer pour qu'ils décident tous de sortir par un temps pareil ? Anxieuse, je me jetai sur mon téléphone pour appeler Leith. Il répondit au bout de deux sonneries, mais la réception était si mauvaise que je perçus la moitié de ce qu'il disait.

— T'inquiète pas, Hannah ! hurla-t-il pour couvrir le bruit de la pluie. On rentre... vaches... tempête... profile... au plus vite.

Je raccrochai, rassurer par le « On rentre les vaches ».

Comme ils avaient pris le temps de faire un feu dans la cheminée avant de partir, je fis bouillir un peu d'eau et m'installai confortablement dans un fauteuil avec une tasse de thé et un magazine. Je m'arrêtai de le feuilleter lorsque deux bips retentirent de mon portable, je venais de recevoir un message de mon père.

| Il y a un avis de tempête, tous les bateaux sont bloqués. On attend de tes nouvelles.

Je lui répondis dans la foulée.

| Je te rappelle lorsque j'en sais plus. Suis toujours au ranch. Hannah.

Au bout de deux heures, j'avais parcouru presque tous les journaux de la table basse, et commençai à tourner en rond. L'horloge affichait onze heures. J'investis la cuisine pour improviser un repas et enfilai le tablier de Bonnie. J'ouvris les placards à la recherche de ce qui pouvait être préparé et trouvai un paquet de penne, des tomates en boîtes, des condiments et diverses herbes aromatiques. J'allais concocter un plat de pâtes, la seule chose que je réussissais à peu près bien.

Quarante minutes plus tard, l'odeur de sauce au basilic embaumait tout le rez-de-chaussée. Je commençai tout juste à mettre la table lorsque j'entendis ronronner le moteur d'une voiture. Je me précipitai vers la fenêtre et vis le Range Rover de Leith se garer dans la cour. Il courut sous la pluie plus vite qu'une tornade pour se réfugier dans la maison, et me rejoignit, trempé jusqu'à l'os.

— Ça sent super bon ici ! lança-t-il joyeusement en se débarrassant de son ciré et de ses bottes.

— Merci. Al et Bonnie ne sont pas avec toi ?

— Non. Ils ne rentreront pas déjeuner.

Il se passa les doigts dans les cheveux, de grosses gouttes d'eau s'écrasèrent sur le sol.

— Qu'est-il arrivé ? demandai-je.

— Mon oncle et ma tante avaient besoin d'un coup de main pour rentrer le bétail. On ne voyait rien avec cette pluie. Je t'ai laissé un mot, tu ne l'as pas trouvé ? J'écarquillai les yeux.

— Un mot ?

— Je l'ai déposé à côté de toi pendant que tu dormais.

J'ouvris la bouche, hébétée. Je ne l'avais pas entendu entrer dans la chambre, et, en me levant ce matin,

je n'avais remarqué aucun mot sur le lit. Enfin... le problème n'était pas là. Il m'avait vu dormir !

— Je vais prendre une douche, je te retrouve dans dix minutes, m'informa-t-il l'air de rien.

— OK, pépiai-je tandis qu'il sortait de la cuisine.

Je terminai de dresser le couvert, retirai mon tablier et montai à l'étage pour lire le message en question. Comme je ne le trouvai pas en tirant les draps, je me baissai pour regarder sous le lit. Il y était.

Il pleut à verse. On est partis avec Al et Bonnie pour rentrer le bétail. Je te retrouve en fin de matinée. Leith.

P.-S. : tu es très jolie quand tu dors.

Les joues en feu, je mis le bout de papier dans la poche de mon jean et descendis pour attendre Leith dans la cuisine. Il était déjà à table, en train de lire le journal, les cheveux encore humides, retombant en boucles désordonnées sur son front.

Il était magnifique.

Je me surpris à l'admirer pendant plusieurs secondes, jusqu'à ce qu'il lève les yeux vers moi, un sourire au coin des lèvres.

— Assieds-toi, m'invita-t-il.

Puis il poussa sa chaise et alla remplir les assiettes de pâtes.

— Nous ne pourrons pas partir aujourd'hui, annonça-t-il en s'installant en face de moi.

— Pas de problème, répondis-je platement.

Mais si j'avais pu crier hurra, je l'aurais fait.

— C'est délicieux, me complimenta-t-il en goûtant à mon plat. Tu es un vrai cordon-bleu.

— Je ne cuisine pas grand-chose d'autres à part ça, avouai-je en picorant dans mon assiette.

Le manque d'appétit était plutôt simple à comprendre. D'une part, Leith m'intimidait, et d'autre part, ce qui était survenu la veille me revenait sans cesse, j'aurais voulu en parler. Ne sachant pas trop comment aborder le sujet, je lâchai la première phrase qui me vint à l'esprit.

— Que se passera-t-il lorsque je rentrerai à Paris ?

Inutile de préciser à quoi je faisais référence, je vis à ses yeux et à son visage assombri qu'il avait parfaitement saisi.

— Il ne te suivra pas.

Comment pouvait-il en être si sûr ? Je soupirai longuement.

— Écoute, s'il me piste, il finira par se rendre compte que quelque chose ne tourne pas rond. Il n'aura aucun mal à comprendre que toi et moi nous ne sommes pas un couple.

— J'en fais mon affaire, répliqua-t-il abruptement.

— Ce qui signifie ?

— Que je l'empêcherai de te nuire.

Il fit une longue pause et reprit.

— Tu n'as pas besoin de jouer un rôle. Content-toi d'agir comme d'habitude, laisse-moi m'occuper du reste.

Je secouai le menton de droite à gauche. Plus facile à dire qu'à faire.

— Leith...

— Hannah, m'interrompt-il. Je te demande de me faire confiance, insista-t-il gravement en me sondant de ses beaux yeux verts. Tu veux bien essayer ?

Nos regards se nouèrent et je finis par hocher doucement la tête.

— Peut-on parler de toi ? murmurai-je. De ta condition de loup-garou ?

Il acquiesça.

— Je t'écoute.

— J'ai lu que les Lupi avaient un pouvoir hypnotique sur l'Homme. Comment ça se traduit exactement ? Tu es capable de nous faire faire n'importe quoi ?

Un rictus espiègle se dessina sur ses lèvres.

— Quoi ?

— Tous mes semblables ont la faculté d'agir sur le cerveau humain, comme par télépathie. Mais pour les Lupi, il y a un truc en plus.

Il se pinça l'arête du nez, gêné.

— Disons que... leur physique est toujours énormément apprécié et...

Il se racla la gorge.

— OK. Ce sont des séducteurs nés. Ils n'ont jamais besoin de faire beaucoup d'efforts pour obtenir ce qu'ils veulent.

Je tentai l'indifférence, mais sans trop de succès. Je désirai toutefois soulever un doute.

— L'as-tu déjà fait avec moi ?

Il me servit un autre de ses sourires ravageurs.

— Tu veux savoir si je t'ai séduite ? À toi de me le dire. Es-tu séduite, Hannah ?

Gênée, j'eus un geste évasif de la main.

— As-tu déjà essayé de manipuler mon esprit ? De m'embrouiller ?

— Non, mais je suis parfois tenté, avoua-t-il en me fixant intensément.

— Dans quel cas ? demandai-je, inquisitrice.

Il se pencha sur la table et écarta une mèche de mes cheveux de ma joue. Sa main me frôla, mon cœur s'emballa. Sa peau était si chaude... Je réprimai un frisson. Il plongea ses beaux yeux verts dans

les miens et m'étudia sans même cligner des paupières. Ça me mit dans un état second. Totalemement déstabilisée, j'éprouvai toute la puissance de son pouvoir hypnotique. J'étais totalement éblouie.

— Pour que tu aies confiance en moi, murmura-t-il.

La fourchette que j'avais dans la main tomba sur le carrelage dans un bruit métallique. Je sursautai et me baissai illico pour la ramasser. Reprenant mes esprits, je repartis aussitôt dans un cycle de questions.

— Tu effraies les chevaux. Pourquoi n'est-ce pas le cas d'Al et Bonnie ?

— Ils les nourrissent.

— Tes facultés de persuasion fonctionnent également sur les animaux apparemment. Comme avec Breath, n'est-ce pas ?

— Uniquement sur les mammifères. Mais pas aussi facilement qu'avec l'Homme.

— J'ai lu que la pleine lune n'avait aucune influence sur vous. Est-ce vrai ?

— Tout à fait. Elle ne nous gêne pas et ne nous apporte rien non plus, dit-il en souriant. Sais-tu qu'un autre mythe raconte que si tu portes une peau de loup sur toi tu peux te transformer à ton tour ?

— Mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? demandai-je naïvement.

Il pouffa de rire.

— Allez, viens. Je voudrais te montrer quelque chose.

Il poussa sa chaise, fit le tour de la table et me prit la main.

— Est-ce que tu aimes la pluie, mademoiselle je n'arrête-pas-de-poser-des-questions ?

Je me levai.

— La pluie ?

— N'as-tu jamais eu une seule occasion de l'apprécier ?

— Si, sûrement, hésitai-je. Mais où veux-tu en venir ?

— Suis-moi, m'intima-t-il en m'attirant jusque dans l'entrée.

Il ouvrit le placard mural et se saisit d'un grand ciré jaune.

— Mets ça.

Déconcertée, je me laissai faire tandis qu'il m'aidait à l'enfiler.

Allait-on vraiment mettre le nez dehors par ce temps ?

Manifestement oui. Il se dirigea vers la malle pour en sortir une paire de bottes en plastique.

— Où va-t-on ? finis-je par demander.

Il sourit.

— Surprise.

Un quart d'heure plus tard, Leith gara son 4 × 4 au début d'un petit chemin rocailleux. Il coupa le contact et descendit m'ouvrir la portière. J'eus comme un choc en le voyant. Sa capuche lui cachait le haut du visage et son écharpe lui masquait la bouche et le nez. Seuls ses yeux étaient visibles. Avec la lumière extérieure, ils paraissaient plus surnaturels que d'habitude. Leith déverrouilla la boîte à gants et en sortit un pashmina qu'il enroula autour de mon cou.

— Couvre-toi bien. Ici, le vent souffle plus fort qu'au ranch.

Lorsque nous arrivâmes au bout du sentier, ma respiration se coupa tout net.

La mer du Nord était déchaînée, d'énormes vagues tourbillonnaient et finissaient par se jeter sur les

rochers pour éclater en milliers de gouttelettes. En pleine mer, le ciel était si sombre que la nuit semblait être tombée à cet endroit-là. Et quelques éclairs venaient zébrer les gros nuages gris avant de claquer sur l'eau. On les voyait, mais on ne les entendait pas, c'était absolument magnifique. J'étais littéralement subjuguée par la colère noire de dame nature. Pas un oiseau dans les airs, pas un animal dans les champs, tous se cachaient de ce temps apocalyptique. Tous, sauf nous.

Une violente bourrasque souleva ma capuche et mes cheveux s'envolèrent dans la même direction que le vent. En une fraction de seconde, je me retrouvai trempée, l'eau de pluie dégoulinant sur mon visage et mon cou. Je poussai un cri de surprise et éclatai de rire. Lentement, Leith dégagea les mèches collées à mes joues, sur mes lèvres. Mon sourire s'estompa petit à petit tandis que je fixais sa tempe blessée. Il n'y avait plus rien. Plus la moindre trace de griffure. Fascinée, je levai les doigts et frôlai son front. Leith se saisit doucement mon poignet, le serra brièvement et me transperça du regard. Ses iris s'étaient teintés de points jaunes semblables à des gouttes d'or.

— Tes yeux..., chuchotai-je, ébahie.

Il me relâcha et ferma un instant les paupières. Lorsqu'il les rouvrit, ses yeux avaient retrouvé leur éclat émeraude.

— Pardonne-moi, susurra-t-il.

— Pou... pourquoi ?

— Je me contrôle mal.

Je fronçai les sourcils.

— Je ne comprends pas.

Il respira profondément.

— Toute ma vie, je me suis caché, je me suis battu pour ne pas révéler ce que je suis. Avec toi, j'ai l'impression que je peux être moi.

— Parce que c'est vrai, murmurai-je, émue.

Une étincelle traversa son regard.

— Il n'y a rien que je désire davantage que te connaître, Hannah. Passer du temps avec toi, me... laisser aller. C'est pourquoi j'ai parfois du mal à me contrôler, avoua-t-il, contrit.

Désarçonnée, je clignai des paupières.

— Je ne saisis pas. Qu'est-ce que tu ne contrôles pas ? Essaies-tu de me dire que... La couleur de tes yeux... Tu étais en train de te métamorphoser ?

Il hocha la tête.

— C'est ainsi que ça commence. Mes iris changent de teinte, deviennent jaunes...

— Comme de l'or, soufflai-je.

— Comme de l'or, répéta-t-il, troublé.

Ni l'un ni l'autre ne semblait avoir envie de bouger. Pourtant, le froid me glaçait les os. Mais j'avais encore tellement de choses à lui demander.

— Tes blessures ont complètement disparu...

Ce n'était pas une question, bien que ma phrase attendît une réponse.

— Si elles ne sont pas trop graves, je me régénère vite.

Devant mon visage hébété, il rit et poursuivit.

— Ne te méprends pas, je ne suis pas invulnérable. Si tu me coupes un membre, il ne repoussera pas. Si tu me tranches la tête, que tu me plantes un couteau dans le cœur ou que tu m'éventres, je mourrais.

Je fis la grimace.

— Par exemple, continua-t-il dans un merveilleux sourire, tout en m'abritant sous ma capuche, je suis résistant à toutes les maladies, ce qui n'est pas ton

cas. Si tu restes sous la pluie comme ça, tu vas attraper la mort. Viens, on ferait bien de rentrer.

Il avait raison. J'avais tellement froid... Je tremblais comme une feuille.

Leith me conduisit à la voiture et m'invita à m'asseoir à l'intérieur. Il démarra le moteur et mit le chauffage à fond. Enfin, il fit le tour du 4 × 4 pour ouvrir le coffre et abaissa les sièges arrière, ce qui créa un large espace.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demandai-je, intriguée.

Il me tendit une couverture.

— Passe à l'arrière et retire tes vêtements.

— Mais, je... Non, protestai-je en m'empourprant.

Il fronça les sourcils, très amusé.

— Je n'en ai pas après ta vertu, mais tu es complètement trempée. Il gèle, et si tu fais le trajet comme ça, tu vas tomber malade.

Je fis la moue. Il avait raison.

J'obtempérai et me glissai par-dessus les sièges. Leith referma le coffre et attendit dehors que je me déshabille. Je retirai ciré, bottes, sweater, tee-shirt et chaussettes. Quand je m'attaquai à mon jean, il était si mouillé que j'eus un mal de chien à le faire descendre sur mes jambes. Lorsque j'y parvins, je demeurai en sous-vêtements et m'enveloppai dans l'épaisse couverture. Enfin, je tapai sur la vitre pour signifier à Leith que j'avais terminé. Il s'installa derrière le volant et retira son ciré dégoulinant pour le déposer sur le siège, côté passager.

— Reste à l'arrière, proposait-il. Tu seras bien plus à l'aise. Je roulerai doucement.

La situation était pour le moins embarrassante. Je me sentais aussi nue qu'un ver. Je serrai un peu plus le plaid contre moi et m'y agrippai de toutes

mes forces, ignorant les regards amusés que Leith me jetait. Lorsque nous fûmes arrivés au ranch, il fit marche arrière de façon à ce que le coffre soit le plus près possible de la porte d'entrée, m'intima de ne pas bouger et pénétra dans la maison pour revenir deux minutes plus tard avec un peignoir et une paire de chaussons qu'il me tendit. Je m'habillai en vitesse, basculai mes jambes à l'extérieur, et poussai un cri de stupéfaction quand Leith passa un bras derrière mon dos et un autre sous mes genoux pour me soulever. Mortifiée, je m'accrochai à son cou et suffoquai.

Je n'eus pas le temps de me préoccuper de la sortie-de-bain qui s'ouvrait dangereusement, nous étions déjà à l'intérieur. Leith me fit glisser sur le sol, désigna l'escalier du plat de la main, et sourit malicieusement. Je ramassai mon sac de voyage en bas des marches, et filai en moins de deux jusqu'à la salle d'eau.

— Ça va mieux ? s'enquit Leith.

Il me tendit un mug de thé fumant et, à l'aide d'un tisonnier, il raviva le feu dans la cheminée devant laquelle il était agenouillé.

— Oui, merci, répondis-je en m'installant à côté de lui.

Tandis qu'il passait ses mains devant les flammes. Mes yeux se figèrent sur ses mouvements. Il avait de longs doigts aux ongles soigneusement coupés, sans égratignure ni même un seul morceau de peau sèche. La régénération devait être quelque chose de fantastique.

Je levai les cils vers son profil et observai la fine cicatrice qui lui barrait le visage. Je brûlais d'envie de

savoir ce qui lui était arrivé, pourquoi elle ne s'était pas estompée comme les autres.

— D'où te vient cette marque ? me risquai-je à demander en désignant ma propre joue droite.

— Blessure de guerre, lança-t-il, feignant un sérieux absolument déroutant.

— Mais encore ?

Il pivota légèrement pour m'observer.

— Tu veux vraiment savoir ?

Je hochai la tête.

— Ce n'est pas une jolie histoire, Hannah.

— Si ça ne te dérange pas de la raconter, je veux bien la connaître.

Il m'étudia un instant sans rien dire et soupira.

— Ça remonte à loin maintenant... J'avais huit ans. Nous étions tous les trois à la maison, avec mes parents, c'était le jour de Pâques. Il faisait étonnamment beau et ma mère prenait le thé dehors pendant que je cherchai les œufs en chocolat. Mon père m'accompagnait, il me donnait des indices en douce pour que je les trouve plus facilement. On était en train de récupérer les derniers lorsque la sonnette a retenti. Ma mère s'est levée pour aller voir qui nous rendait visite, je lui ai couru après, et dans l'intervalle, mon père s'est rendu dans le cabanon pour bricoler. Elle venait juste d'ouvrir la porte d'entrée quand je suis arrivé. Un Crinos se tenait derrière la grille. Il a sauté par-dessus la haie, et il a brutalement poussé ma mère à l'intérieur. En une fraction de seconde, poursuivit-il, il s'est métamorphosé et s'est jeté sur elle. Il l'a égorgée sous mes yeux, ne lui laissant aucune chance de survivre. Elle s'est vidée de son sang devant moi. Elle est morte en quelques secondes.

J'étouffai un cri d'horreur dans le creux de mes mains.

— J'ai été pris d'une rage incontrôlable, j'ai fondu sur lui. Le Crinos m'a attrapé par la gorge et m'a secoué comme une poupée de chiffon. Je pensais qu'il allait me faire subir le même sort que ma mère, mais à la place, il a posé une de ses griffes sur ma joue et l'a enfoncée aussi profondément que possible. Il m'a tranché la peau comme un boucher l'aurait fait avec un morceau de viande, puis il m'a abandonné sur le sol. Je saignais abondamment et, avant de perdre connaissance, j'eus le temps de voir mon père arriver sous la forme d'un loup. Il a réussi à tuer le Crinos, mais il était trop tard. Ma mère était morte.

J'étais au bord des larmes. Comment une telle barbarie pouvait-elle exister ? Comment Leith n'était-il pas devenu fou, ensuite ? J'avais envie de le prendre dans mes bras, de le serrer fort contre moi, mais ses narines frémissaient, sa mâchoire semblait serrée dans un étau, et je n'osai pas. Quand il poursuivit, je tremblais presque.

— Je me suis réveillé deux jours plus tard. Comme je n'avais encore jamais muté, la régénéscence a été lente et incomplète. J'étais sérieusement amoché et la blessure s'était gravement infectée. Bonnie m'a soigné. C'est grâce à elle que je ne suis pas complètement défiguré aujourd'hui, ajouta-t-il en frôlant sa cicatrice. Dix jours plus tard, le choc a provoqué ma première transformation. Six ans trop tôt. Je suis devenu un homme alors que j'avais à peine huit ans.

Indisciplinées, les larmes que j'avais tenté de retenir coulaient sur mes joues sans discontinuer. J'aurais dû être forte, le soutenir, mais au lieu de ça, je m'effondrai comme la misérable petite humaine que j'étais. Il prit un mouchoir en papier d'une boîte derrière

nous et me le tendit. Je me mouchai bruyamment et m'essuyai vivement mes yeux.

— Ne pleure pas, Hannah, chuchota-t-il en me caressant doucement les cheveux.

— Pourquoi... pourquoi a-t-il tué ta mère ? reniflai-je.

Ses traits s'assombrirent plus encore.

— Je préférerais ne pas en parler.

Je n'insistai pas. Il m'en avait déjà beaucoup dit.

Je séchai mes dernières larmes, contemplai le profil tourmenté de Leith, et tendis les doigts pour frôler l'affreux héritage de son passé. Il posa sa main sur la mienne et la pressa fort sur sa joue. Enfin, il attira ma tête contre son épaule et enroula son bras autour de moi.

Nous restâmes ainsi d'interminables minutes à regarder le bois crépiter dans la cheminée. Il n'y avait plus rien à dire. J'étais ébranlée, touchée, meurtrie au plus profond de moi. Pourquoi aurais-je dû nier l'évidence plus longtemps ? Je n'avais plus envie de me mentir, ni même de me retenir. Wick ou Paris, ça m'était égal. Tous les raisonnements du monde n'y auraient rien changé. J'étais totalement et passionnément amoureuse de Leith Sutherland.

Chapitre 16

*Il y a quelque chose
dont vous voudriez me parler ?*

— Ça va ? me demanda Leith en voyant ma mine déconfite.

Non.

Je rentrais chez moi.

Le Range Rover venait juste de s'arrêter dans la cour du manoir.

— Oui, répondis-je quand même et d'une toute petite voix.

Il frôla ma joue du bout des doigts, s'empara de ma main et la serra doucement.

Nous sortîmes du véhicule sous la pluie, commençâmes à décharger le coffre, et levâmes les yeux sur mes parents qui couraient pour se réfugier dans leur voiture.

— Nous allons récupérer maman chez l'ophtalmo, nous cria mon père.

— Leith ! reprit ma mère. Nous aimerions te garder à dîner, ce soir. Tu es d'accord ?

Leith lui sourit.

— Avec grand plaisir, madame Jorion.

Nous regagnâmes la maison sans tarder et rejoignîmes Mathy dans la cuisine. Comme nous n'avions

rien mangé sur le bateau, nos estomacs criaient famine. Mathy sortit une tourte aux pommes du four, alors, sans manière, nous nous jetâmes dessus pour l'engloutir. Elle était délicieuse. Le ventre plein, Leith se leva et épousseta son pantalon.

— Tu t'en vas déjà ? demandai-je, au bord de la déception.

Il secoua la tête, un éclat calculateur dans le regard.

— Pas encore. Tu me fais faire le tour du propriétaire ? On en profitera pour monter tes valises.

Je voyais parfaitement où il voulait en venir, mais j'acceptai sans l'ombre d'une hésitation.

Il connaissait le niveau du bas, avec les deux salons, la salle à manger et la cuisine, mais il n'avait encore jamais vu l'incroyable bibliothèque de mon grand-père. C'est pourquoi je lui proposai de monter directement. Il s'empara de mon sac à dos au pied des marches et me suivit.

Je poussai la porte de la salle de lecture et révélai une pièce chaleureuse dans laquelle mes parents adoraient se prélasser avec un bon bouquin. Les étagères, très anciennes, couvraient les deux plus grands pans de mur et contenaient une quantité inimaginable de livres. Impressionné, Leith s'en approcha pour les observer.

— La majorité des ouvrages appartenaient à mon arrière-grand-père, l'informai-je. Il était féru d'histoire, d'art et d'archéologie. Mais il aimait aussi beaucoup l'astronomie et les mathématiques.

— Certaines reliures sont magnifiques, fit-il remarquer en caressant le dos d'une épaisse encyclopédie. Tu dois apprécier passer du temps ici, non ?

— Pas vraiment, avouai-je. En fait, tous ces livres m'impressionnent. Lorsque j'en prends un, je me sens

coupable, comme si tous les autres me hurlaient :
« Pourquoi pas moi ? Pourquoi pas moi ? »

Il secoua la tête en riant.

— Mais tu lis quand même ?

— Évidemment, mais pas ici.

Intéressé, il haussa un sourcil.

— Où ça, dans ce cas ?

Je le sentais venir à des kilomètres. Je soupirai.

— Ma chambre.

Il m'offrit un large sourire.

— Montre-moi.

Ne trouvant rien à ajouter, j'obtempérai en me félicitant intérieurement d'avoir pensé à faire mon lit avant de partir sur les Orcades. Je poussai la porte et lui montrai mon antre. À ma grande stupéfaction, au lieu d'y déposer mon sac et de ne faire qu'y jeter un œil, il y pénétra carrément pour en faire le tour. Puis il s'assit sur le matelas, tout naturellement.

— Tu n'entres pas ? roucoula-t-il littéralement.

Je me résignai, embarrassée.

J'utilisais cette pièce depuis mon enfance. Cet endroit avait vu passer un bon nombre de pleurs, de joie et de moments intimes, alors Leith, installé sur mon lit, c'était vraiment bizarre et déroutant.

Je refermai derrière moi et m'appuyai aussitôt contre le battant, histoire de rester à une distance raisonnable de lui.

— C'est charmant et inattendu dans une chambre de jeune femme, nota-t-il en observant ma collection de chevaux et poneys miniatures.

Puis son regard se posa sur la table de chevet où il remarqua le livre que j'avais acheté à Gwen. Il s'allongea à moitié pour le récupérer et l'ouvrit directement à la fin, à la recherche du glossaire.

— Voyons voir, grogna-t-il en tournant les pages jusqu'à « loups-garous ». Oh ! s'exclama-t-il après avoir parcouru quelques lignes. Il y en a, des choses intéressantes.

Il se racla la gorge et lut à voix haute.

— *Qu'il soit sous sa forme humaine ou sous celle du loup, le Lupus est toujours un être d'une grande beauté. Ses yeux, d'un vert lumineux, changent de couleur lorsqu'il se transforme. Le Lupus exerce sur l'être humain un pouvoir de séduction proche de l'hypnose.* Hum... un être d'une très grande beauté, hein ? cita-t-il innocemment. Avec un pouvoir de séduction proche de l'hypnose ? Tu remarqueras, ce n'est pas moi qui le dis !

— Frimeur ! lui lançai-je, amusée.

— Eh bien, quoi ? fit-il mine d'être choqué.

— Comme si tu ne le savais pas !

Il referma le livre en le claquant si fort que je sursautai. Il le remit précisément à sa place et se leva souplement pour marcher dans ma direction. Lentement. Trop lentement pour que je ne me sente pas en danger dans l'exiguïté de cette pièce. Il avançait, à pas de velours, le regard perçant, le sourire lourd de sens, on aurait dit un prédateur.

Paniquée, je retins ma respiration. Il posa les mains sur la porte, de façon à m'encercler, et s'inclina. J'étais prise au piège, mais sans la moindre envie de fuir.

Leith me dominait d'au moins une tête et demie, m'obligeant à lever la mienne au maximum pour le fixer franchement. Son regard incandescent était figé sur moi et, peu à peu, son sourire s'estompa. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du mien, je sentais son souffle chaud sur ma bouche. Mes lèvres s'entrouvrirent, les siennes tremblèrent

imperceptiblement. J'étais sûre qu'il allait m'embrasser. Sûre et certaine. Je voulais fermer les yeux, mais ne parvins pas à me soustraire aux siens, j'étais éblouie, prête à faire tout ce qu'il me demanderait. C'était effrayant comme sentiment, mais je n'y pouvais rien. Puis, de la manière la plus inattendue qui soit, Leith récita :

— *Un pouvoir de séduction proche de l'hypnose...*
À présent, je ne pourrai plus dire que je ne l'ai pas fait avec toi, chuchota-t-il en se redressant.

Il me contempla encore quelques secondes, et s'éloigna.

Hébétée, j'exhalai tout l'air contenu dans mes poumons.

J'étais tellement ébranlée et sous le choc que je sentis un sanglot monter dans ma gorge, je l'étouffai de justesse. Immobile devant la fenêtre, Leith regardait dehors. J'allais tout simplement sortir d'ici quand il s'adressa à moi et manqua me faire tomber à la renverse.

— Je voudrais être ton petit ami. Acceptes-tu ?

— Qu... quoi ? hoquetai-je, éberluée.

Il fit volte-face pour m'observer attentivement.

— Je voudrais être ton petit ami. Acceptes-tu ?

Définitivement désarçonnée, je pris appui sur la poignée de la porte avant de me diriger vers l'unique chaise pour m'asseoir. J'étais tellement souflée que je ne savais quoi répondre.

— C'est en tant que tel que je veux que tes parents apprennent à me connaître, s'expliqua-t-il simplement.

— Mon petit ami ?

— J'en serais très honoré. Mais peut-être que toi, tu..., s'inquiéta-t-il en fronçant les sourcils.

Comment aurais-je pu dire non ? Au plus profond de moi, il n'y avait rien que je désirais avec autant de force.

— Non ! Si ! Si, bien sûr, c'est juste que je... tu... c'est si...

Il s'approcha et s'agenouilla devant moi avant de prendre ma main pour en embrasser doucement la paume. Ça me fit tout drôle.

— C'est bien la première fois que tu ne sais plus quoi dire, fit-il remarquer, les yeux pétillants, les lèvres rieuses.

Je ris avec lui et m'apprêtai à lui répondre lorsque nous entendîmes une portière claquer dans la cour. Mes parents venaient de rentrer avec Elaine. Brisant ce merveilleux moment, Leith se leva à contrecœur. Dans le couloir, il passa son bras autour de mon cou, comme une évidence. Tout ceci était si... inattendu. Je ne pouvais m'empêcher de sourire bêtement.

Ma mère fut la première à entrer dans la maison et comme Leith n'avait pas décidé de relâcher son étreinte, elle nous vit descendre, ainsi. J'étais rouge de confusion. Elle secoua la tête avec un petit rictus d'amusement, puis elle s'éloigna dans le salon. Lorsque mon père passa la porte avec Elaine, je me dégageai brusquement du bras de Leith pour rejoindre ma grand-mère et l'embrasser. La vérité étant que je ne voulais pas qu'il nous voie comme ça. Il aurait peut-être aussi bien réagi que ma mère, mais je n'en étais pas complètement sûre, et comme on m'avait toujours dit de ne jamais tenter le diable...

— Leith, l'interpella-t-il, alors que nous étions tous installés dans le grand salon. Ma mère nous a raconté que tu fréquentais l'université de St Andrews. Tu y étudies l'histoire de l'art, c'est ça ?

— Non, pas exactement, expliqua ce dernier. Je travaille sur les variations de l'Humanité à travers les arts visuels. Plus précisément, la vision que l'Homme a de sa propre évolution et comment il l'a retranscrit. Mais en effet, le département auquel j'appartiens est celui d'histoire de l'art.

— Et tu penses que tout ceci te permettra de faire quoi, par la suite ? demanda mon père, inquisiteur.

Je fronçai les sourcils. Aurais-je noté une pointe de sarcasme dans sa voix ?

— Papa, protestai-je. Leith entrera en deuxième année à la rentrée, comment veux-tu qu'il sache exactement de quoi sera fait son avenir professionnel ?

— Lorsque j'ai commencé mes études d'architecture, je savais exactement ce que je voulais faire ensuite, répliqua-t-il en me prenant de haut.

— Ton père a raison, renchérit calmement Leith. Je pense comme lui qu'il est inutile d'entreprendre quelque chose sans avoir un but. Un poste de professeur d'université me plairait bien, monsieur. L'Humanité est en perpétuelle évolution, quoi de plus naturel que de désirer en partager la connaissance ?

Je fus surprise qu'une réponse aussi évasive convienne à mon père. Mais celui-ci sembla satisfait et n'insista pas davantage.

— Que font tes parents ? continua-t-il à l'interroger.

Je serrai les dents. Il donnait vaguement l'impression d'être en train de s'assurer que Leith était un bon parti pour moi. Bon sang ! Il mettait carrément la charrue avant les bœufs.

— Mon père est exploitant pétrolier, monsieur. Comme vous le savez, Wick en possède quelques gisements.

— Tu veux dire qu'il travaille sur une exploitation pétrolière ? le reprit mon père.

— Non, monsieur, pas directement. Il en est le propriétaire.

— Oh..., bredouilla mon père, interloqué, en levant brièvement les yeux vers Elaine. J'avais cru comprendre qu'il s'occupait de la maintenance du phare de Noss Head.

Je fulminais de l'intérieur. Pourquoi avoir posé la question dans ce cas ?

Leith sourit, visiblement très amusé du petit effet de cette révélation.

— C'est une passion, ma famille s'en charge depuis toujours.

— Ah... Très bien.

Mon père paraissait si confus qu'il rebondit d'une pirouette habile sur le sujet précédent.

— Parle-moi de ton université. Elle est réputée pour accueillir des étudiants étrangers, il semblerait ?

— Oui, monsieur. Ceux du monde entier. Les disciplines sont très vastes, elles passent de l'art à la médecine, de la chimie à la théologie, du management aux mathématiques. Les choix sont nombreux.

— Les cours débutent à quelle période ? se manifesta ma mère, visiblement très intéressée.

Je tournai brusquement la tête vers elle. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire de connaître la date de rentrée universitaire de Leith ?

— Vers le quinze octobre, madame. En tout cas me concernant.

— Les premières années également ? demanda-t-elle encore.

Là, je devins carrément suspicieuse. Je la dévisageai avec insistance, lui faisant comprendre qu'une explication serait la bienvenue, mais elle m'ignora.

— Tout dépend du cursus.

Je jetai un œil à Elaine, elle était enfoncée dans son fauteuil et écoutait la conversation sans montrer l'envie d'intervenir. Mes parents avaient-ils l'intention de m'envoyer faire mes études en Écosse ?

— Je vous prie de m'excuser, dit Leith en se levant. Comme vous me l'avez proposé, je serai avec vous pour dîner ce soir. Toutefois, je dois d'abord faire un saut chez moi. Vers quelle heure désirez-vous que je revienne ?

— Dix-neuf heures trente, répondit ma mère, tout sourire.

Je plissai les yeux. Leith était quelqu'un de bien trop intelligent pour ne pas s'être rendu compte que quelque chose clochait. Je bondis sur mes pieds pour le raccompagner. Il m'arrêta aussitôt.

— Il pleut encore, reste à l'intérieur, je connais le chemin, murmura-t-il avec un regard qui semblait vouloir dire : « Discute avec ton père et ta mère, maintenant. »

— Il y a quelque chose dont vous aimeriez me parler ? lançai-je sèchement à mes parents lorsqu'il fut parti.

Ma mère croisa les mains sur son giron, embarrassée.

— Oui, Hannah. Voilà. Nous avons tous pris la décision qu'Elaine n'irait pas en maison de retraite.

Ce qui fut un réel soulagement, mais avant même qu'elle en dise davantage, j'avais deviné ce qui allait suivre. C'était tellement évident.

— Nous restons à Wick, poursuivit-elle. Dans un premier temps, uniquement toi et moi. Ton père nous rejoindra plus tard. Nous ne vendons pas l'appartement, il fera plusieurs allers-retours par mois pour les besoins du cabinet.

— Et ton travail au lycée ?

— J'ai pris mes dispositions. Je serai remplacée sans problème et on m'a fait une offre comme professeur de français, ici.

— Déjà ! m'écriai-je. Mais depuis quand avez-vous pris cette décision ?

— Peu de temps avant ton anniversaire, avoua-t-elle, visiblement gênée.

— Je vois. Et vous m'en parlez seulement maintenant ?

Il y avait quand même de quoi être irrité.

— Il était inutile de t'informer avant que nous ayons tout organisé, intervint mon père.

Je haussai les épaules.

— Qu'en penses-tu ? s'enquit Elaine qui n'avait encore rien dit jusque-là.

— Je suis d'accord, acquiesçai-je néanmoins, totalement sûre de moi.

— Vraiment ? s'étonna ma mère avec un petit sourire. Je suis surprise que tu sois si accommodante. Tu n'étais pas dans cet état d'esprit en arrivant ici, en début de mois.

— Oh, Paris me manquera, maman, lui certifiai-je, mais Elaine est très importante à mes yeux.

Sur quoi je me levai pour aller l'embrasser tendrement.

— Et pour l'université ? demandai-je.

— Eh bien, tu pourras choisir celle qui te convient, évidemment, me rassura mon père. Mais tu dois prendre une décision au plus vite, nous n'avons plus beaucoup de temps pour t'inscrire quelque part.

— St Andrews ? suggéra ma mère avec un clin d'œil espiègle.

Je me mordis les lèvres pour éviter de rire nerveusement.

— Je vais y réfléchir, répondis-je, essayant de paraître la plus détachée possible.

Maman me scruta avec perplexité, mais elle n'insista pas. Elle sourit et passa son bras autour de mes épaules.

— Nous avons une surprise pour toi, *sweetheart*.

— Ah ?

Papa plongea la main dans sa poche et en sortit le porte-clefs qu'ils m'avaient offert pour mon anniversaire. Des clefs y étaient accrochées.

— Nom d'un..., soufflai-je, béate. La voiture est ici ?

— Dans le garage, confirma-t-il.

— Mais... mais... depuis quand ?

— Quelques jours avant ton anniversaire. Nous sommes allés la chercher à Helmsdale avec ta grand-mère. Maintenant que nous sommes sûrs de rester ici, nous pouvons te remettre les clés.

J'ouvris de grands yeux éberlués.

— Mais, je... je croyais qu'elle était à Paris ! Vous êtes absolument incroyables !

— Nous en avons bel et bien conscience, s'esclaffa ma mère. La prochaine étape, c'est le permis de conduire. Nous nous sommes renseignés, nous avons déjà quelques dates à te proposer, pour les cours.

Je n'en revenais pas.

— Bon. Ce n'est pas tout, annonça-t-elle en se levant, mais nous avons un invité de marque ce soir. Le premier petit ami d'Hannah. Tout doit être parfait !

Aussitôt, ma joie d'avoir Leith à la maison se transforma en angoisse intenable. J'avais oublié mon père...

— Maman, qui t'a dit qu'il était mon petit ami ? grinçai-je.

— Ce n'est pas le cas ? Je me serais donc trompée ? me railla-t-elle en battant des cils.

Je jetai un coup d'œil à mon père, il était tout rouge, les mâchoires tellement crispées qu'elles semblaient sur le point de se briser. Il tapota nerveusement les doigts sur ses cuisses en levant les paupières vers moi.

— Papa ?

— Ce n'est pas à moi qu'on pose la question, jeune fille. C'est ton petit ami, oui ou non ?

— Ne t'occupe pas de lui, intervint Elaine en souriant. Il vient juste de se rendre compte qu'il n'est plus le seul homme de ta vie, mon ange. Allez, Paul, accompagne-moi dans ma chambre, s'il te plaît, et laisse ta fille digérer toutes ces nouvelles.

Mon père obéit en grommelant dans sa barbe, se leva de son fauteuil et cala son bras sous celui d'Elaine. Quand ils passèrent devant moi, il s'arrêta pour me toiser, les paupières plissées.

— Il a l'air très bien, dit-il en plissant le front. Mais s'il se rate avec toi, moi, je ne le raterai pas.

Sur ce, il sortit de la pièce avec Elaine.

Je considérai ma mère en haussant les épaules et écarquillant les yeux, au bord du fou rire. Amusée, elle s'était plantée devant moi, les bras croisés sur la poitrine, le regard inquisiteur.

— Quoi ? lui demandai-je.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question.

— Oh, allez, maman ! Tu n'as même pas besoin que j'y réponde, ton idée est déjà toute faite !

— Je n'ai pourtant pas le sentiment de faire fausse route, affirma-t-elle, moqueuse. C'est un beau garçon, plein de charme, je comprends qu'il te plaise. Il n'est sans doute pas étranger au fait que tu ne

semble ni irritée ni angoissée d'abandonner Paris, n'est-ce pas ?

Toujours silencieuse, je secouai le menton de droite à gauche, les joues cramoisies. Sans un mot de plus, elle m'embrassa affectueusement la joue et quitta le salon.

Chapitre 17

*Bon sang, j'ai l'impression
d'avoir de nouveau treize ans !*

De : Moi

À : Sissi

J'ai deux grandes nouvelles à t'annoncer. Commençons par la première, celle qui te fera le moins plaisir, je suppose.

Mes parents m'ont appris que nous resterions vivre à Wick pour nous occuper d'Elaine. C'est mieux pour elle. Je sais, c'est une décision difficile, mais personne n'avait vraiment le choix.

Et moi ? Bah, je prends les choses plutôt bien. Ce qui m'amène à la deuxième grande nouvelle...

Je suis très officiellement la petite copine de Leith Sutherland ! Il a fait sa demande cet après-midi. À l'ancienne. « Je voudrais être ton petit ami. Acceptes-tu ? » J'ai failli mourir en l'entendant, et j'ai dit oui !

C'est incroyable tout ce qui arrive.

D'ailleurs, la journée ne se termine pas comme ça... ma mère a invité Leith à dîner ce soir.

J'avoue, je suis carrément paniquée. Je ne sais pas comment me comporter, je n'ai jamais emmené un seul mec à la maison. Sans compter que Leith n'a pas scellé sa demande par un baiser. OK, nous avons été interrompus, il n'empêche que... j'ai les jetons. Voilà.

Bon sang, j'ai l'impression d'avoir de nouveau treize ans !

Donc, Sissi les bons tuyaux, si tu avais l'obligeance de me répondre avant qu'il arrive, c'est-à-dire à dix-neuf heures trente, je t'en serais très, très reconnaissante !

Hannah.

Je jetai mon portable sur le lit en souriant et commençai à me détacher les cheveux. Ma venue à Wick avait sérieusement dû bouleverser les projets de la Divine Providence pour que mon destin en soit ainsi marqué. Il était évident que si j'étais restée à Paris, rien de tout ça ne serait arrivé. Paris... tout me semblait déjà tellement loin alors que ça faisait à peine plus d'un mois.

Mon téléphone bipa. Message de Sissi.

De : Sissi

À : Moi

HAAAAAAAAAAAAHHHHHHHHHHHHH ! Hannah a un petit ami ! Hannah a un petit ami !

Excuse-moi, c'est l'émotion, j'ai du mal à le croire... Une demande à l'ancienne, tu dis ? Mais qui fait ça de nos jours, nom d'un chien ?

Ce type est vraiment bizarre. Mignon, mais bizarre.

Bref, puisque tu attends un ou deux conseils de ma part, dans la mesure où, Cyril, je lui ai sauté dessus, je te recommanderais bien de faire la même chose, mais c'est sans espoir, hein? Alors, débrouille-toi, ma vieille, moi, je veux juste connaître la suite, et rapidos!

Sissi.

P.-S. : Mince, j'en aurais presque zappé l'autre nouvelle. Elle ne me fait pas plaisir, c'est sûr. Tu vas me manquer...

Mon cœur se serra en lisant la dernière phrase.

De : Moi

À : Sissi

Toi aussi, Sissi... Toi aussi.

Je dois y aller, Leith va arriver d'une minute à l'autre et je n'ai toujours pas pris ma douche.

Des bises.

Hannah.

Il était pile dix-neuf heures trente lorsque Leith sonna à la porte, j'avais juste eu le temps de m'habiller en sortant de la salle de bains, mes cheveux étaient encore mouillés. Je descendis les marches d'escalier avec une lenteur exacerbée, inspirai profondément et

pénétrai dans la salle à manger. Elle était vide, mais la table me laissa pantoise. À en croire la déco, on aurait juré qu'on fêtait quelque chose de particulier : couverts en argent, service en cristal, assiettes en porcelaine... Tout ça pour Leith... J'avais envie de courir me cacher, tout à coup.

Trop tard, je n'étais plus seule.

Je fis volte-face, Leith m'observait depuis l'encadrement de la porte. Sa beauté inhumaine me coupa le souffle. Il s'était habillé d'un pantalon beige lui serrant les cuisses, ainsi que d'un pull marine col en V d'où dépassait une chemise blanche, ouverte de deux boutons. Les boucles de ses cheveux, d'un brun foncé, lui retombaient naturellement sur le front et lui donnaient presque un air angélique. Mais son regard n'était pas celui d'un ange, loin de là. Il était transcendant, transperçant, incandescent, voire indécent. Il en disait clairement davantage que le simple « Bonsoir, je suis content de te voir ». Troublée, j'étais en train de fondre comme neige au soleil.

Bon sang, il ressemblait à une gravure de mode, alors que moi, je portais mon vieux jean, un tee-shirt et des Converse !

— Salut, pépiai-je.

Il avança paisiblement, prit mes mains entre ses paumes et inclina la tête pour m'embrasser sur le front, si légèrement, que je perçus à peine son baiser, toutefois, je fus comme électrocutée. Je n'osais même pas imaginer l'état dans lequel je serais le jour où il déciderait de poser sa bouche sur la mienne. Un cas avéré de combustion spontanée ?

Il effleura la mèche de cheveux humide qui s'était échappée de ma barrette et sourit.

— Si jolie. Et tu sens merveilleusement bon.

Venant de lui, c'était un vrai compliment. Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles.

— Merci. Meilleur qu'*Envoûtant* ? le raillai-je.

Un éclat brilla dans ses yeux.

— Je devrais réussir à me contrôler devant tes parents, si c'est ce que tu veux savoir.

Je me composai une mine boudeuse.

— Quel dommage...

Leith baissa la tête vers moi, les paupières mi-closes.

— Je ne te savais pas si provocatrice, fit-il calmement remarquer, le regard noué au mien.

Je déglutis avec tant de difficulté que forcément, il s'en rendit compte.

— C'est de la violette, lâchai-je abruptement pour faire bonne figure.

Il plissa le front.

— Pardon ?

— Mon parfum. C'est de la violette.

— D'accord... articula-t-il en se redressant, le sourcil droit levé. Si tu le dis.

— J'espère que vous avez faim ! s'exclama Mathy en pénétrant dans la salle à manger avec mes parents et Elaine.

— Une faim de loup, lui assurai-je.

Quand je réalisai l'énormité de ma réflexion, mon regard se posa sur Leith. Le visage fendu d'un sourire carnassier, il inclina la tête et approcha ses lèvres de mon oreille tandis que nous prenions place à table :

— Bientôt, je te prouverai que tu n'as aucune espèce d'idée de ce que tu racontes.

— Madame Jorion, j'ai passé un moment très agréable, la remercia Leith qui était sur le point de partir.

— J'en suis ravie ! Reviens à la maison quand tu voudras, tu es le bienvenu.

Il serra la main à mon père et salua chaleureusement Mathy et Elaine avant que nous ne sortions tous les deux dans la cour. Silencieusement, nous avançâmes jusque vers son 4 × 4.

— Tes parents sont fabuleux, dit-il enfin.

Ce repas s'était aussi bien déroulé que je l'avais espéré. Ma famille appréciait Leith, particulièrement Elaine qui n'avait cessé de lui offrir ses plus beaux sourires. Mon père s'était montré bien moins inquisiteur et ma mère était tout simplement tombée sous le charme. Oui, ç'avait été une merveilleuse soirée.

— Je les adore, renchéris-je.

— Je prendrai beaucoup de plaisir à les revoir.

— Et eux à te recevoir, affirmai-je.

Le silence s'installa insidieusement entre nous. Leith me devisageait avec tant d'intensité que je ne savais plus trop comment me comporter. Mon cœur battait la chamade. Alors je baissai la tête et mes yeux se posèrent sur mes chaussures. Une sale habitude. Bon sang... J'avais tellement envie qu'il m'embrasse. C'était même douloureux. Une boule de feu prenait forme dans mon estomac et me brûlait les entrailles.

— Je vais y aller, chuchota-t-il.

La flamme en moi se réfrigéra instantanément. Il partait ? Comme ça ?

— Je te téléphonerai demain, promit-il.

— Pas de problème, acquiesçai-je d'une voix que je voulus désinvolte et sans vraiment lever le menton.

C'est alors qu'il plaça ses doigts sous ma mâchoire et la souleva délicatement pour que je croise son

regard. Impossible, la façon dont il m'observait me transperçait jusqu'à l'âme. Le souffle court, je fermai les paupières et entrouvris les lèvres. Lorsque je sentis sa bouche chaude et douce se poser tendrement sur mon front et y demeurer quelques secondes, je faillis fondre en larmes. Ce n'était pas ce que je voulais.

— À bientôt, murmura-t-il.

Je fus incapable de faire un geste quand il tourna les talons pour monter dans sa voiture, et pas davantage quand il démarra et fit demi-tour pour rejoindre la route.

Le cœur serré, je le regardai s'éloigner dans la nuit avec un goût amer : celui de ne pas avoir eu le courage de l'embrasser moi-même.

Chapitre 18

Tu te proposes pour être mon guide ?

De : Moi

À : Sissi

J'ai le cerveau complètement retourné à force de réfléchir.

Je viens tout juste de raccrocher avec Leith. Je ne l'ai pas revu depuis ce fameux dîner avec mes parents, ça fait déjà deux semaines. Bon sang, que lui arrive-t-il ? Il me demande d'être sa petite amie et il disparaît !

J'ai voulu savoir quand il comptait revenir de ce voyage avec son père, il m'a répondu : « Peut-être la semaine prochaine. » Puis il a ajouté : « Nous savons que tu restes à Wick, maintenant, nous aurons tout le temps de nous voir. J'ai plusieurs choses à régler, je ne peux pas faire autrement. Essaie de comprendre... »

Qu'est-ce que je suis supposée répondre à ça ? Pourquoi fait-il tant de mystères ? Pourquoi ne m'a-t-il pas embrassée ? Qu'est-ce qui cloche avec moi ?

Aujourd'hui, je lui ai avoué pour la première fois qu'il me manquait, ça n'a pas eu l'air de l'é mouvoir outre mesure. Il m'a dit qu'il me rappellerait ce soir, c'est tout. Mais le fera-t-il vraiment? Rien n'est moins sûr. Ses coups de fil se sont tellement espacés depuis la semaine dernière... Je ne comprends plus rien.

Je suis certaine qu'il regrette.

C'est ma première histoire d'amour, bon sang! Elle n'est même pas consommée que ça tourne au cauchemar. Je suis sur les nerfs, déroutée, tout ceci n'a aucun sens.

Je t'ai toujours dit que je faisais fuir les mecs. Tu vois, j'en ai encore la preuve. Je ne dois vraiment pas être faite pour ça.

Bref...

J'ai commencé mes cours de conduite. Mes parents ont préféré que je passe par une auto-école plutôt que d'apprendre avec eux, si bien que logiquement, dans quinze jours, si je m'en tire bien et que j'obtiens mon code rapidos, j'aurais mon permis en poche.

Oh, je suis motivée, je cravache sec. Je veux pouvoir bouger du manoir librement. J'en ai marre d'être coincée ici à attendre un petit ami fantôme.

Ah! J'allais oublier. Ce soir, j'ai décidé de sortir. J'ai rencontré Davis sur le port, il m'a proposé de l'accompagner chez Finighan avec Suzy. Ils sont ensemble maintenant.

Je le laisse.

Ton amie désespérée,
Hannah.

*
* *

Le pub d'Ed. Finighan était aussi bondé que la dernière fois, pas une seule table n'était libre.

Suzy nous attendait au comptoir, assise sur un tabouret de bar, une chope à la main. Elle nous fit signe d'avancer. Davis s'approcha et lui embrassa doucement les lèvres.

J'avais beau être sortie pour me changer les idées, je me renfrognai en les voyant roucouler. Si Davis et elle étaient heureux, ce n'était pas le cas de tout le monde. Je m'installai à côté de Suzy et contrôlai une dernière fois mon téléphone portable. J'espérai y trouver un message de Leith. Rien. Exaspérée, je finis par l'éteindre complètement avant de commander une brune. Je crus Davis sur le point de s'étouffer.

— C'est une blague ?

Je lui fis signe que non.

Alors soit, ce n'était pas la meilleure solution pour me vider la tête et oublier mes soucis, mais c'était la seule qui me venait à l'esprit. Sans compter que chez Finighan, il n'y avait pas grand-chose d'autres à faire que boire de la bière.

— Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, ajoutai-je platement.

Il abaissa les paupières et me dévisagea bizarrement.

— Il y a de l'eau dans le gaz ?

J'arquai un sourcil.

— À quel sujet ?

Il claqua la langue contre son palais.

— Allez, à d'autres. Il paraît que toi et Sutherland avez fini par vous entendre.

Je fis des yeux tout ronds.

— Qui t'a raconté ?

Davis haussa les épaules d'un air détaché.

— Tu as dit à Sissi qu'il t'avait invitée sur les îles Orcades, le soir de ton anniversaire. Elle en a parlé quand je l'ai accompagnée à l'aéroport avec Maisie. J'en ai déduit que vous deviez être ensemble.

— Ah...

C'était tout ce que je trouvai à dire.

— « Ah » quoi ? T'es avec lui ou pas ?

Étant donné la situation, je n'étais pas sûre de pouvoir affirmer quoi que ce soit, c'est pourquoi j'optai pour l'honnêteté.

— Je ne sais pas.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

Je ne répondis rien, il fronça les sourcils.

— OK. Je ne vais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais si tu veux mon avis, ce type est bien trop bizarre pour toi.

— Il n'est pas bizarre, juste... différent, chuchotai-je.

— Tu vois, tu le reconnais toi-même !

Sur ces entrefaites, le barman me servit ma bière. Je n'avais pas particulièrement soif – et encore moins d'alcool –, mais je bus d'une traite plus du quart de mon verre. Fatalement, je fus secouée d'un frisson de dégoût. Davis et Suzy rirent devant mon visage mortifié, mais le barman lui, semblait plutôt ennuyé. Il se pencha vers moi.

— Il y a un problème avec la bière ?

Je levai les cils, il était carrément mignon. Athlétique, blond, les cheveux longs, les traits fins et de grands yeux verts tirant sur le kaki. Il avait des allures de chanteur de rock.

— Non. Je n'ai pas l'habitude d'en boire, me justifiai-je, gênée.

— Tu n’aurais peut-être pas dû commencer par quelque chose d’aussi fort. De préférence, choisis une bière un peu plus fruitée, conseilla-t-il.

Dans la foulée, il prit ma chope et la vida dans l’évier.

— Tiens, essaie plutôt ça, dit-il avec un large sourire, en me tendant un autre verre.

Le liquide était un peu plus clair et l’odeur de malt nettement moins prononcée que précédemment. Je trempai mes lèvres dans la mousse délicate, le résultat était surprenant. L’alcool avait un goût subtil de fruits rouges, doux et sucré.

— J’aime bien, annonçai-je.

Son visage s’illumina.

— Ravi que ça te plaise.

Je lui rendis franchement son sourire, et lorsque je tournai la tête vers Davis et Suzy, ils m’observaient, complètement éberlués.

Je plissai le front.

— Quoi ?

— Si tu voyais ta tronche ! s’esclaffa Suzy. De la bière ou du barman, on se demande ce qui te fait le plus d’effet !

Je piquai un fard en regardant le type en question. Occupé à servir un client, il ne semblait pas avoir entendu. Suzy secoua le menton et recula sur le tabouret, de façon à ce que son dos repose tout contre Davis. Il enroula ses bras autour d’elle et lui caressa doucement la taille, du bout des doigts. Suzy ferma les yeux de contentement, quant à moi, je ne sus réprimer un pincement au cœur. Leith aussi avait eu des gestes tendres à mon égard – bien que timides –, mais finalement, à quoi cela avait-il servi, à part me faire ronger mon frein ? Il m’avait littéralement charmée, éblouie, avant de me laisser à

mes stupides rêveries d'adolescentes. Pour ça, j'étais en colère. Très en colère contre lui. J'avais décidé de baisser les armes après avoir décrété que je ne voulais pas souffrir, et au bout du compte, j'étais déjà en train de m'en mordre les doigts. Encore heureux que notre relation soit restée suffisamment superficielle et que je n'aie pas à me souvenir de moments torrides. Mais pitoyablement, je me voyais la face. Pas besoin d'avoir passé le cap du rapprochement physique pour qu'un millier d'épingles s'enfoncent dans mon cœur. Bon sang, ça faisait un mal de chien !

Je vidai le reste de mon verre et, tel un homme désespéré d'être seul au monde, je le tendis au barman pour qu'il le remplisse. Il le fit sans dire quoi que ce soit, mais me resservit son sourire éblouissant. N'importe quelle fille aurait pu en tomber à la renverse.

Mes joues commençaient sérieusement à me chauffer et la tête à me tourner. Toutefois, je me sentais pousser des ailes. Je me penchai vers Davis et Suzy pour leur soutirer quelques renseignements.

— Le barman, il n'était pas là la dernière fois qu'on est venus, non ?

— Non, me confirma Davis. Il a été embauché il y a quelque temps. Il est anglais, je crois.

Je m'emparai de mon verre et bus encore plusieurs gorgées.

— Tu devrais y aller mollo avec la bière, Hannah, m'avertit-il en fronçant les sourcils.

— T'inquiète pas, répliquai-je, éméchée, je ne vais pas vomir sur ta chemise !

— Laisse-la tranquille, s'interposa Suzy en l'attirant à elle.

Les joues en feu et l'esprit plus tout à fait clair, je me tournai vers le type derrière moi, un grand brun d'une quarantaine d'années.

— Vous avez une clope ?

Il me dévisagea quelques secondes avant de s'attarder sur le reste de mon corps. Finalement, il sortit une blonde d'un paquet et me l'offrit.

— Vous ne pouvez pas fumer à l'intérieur.

— Je sais, dis-je d'une voix rauque. On sort ?

Il acquiesça et descendit de son tabouret pour m'accompagner à l'extérieur.

— Hannah, où vas-tu ? s'inquiéta Davis.

— Fumer ! lui lançai-je en souriant bêtement.

Ses yeux s'arrondirent de surprise.

— Mais... tu ne fumes pas.

— C'est pourquoi j'ai envie d'essayer !

Il mata le type à côté de moi d'un sale œil.

— Je ne pense pas qu'elle va sortir avec vous, l'avertit Davis en le retenant par le bras.

L'homme leva les sourcils en riant du nez, avant de se dégager brusquement.

— Davis, sois pas rabat-joie, hein, intervins-je. Que veux-tu qu'il m'arrive ? Je serai à cinq mètres, à peine.

Mon ami ne semblait pas très coopératif face à mon désir de découverte, mais tant pis, j'avais juste envie de m'amuser, et l'alcool me donnait des ailes. J'attrapai mon verre de bière et saisis l'homme par le coude pour l'inviter à me suivre. Je jetai un dernier regard à Davis qui s'était appuyé contre le bar et ne me lâchait pas des yeux, avant de sortir. Je lui fis un petit coucou, et refermai la porte derrière moi.

— Tu n'es pas du coin, affirma l'inconnu en allumant le bout de ma cigarette.

Ma bière à la main, j'aspirai une grande bouffée, et m'étouffai en un quart de seconde. Je toussai si

fort que mon nouvel ami dut me taper dans le dos pour que je me remette.

L'effet fut tellement répugnant et mon haleine, infâme, que je me jurai de ne plus recommencer.

— Pouah ! Mais comment tu fais pour aimer ça ?

Il rit grassement.

— C'est parce que tu t'y prends mal. Regarde, dit-il en portant sa clope à ses lèvres. Tu inspires une petite bouffée et tu rejettes la fumée. Réessaie.

Je haussai un sourcil et relevai le défi. Le résultat ne fut pas plus confluant. Je détestai ça.

— Tu es sexy quand tu fumes, chuchota l'homme en se rapprochant de moi.

Je levai les yeux vers lui. Sans moufter, je le laissai se saisir de ma cigarette encore rougeoyante pour la jeter par terre.

— Tu es vraiment très, très, mignonne, insista-t-il en effleurant ma joue. Ça te dirait de bouger d'ici ?

Sa proposition me fit l'effet d'un électrochoc. Qu'est-ce que j'étais en train de faire ? Il était hors de question que j'aille quelque part avec ce type !

— Non, j'ai froid maintenant, je préférerais rentrer à l'intérieur.

Il enroula un bras autour de mes épaules.

— Viens, ma mignonne, je vais te réchauffer, moi.

Je fis un pas en arrière pour me dégager et tendis la main vers la porte. L'homme m'attrapa par le coude et me serra contre son torse.

— Petite allumeuse... Ne pars pas comme ça. Je suis certain que tu aimerais apprendre à me connaître un peu mieux.

Allumeuse ? Bon sang, j'en avais tout l'air ! Mais maintenant que j'étais complètement lucide, j'allais vite me remettre sur les rails.

— Non, je ne crois pas. Lâchez-moi, s'il vous plaît.

— Relax, laisse-toi aller.

Il s'inclina, m'obligeant à reculer la tête au maximum pour qu'il ne me touche pas. Il resserra son étreinte et passa une main derrière ma nuque pour m'immobiliser. Je m'apprêtais à lui envoyer un bon coup de pied dans le tibia quand une voix masculine s'éleva.

— Lâche-la, mec, ça vaut mieux !

Il s'agissait du barman. Le regard menaçant, il attendait clairement que le type me fiche la paix. Contre toute attente, c'est exactement ce que fit ce dernier. Il renifla, se passa une main sous le nez et disparut dans une ruelle en râlant.

— Merci..., soufflai-je. C'était vraiment idiot de ma part.

Le beau blond plissa les paupières.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Je baissai la tête, honteuse. Je n'aurais jamais dû me mettre dans une telle situation. Je me sentais vraiment, vraiment stupide.

— Tu as eu de la chance que je sorte les caisses vides à ce moment-là, fit-il remarquer en désignant la venelle d'où il venait. Tu aurais pu avoir des ennuis. J'étais mortifiée.

— Allez, rentre à l'intérieur, m'invita-t-il en ouvrant la porte principale. Ton ami ne semblait pas très glorieux de te savoir dehors.

Dans mes petits souliers, j'entrai avec lui.

— La demoiselle avait froid, expliqua-t-il à Davis comme si rien ne s'était passé. Un thé et ça ira mieux.

Il tourna vers moi un visage cordial auquel je répondis par un regard reconnaissant. Je n'avais aucune envie de donner des précisions à Davis.

— Tout va bien ? demanda ce dernier, soupçonneux.

— Très bien, mentis-je en me frottant les bras. Je suis gelée.

Je me rassais au bar et lui offris un sourire crispé. Davis m'observa un moment sans rien dire, puis il finit par pivoter vers Suzy lorsque le barman me servit un mug fumant que j'attrapai aussitôt.

— Merci.

J'avalai quelques gorgées et me sentis mieux. Après la quantité de bière que j'avais absorbée sans vraiment en avoir envie, le thé me sembla être le meilleur réconfort au monde.

— Tu ne bois jamais d'alcool, n'est-ce pas ? devina le barman en souriant.

— Non.

Il secoua le menton de gauche à droite.

— D'où viens-tu ?

— Je suis française. Paris.

Il fronça les sourcils.

— Tu n'as pas une once d'accent.

— C'est parce que mes parents sont tous les deux écossais. Ils sont nés par ici.

— Tu es en vacances à Wick ?

— C'était le cas au début de l'été. Finalement, nous nous y installons définitivement.

Son visage s'éclaira.

— Comme ça, sur un coup de tête ?

— Non, pas vraiment. Nous allons prendre soin de ma grand-mère.

— OK. OK. Je ne voulais pas être indiscret, s'excusa-t-il.

Je lui souris.

— Et toi ? Tu es anglais, n'est-ce pas ?

Il acquiesça.

— C'est ça. Je boulingue pas mal et j'ai décidé de rester quelque temps ici.

— Ah oui ? Wick te plaît ?

— Ouais. C'est bien moins grand que Londres, mais tout aussi fascinant, et on gagne en tranquillité, se moqua-t-il.

Je ris avec lui, c'était exactement ce que je ressentais vis-à-vis de Paris.

— Tu as déjà visité le coin ?

Un vif intérêt passa dans ses yeux.

— Non, pas vraiment, pourquoi ? Tu te proposes pour être mon guide ?

Bêtement, je rougis.

— Eh bien... Pourquoi pas, lançai-je sans vraiment réfléchir.

Il eut l'air surpris. Moi aussi.

— Sérieusement ?

Bon. Faire marche arrière aurait été délicat. D'autant que je n'en avais pas vraiment envie.

— Tout à fait. Je viens ici depuis l'âge de... attends... un mois ! Je connais des tas d'endroits.

Il m'offrit un sourire du tonnerre.

— J'en serais ravi... ?

— Hannah, répondis-je.

— Hannah... Moi, c'est Phillip.

Nous pouffâmes de rire lorsque nous nous exclamâmes simultanément « Enchanté ». Il chercha un crayon dans un tiroir et griffonna son numéro de téléphone sur un bout de papier avant de me le tendre. Je le glissai dans ma poche et lui donnai le mien.

— Je t'appellerai à l'occasion, alors, décida-t-il, jovial.

— N'hésite pas.

Sur ce, il se détourna pour servir d'autres clients, lorsque je me concentrai sur Davis, il m'observait, un sourcil en l'air.

— Du coup, je ne me suis pas trompé. Il doit vraiment y avoir de l'eau dans le gaz entre Sutherland et toi, hein ?

J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, mais finalement, je m'en abstins. J'aurais pu me sentir coupable, mais je ne l'étais pas. Non. J'étais juste pitoyable. Ce qui m'avait poussée à agir ainsi, c'était la tristesse. J'avais voulu prendre ma revanche, montrer à Leith que je n'allais pas l'attendre indéfiniment. Sauf qu'il y avait un problème majeur : Leith n'était pas là pour le voir...

Oui, j'étais parfaitement ridicule.

— T'en fais pas, tête rouge, me taquina Davis en m'ébouriffant les cheveux. Je ne dirai rien à personne !

Je m'efforçai de lui sourire et, sans un mot, je me dirigeai vers les toilettes.

Devant le miroir, les mains à plat sur le lavabo et les yeux baissés, je me laissai aller à pleurer pour la première fois depuis que Leith était parti.

Je me sentais seule, trahie, et aussi vide qu'après une immense défaite.

Leith m'avait menti. Il m'avait demandé d'être sa petite amie uniquement pour me protéger de mon agresseur et pas parce qu'il en avait réellement envie, j'en étais à présent intimement convaincue, et il n'était pas là pour me prouver le contraire.

Quant à la défaite... c'était celle de la désillusion.

La désillusion d'avoir cru trouver un si grand amour.

V. Origines
2^e partie

Note de l'auteure	1717
Prologue. À la fin du tome précédent.....	1719
1. <i>Qui êtes-vous ?</i>	1723
2. <i>Je suis le Loup Suprême</i>	1742
3. <i>Votre fils a subi un sort d'effacement</i>	1764
4. <i>C'est mon âme sœur,</i> <i>l'Esprit nous a choisis !</i>	1783
5. <i>Elle n'était rien, mais elle avait tout</i>	1801
6. <i>Maintenant, réponds-moi.</i> <i>Pourquoi m'as-tu secourue ?</i>	1822
7. <i>Còmhrag-dithis !</i>	1839
8. <i>Je l'affronterai sans armes</i>	1856
9. <i>Tu seras mes yeux</i>	1873
10. <i>Pour la communauté !</i>	1891
11. <i>Alors nous nous comprenons</i>	1908
12. <i>Regarde au fond de toi. Qu'y vois-tu ?</i>	1926
13. <i>Viens... Viens à moi</i>	1945
14. <i>Qu'est-ce que vous appeler la diaspora ?</i>	1960
15. <i>Alan, n'oublie pas notre rendez-vous</i>	1986
16. <i>Souviens-toi de moi</i>	2007
17. <i>La question est toujours :</i> <i>pourquoi, Hannah ?</i>	2022
18. <i>J'ai séparé les loups,</i> <i>ma descendance les réunira</i>	2042
19. <i>Les Guerriers de l'ombre se dirigent droit</i> <i>sur nous</i>	2062
20. <i>Elle va mourir</i>	2078
21. <i>Ça leur pendait au nez</i>	2094
22. <i>Război</i>	2114
23. <i>Tu as confiance en moi ?</i>	2130
24. <i>J'ai une dette envers les Sutherland</i>	2146
25. <i>Le grand strigoï</i>	2162

26. <i>Tu vas tomber amoureuse</i>	2178
27. <i>Il saura te convaincre de lui obéir</i>	2194
Épilogue.....	2217
Glossaire	2225
Remerciements	2231